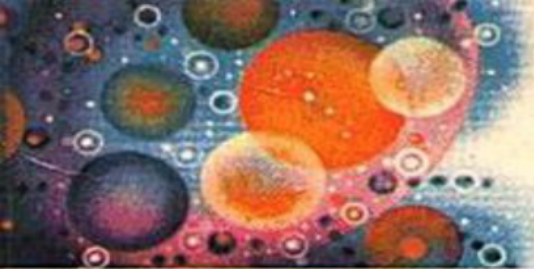


**FNA 0622 Les
mercenaires de
Rychna**

Pierre BARBET

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



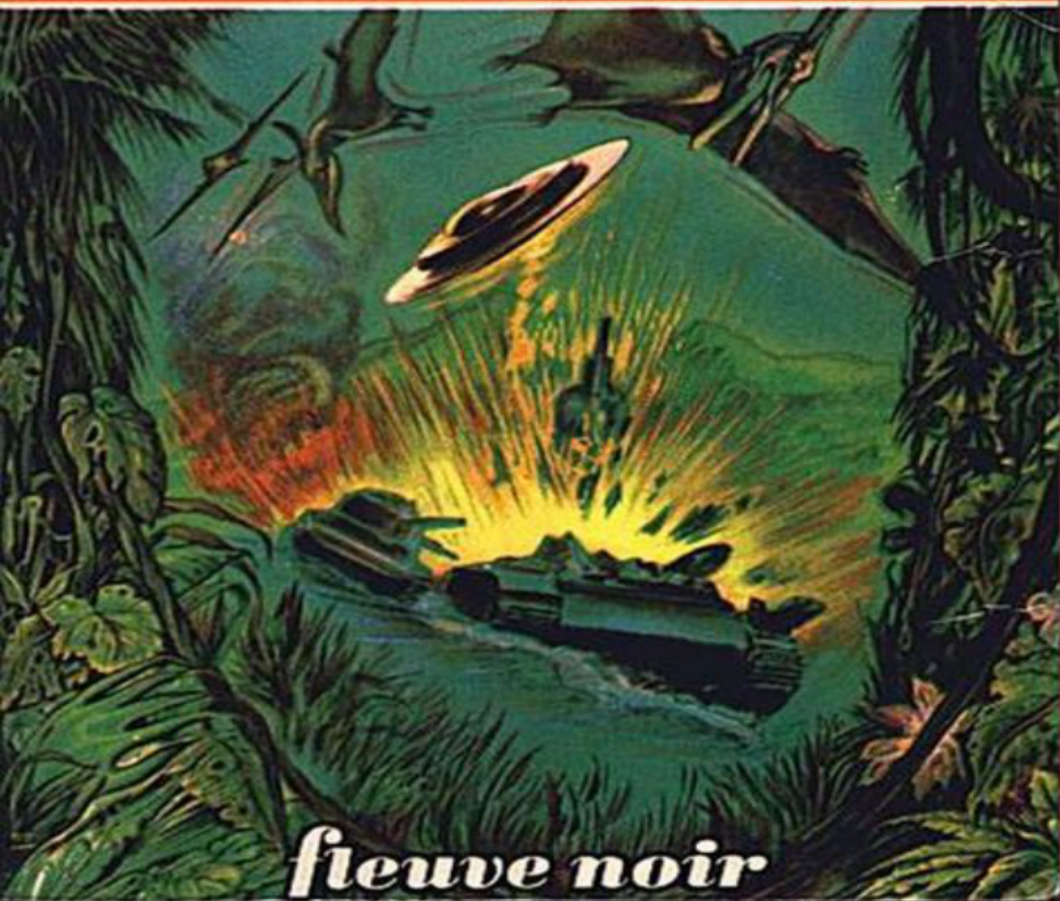
ANTICIPATION



FICTION

Pierre BARBET

LES MERCENAIRES DE RYCHNA



fleuve noir

PIERRE BARBET

**LES
MERCENAIRES
DE RYCHNA**

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel – PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1974, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

A François RICHARD,
qui a tant fait pour la
science-fiction
française.

CHAPITRE PREMIER

Le manteau velouté de la nuit recouvrait les ruelles étroites des docks ceignant l'astroport.

Seule la lueur dorée du ciel éblaboussé par les faisceaux de feu des projecteurs éclairant la piste, permettait d'apercevoir en ombre chinoise une silhouette glissant furtivement le long des murs.

La créature se déplaçait très vite, dans le silence le plus absolu, comme un grand fauve à l'affût. Sa tête tournait sans cesse comme pour mieux percevoir les murmures de la nuit. Ses yeux au reflet d'or, aux pupilles immenses, scrutaient les ténèbres opaques.

Tout à coup, elle s'immobilisa, disparaissant soudain derrière une pile de caisses entassées près d'un hangar : un râle rauque venait de dominer un bref instant la rumeur de la cité proche.

Tel un fauve gris, la créature effectua un bond prodigieux au-dessus de l'amoncellement de colis et retomba en silence sur ses pieds.

Alors, avec une rapidité et une précision incroyables, la machine de combat se déclencha : avant même d'avoir pu réagir, deux malandrins qui étranglaient leur victime se retrouvèrent étendus sur le ciment sale, assommés.

D'un geste rapide, leur assaillant déchira le ruban de cuir entourant le cou de l'homme gisant à terre comme une simple feuille de papier, puis, chargeant sur ses épaules le corps inanimé, se fonda dans la nuit.

Quelques instants plus tard, la silhouette se découpait sur le plastex dépoli d'une vitrine de bar. A ses côtés titubait celui qui venait d'échapper à une mort affreuse.

Lorsque les deux gaillards pénétrèrent dans la salle enfumée, tous les regards des astrots se posèrent sur eux. Il y avait là des épaves vomies par tous les astronefs : escrocs, voleurs à la tire, déserteurs,

hommes de main, un assemblage hétéroclite d'humains, de métis et d'Extra-Terrestres de pure souche qu'il n'aurait pas fait bon de rencontrer la nuit dans un lieu désert.

Pourtant, tous restaient silencieux, contemplant avec un respect servile la carrure massive du métis lycanthrope qui portait à demi le Terrien dont l'uniforme crasseux, au col arraché, découvrait la gorge striée d'une marque écarlate.

Puis, d'un commun accord, les buveurs reprirent leurs occupations. Les cartes tombèrent sur les tables, les verres abreuvèrent les gosiers desséchés, les machines à sous crépitérent, les éclats de voix retentirent.

Personne, à coup sûr, ne tenait à affronter le massif hybride dont la musculature puissante saillait sous le tissu bon marché d'un battle-dress élimé.

Les deux arrivants s'installèrent à une table libre, dans le clair-obscur d'une encoignure et, d'un signe, le métis désigna une bouteille au patron.

Obséquieux, celui-ci s'empara de deux verres maculés et du flacon rutilant puis, après avoir passé un coup de chiffon machinal sur la table, posa les récipients et s'en alla sans un mot.

Le géant hirsute prit la fiole, la pencha pour mieux lire l'étiquette, ôta le bouchon, en flaira le contenu, puis projeta le tout sur le mur comme une grenade.

L'obèse tenancier, surpris par le bruit, effectua un bond de carpe et lâcha le verre qu'il était en train de nettoyer. Son regard se posa d'un air interrogateur sur l'auteur de cette incongruité, l'éclair haineux des yeux d'or le figea. Il resta bouche bée une courte seconde, puis plongea la main sous le comptoir.

Un paral se matérialisa comme par magie dans la main osseuse de son vis-à-vis.

De nouveau, un silence total régnait dans la pièce.

Alors, un sourire fielleux s'épanouit sur la face adipeuse du patron qui brandit triomphalement une nouvelle flasque, capsulée celle-là, et l'apporta devant ce client irascible.

D'un mouvement de son arme, celui-ci lui fit signe de l'ouvrir et de remplir les deux gobelets du liquide moiré où dansaient les irisations de l'arc-en-ciel. De la main gauche, il porta le verre à ses lèvres et, après l'avoir humé, en avala une rasade.

Inquiet, le gros homme le regardait faire, les poings sur les hanches.

Alors, l'arme disparut aussi vite qu'elle était apparue et le buveur se désintéressa complètement du mastroquet qui, d'un pas lourd, s'en

alla éponger le cloaque avec une serpillière crasseuse.

Telle une bande magnétique qui repart, le tohu-bohu habituel reprit ses droits.

L'invité du métis était toujours à demi inconscient.

Il avala de force un bon tiers de la bouteille, s'étrangla, toussa, hoqueta, devint écarlate puis grogna :

— Par tous les Ktuluh ! C'est toi, Dervhax... Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Le lycanthrope eut un sourire silencieux qui éclaira sa physionomie d'une beauté sauvage et il feula d'une voix rauque :

— Terral, mon ami, c'est plutôt à toi que je devrais poser cette question ! Tu ne te souviens de rien ?

L'homme se gratta la tête d'un air perplexe, fronça les sourcils, puis s'exclama, portant la main à sa gorge :

— Si... je me dirigeais vers un hangar pour passer la nuit et puis j'ai senti une corde s'enrouler autour de mon cou. J'ai tenté de me libérer... Ensuite, j'ai dû perdre connaissance.

— Voilà ! Je t'ai rencontré à cet instant précis : tu te sens mieux ?

— Pas mal ! J'ai la gorge en feu, à part cela rien de cassé.

— Le stryx est un peu raide ici, mais il vous redonne vite du cœur au ventre.

— Eh bien ! j'ai eu de la chance de te rencontrer ! Toujours dans les affaires, major ?

Le métis haussa les épaules.

— Non ! J'ai fourgué mon astro-cargo depuis pas mal de lunes : la compagnie de transport Dervhax a vite été enfoncée. Un astrot formé dans la flotte régulière n'a pas la bosse du commerce ; les magnats m'ont vite fichu en l'air. D'ailleurs, j'étais trop bête ; je ne me faisais pas payer d'avance et je me suis laissé posséder.

— Plutôt moche ! Alors, tu es lessivé ?

— Pas vraiment : je possède encore pas mal de fric, le reste de ma prime et la vente du rafiote. Seulement, je bouffe dessus tous les jours et ça ne durera pas indéfiniment.

— Une affaire en vue ?

— Pas la moindre.

— Moi non plus : tout le monde se fout d'un ex-lieutenant de la garde. Je vivote en gardant l'astroport pendant la journée. On me paie une misère, juste de quoi ne pas crever de faim. Je ne peux même pas m'offrir une chambre, c'est pour ça que j'ai élu domicile dans un hangar désaffecté.

— Cela n'a pas empêché les hyènes de la nuit de te tomber dessus. Ces fumiers-là tueraient pour un dixième de kop !

— Note bien que j'ai aussi une petite réserve, murmura Terral, le reste de ma prime, quelques gemmes que j'ai eu à un prix intéressant...

Mais son interlocuteur ne l'écoutait déjà plus : le vantail décoré de motifs obscènes venait de s'ouvrir sous la poussée d'un robuste gaillard, presque aussi grand que Dervhax, mais de pure souche terrienne. Ses cheveux étaient d'un blond presque blanc et ses yeux, d'un bleu très pâle, avaient un regard d'acier.

Ses gestes avaient une brusquerie inquiétante. Il portait un costume délavé, de coupe militaire. Une longue cicatrice blanche lui balafrait le visage du front au menton et ses doigts agiles jouaient avec la crosse d'une arme de fort calibre passée à sa ceinture.

Le métis modula un sifflement imperceptible.

Aussitôt, l'astrot tourna la tête vers lui.

Un sourire entendu étira ses lèvres minces et il se dirigea à longues enjambées vers les deux astrots. Arrivé devant eux, il claqua des talons avec un bruit sec, salua de la main, puis donna une grande claque dans le dos de Dervhax en s'esclaffant :

— Eh bien ! mon vieux, on peut dire que tu es difficile à dénicher ! J'ai fait tous les claques du coin, tous les bistrots, sans pouvoir te mettre la main dessus.

— Content de te voir..., grimaça Dervhax avec un sourire ambigu. Toi aussi, tu as quitté la flotte ?

— Disons que des esprits mesquins n'ont pas apprécié mes services à leur juste valeur. J'ai cogné un peu fort sur un tire-au-flanc, ce qui lui a valu quelques points de suture.

— Toujours le même, nota le métis, tu avais déjà eu des ennuis de ce genre... Ton amour de la schlague te perdra !

— Que veux-tu ! La discipline se perd... Plus moyen de se faire respecter, grommela tristement le grand gaillard en prenant place sur un siège. Tout cela est sans importance...

Il allongea ses longues jambes, cingla la table d'un coup de stick et reprit :

— Comment vont les affaires en ce moment ?

— Pas brillant : j'avais monté une affaire d'import-export, j'ai dû laisser tomber.

— Alors, tu es en chômage ?

— Exact !

— Et toi, Terral ?

— Je vivote, rien de passionnant...

— J'ai une affaire à vous proposer, reprit l'astrot se penchant vers ses amis. Pas le pactole, intéressant tout de même. Un job régulier,

bien payé, demandant de l'expérience et de l'endurance. Ça vous intéresse ?

— Abats les cartes ! grogna l'ex-major. Du moment qu'on ne risque pas la tôle, je suis ton homme !

— Voilà : vous connaissez Rychna ?

— Attends un peu..., réfléchit le lieutenant. Une planète découverte depuis une dizaine d'années. Dans la constellation du Dragon. Les Rychniens ont eu droit au statut de planète en voie de développement, car ce sont des humanoïdes possédant un certain degré de civilisation. Un coin assez moche : sauvage, d'immenses forêts tropicales...

— Tu n'as pas oublié ta galactographie : bravo ! Quelques détails supplémentaires : pour une fois, la Terre s'était débrouillée pour évincer les deux autres empires stellaires et avait envoyé des prospecteurs. Le germanium cristallisé y abonde. Nous étions vraiment bien placés pour l'exploiter. Une centaine de colons s'y étaient installés, plusieurs cargaisons de cristaux avaient été expédiées et puis, un beau jour, plus rien.

— Je suppose que notre ambassadeur s'est occupé de l'affaire ? s'enquit le métis nonchalamment.

Pourtant, son regard scrutateur montrait que ce récit l'intéressait au plus haut point.

— Evidemment ! il a même eu le droit de survoler l'emplacement du camp et d'y atterrir. Aucune trace des colons. Les Rychniens ont prétendu qu'ils avaient été tués par des monstres mystérieux qui hantent les sèves sauvages de cet enfer. On a retrouvé quelques objets, mais aucune trace de sang, aucun indice d'un combat. Alors, l'affaire a été classée, les Rychniens ont indiqué un gisement tout aussi riche dans un coin plus abordable, si bien que tout le monde s'est déclaré satisfait. Sauf Fairchild.

— Le magnat de l'astronautique ? s'enquit Terral avec une pointe de respect dans la voix.

— Lui-même ! Or Fairchild a – ou avait – une fille : Daneka. Une drôle de gosse qui avait plaqué son paternel, divorcé, sous prétexte qu'elle en avait marre de vivre dans le luxe.

— Plutôt gonflée la môme ! nota Terral. Avec le fric du papa, elle devait pourtant se la couler douce !

— Précisément, c'est ce qu'elle n'admettait pas. Elle s'est engagée dans la coopération comme infirmière et s'est retrouvée sur Rychna.

Dervhax, toujours silencieux, écoutait avec une attention soutenue, les yeux rivés sur ceux de son interlocuteur.

— ... Bien entendu, elle a disparu avec les autres. Le dab a fait des

pieds et des mains. Il possède de sacrées relations, mais bernique ! Personne n'a pu dénicher la gosse. Alors, j'ai eu l'idée géniale. Le gars, désespéré, était prêt à tout pour retrouver sa précieuse progéniture. Il se reprochait amèrement de l'avoir laissée partir, d'avoir été trop dur avec elle, bref, du nanan...

Le métis se gratta le nez d'un air songeur, mais n'émit aucun commentaire.

— ... Or je connaissais l'ex-femme de Fairchild, c'était une vague parente à moi et j'avais été invité chez eux une ou deux fois. Je suis donc allé le trouver et lui ai proposé d'envoyer une expédition clandestine sur Rychna pour lui ramener sa gosse. Ah ! si vous l'aviez vu, il m'aurait sauté au cou. L'affaire a été traitée sans barguigner. Il prend tous les frais à sa charge : astronef, véhicules tout-terrain, armes et approvisionnements ; tout est déjà prêt. Reste à trouver une vingtaine de gars qui n'aient pas froid aux yeux et des officiers pour les commander. Chaque mercenaire aura droit à une prime de 2 000 kops, doublée en cas de succès. Les officiers 3 000.

Terral poussa un sifflement admiratif et consulta du regard son ancien chef. Celui-ci sortit alors de son mutisme.

— Qui commandera l'expédition ? s'enquit-il simplement.

— Eh bien ! moi, en principe, seulement étant donné ton grade et ton expérience, nous pourrions partager le commandement.

— Alors, ne compte pas sur moi ! Merci quand même. Content de t'avoir revu, trancha le métis en se levant, pour montrer que sa décision était sans appel.

— Attends un peu ! s'exclama Von Nagel en le retenant par la manche. On peut discuter...

— Je ne vois pas de quoi. Pour moi, c'est simple, ou je dirige cette expédition, ou je n'en fais pas partie ! Tu n'as qu'à recruter d'autres mercenaires.

Cette proposition ne sembla nullement satisfaire l'ex-capitaine qui grommela :

— Bon ! Tu as gagné... J'ai déjà essayé... sans succès. Il paraît que j'ai une sale réputation. Tous les gars se défilent sous des prétextes divers.

Terral eut un sourire entendu, sans faire de commentaires.

— D'accord ! Tu sera le boss, moi, je commanderai en second, étant entendu que, si tu disparaissais, je prendrais ta place. Combien de temps te faut-il pour recruter un commando ?

— Tu en es, Terral ? demanda le métis.

Le lieutenant se gratta la tête et répliqua :

— Un coup plutôt risqué, dans un sale coin, mais si tu t'en ressens,

moi aussi !

— Bon ! Je vais faire un tour dans le secteur. Rendez-vous ici dans deux heures.

Dervhax leva le bras pour faire signe au patron mais Von Nagel assura :

— Laisse ! Ça fait partie des frais généraux.

Le métis n'insista pas. Il fit un bref salut de la main et, suivi de Terral, quitta le bouge.

Von Nagel, lui, resta assis à la table d'un air satisfait. Au total, l'affaire avait été moins difficile qu'il ne le craignait. Dervhax avait conservé de nombreuses relations parmi les astrots et il était très aimé. Tous savaient qu'il ne laissait jamais un de ses hommes dans le besoin et que, si l'un d'eux avait de graves ennuis, il faisait l'impossible pour l'aider. Quant à Terral, c'était un type loyal et capable qui, sans posséder les qualités exceptionnelles du major, avait une bonne expérience des planètes sauvages, de leur faune et de leur flore.

Il saisit la fiole restée sur la table, se servit une copieuse ration et l'avalait d'un seul coup, puis il rota voluptueusement et regarda le spectacle movie-colour diffusé par l'appareil de télé. Un ballet psychédélique d'adorables Tahitiennes fort peu vêtues qui se déhanchaient lascivement.

Deux heures plus tard, le major s'encadra de nouveau dans le chambranle de la porte, et rejoignit Von Nagel de son pas souple et silencieux.

— Tout est paré ! annonça-t-il. J'ai engagé Yghur, un cyananthrope, comme sergent. Il sait se faire respecter des hommes. C'est un garçon dévoué qui se débrouille formidablement pour la popote. Tireur d'élite par surcroît. Une bonne recrue. Comme radio, je n'ai pu dénicher qu'un Termès, un type un peu dingue qui n'a jamais complètement récupéré après la perte de son clan monozygote. A part cela, un génie de l'électronique. Nous en aurons besoin car, dans la jungle, l'humidité et les champignons bouffent tous les circuits. Les autres gars sont des anciens astrots, bagarreurs, rouspéteurs, pas très honnêtes, toujours prêts à tirer une bordée, mais parfaitement entraînés et disciplinés. Maintenant, venons-en aux détails pratiques : de quel astronef disposerons-nous et comment atterrirons-nous sur Rychna sans nous faire repérer ?

— Fairchild nous procure un *Eclair* capable de transporter cinq véhicules tout-terrain, avec les approvisionnements et le commando. Compagnie privée, bien sûr. Il ne veut pas être dans le coup si nous nous faisons repérer. L'accès devra se faire par le secteur sauvage de Rychna. Notre astronef sera pourvu d'un revêtement spécial

antiradar ; d'ailleurs, les autochtones ne sont guère ferrés en électronique. Aucune détection, sauf dans la zone proche de l'astroport qui se trouve aux antipodes de la mine. Notre appareil se posera sur un haut plateau près du mont Tremblant. Rassure-toi ! ce n'est pas un volcan. Il doit son nom aux ondes de chaleur humide provenant de la forêt qui provoquent des turbulences perturbant la propagation des rayons lumineux. L'atterrissage sera difficile, mais le pilote est un type à la hauteur. Ensuite, une fois le matériel débarqué, à toi de jouer. Il faudra progresser dans cette jungle peuplée d'une faune dangereuse et peu connue.

— Pourquoi ne pas utiliser des héli-mobs ? Nous parviendrions beaucoup plus rapidement à notre objectif.

— Pas question ! D'abord parce que nous pourrions être repérés par les patrouilles rychniennes, ensuite parce que le secteur n'est pas sûr. Les reptiles volants grouillent au-dessus de cette selve primitive. Nous serions sûrement attaqués. Il faudrait utiliser les armes lourdes dans l'atmosphère, ce qui ne passerait pas inaperçu.

— Discrétion avant tout... je comprends. En fait, nous sommes désavoués par le gouvernement et il ne faut pas compter sur l'intervention de l'ambassadeur en cas de capture.

— Tu as parfaitement saisi le problème.

— Dans ces conditions, il nous faudra au moins dix jours pour parvenir à notre objectif, autant pour revenir, plus cinq jours de battement. On ne pourra donner rendez-vous à l'*Eclair* avant vingt-cinq jours.

— Il nous laissera encore cinq jours de grâce, nous disposerons donc d'un mois rychnien, soit environ trente de nos jours terriens.

— As-tu des renseignements sur les autochtones ?

— Ce sont des humanoïdes assez laids, au faciès simiesque d'une incroyable lenteur. Ils ont un métabolisme assez remarquable qui leur permet d'élaborer les sucres par photosynthèse. Aussi ont-ils besoin d'une isolation assez grande, ils ne s'aventurent presque jamais dans la forêt trop dense pour laisser passer les rayons de leur soleil.

— En principe, ils devraient donc nous laisser tranquilles !

— De leur côté, rien à craindre tant que nous ne serons pas dans les parages des mines. En revanche, la faune nous posera de sérieux problèmes !

— De quel ordre ?

— Oh ! il n'y aura que l'embarras du choix ! Un exobiologiste a dénombré plus de cent espèces de carnassiers, sans parler d'innombrables bestioles toutes plus dangereuses les unes que les autres.

— Yghur est un spécialiste de la faune extraterrestre : il a participé à plusieurs expéditions pour le compte de vivariums qui importent des fauves. Il connaît parfaitement la faune de Rychna.

— Un type précieux ! Dommage que ce soit une raclure de cyananthrope !

— Cyananthrope ou pas, tu seras prié de ne pas te livrer à tes brimades habituelles ! J'entends que tous les membres de l'expédition soient traités sur pied d'égalité.

Von Nagel ne fit aucun commentaire et changea de sujet.

— Quand penses-tu pouvoir partir ?

— Tous les gars sont libres, demain si tu veux.

— Fairchild ne demande pas mieux. Il m'a recommandé de faire diligence. On se retrouve donc vers 9 heures au quai 32. Les véhicules seront embarqués cette nuit ainsi que les approvisionnements.

— Entendu ! Ah ! encore un détail ; la prime. Nous aimerions être payés avant le départ.

— C'est prévu. Tous les membres de l'expédition recevront la somme convenue en espèces juste avant de partir.

— Dans ces conditions, pas de problème ! A demain, Nagel.

— Mes respects, commandant ! grimaça le capitaine avec un sourire de hyène qui aurait assurément donné à réfléchir à tout autre que Dervhax.

Le major quitta la salle de son pas souple.

Terral l'attendait au-dehors.

— Tout a marché comme convenu ? s'enquit-il.

— Sans histoire. Nous aurons le fric demain. Fairchild ne veut pas se mouiller, mais il paraît régulier. Je n'en dirais pas autant de Von Nagel.

— Ça, tu peux le dire ! Sans toi, je n'aurais jamais accepté de partir en compagnie de ce sadique !

— Il a de bons côtés, nota le métis. C'est un type capable et courageux, d'ailleurs, il nous a amené l'affaire, donc pas question de le laisser tomber.

— Dommage... J'ai l'impression qu'il nous causera pas mal d'ennuis.

— Bah ! Personne n'est parfait... Amène-toi, je suppose que tu ne tiens pas à réintégrer ton hangar ! Que dirais-tu d'un divan dans ma chambre ?

— Ma foi, pas de refus ! Après ce qui m'est arrivé ce soir, je serai plus tranquille.

Les deux amis s'enfoncèrent dans la pénombre.

L'air frais de la nuit embaumait. La senteur aromatique des

eucalyptus géants avait une intensité presque intolérable.

Dervhax marchait à grandes enjambées et le lieutenant avait peine à le suivre. Subjugué, il admirait la démarche souple du métis, sa carrure d'athlète. Avec un tel chef, il se sentait prêt à affronter n'importe quel adversaire. Ces métis de Nokkars et de Terriens, l'une des rares hybridations possibles, avaient produit des sujets remarquables. D'une incroyable résistance à la fatigue, ils possédaient un odorat d'une finesse exceptionnelle et une musculature puissante. C'étaient de redoutables combattants fort prisés dans la flotte régulière. Pourtant, peu d'entre eux parvenaient à des grades élevés. Ils avaient un esprit trop indépendant pour se plier à la routine des escadres. Un jour ou l'autre, tous regagnaient leur planète ou devenaient des aventuriers de l'espace.

Dervhax n'avait pas échappé à la règle.

Terral était d'un tout autre gabarit. Idéaliste comme les chevaliers de l'ancien temps, voué corps et âme à son chef, si celui-ci savait s'attirer son respect. Il défendait toujours le faible et l'opprimé, ce qui lui provoquait souvent de gros ennuis. Il ne se confiait pas volontiers et personne ne savait exactement pourquoi il avait quitté l'armée où il était bien noté. Il y avait sans doute une histoire de fille là-dessous, nul ne pouvait l'affirmer. Taciturne et nonchalant, il était assez fataliste et obéissait toujours à sa première impulsion. Son admiration pour Dervhax lui avait fait accepter, d'emblée, de participer à cette expédition plutôt risquée.

Les deux astrots parvinrent à leur hôtel sans mauvaise rencontre. Ils se couchèrent aussitôt et sombrèrent dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, lorsque le soleil vint chatouiller la face poupine du jeune lieutenant, celui-ci s'étira et consulta sa montre. Il était encore tôt, mais Terral se sentait parfaitement éveillé, aussi se leva-t-il pour aller prendre sa douche. Le lit de son compagnon était vide. Celui-ci avait sans doute des affaires à régler avant son départ, aussi Terral ne s'inquiéta nullement.

L'eau fraîche cingla agréablement son épiderme. Une sensation qui ne se renouvellerait sans doute pas de si tôt, puis il sonna pour obtenir son petit déjeuner.

Celui-ci apparut presque immédiatement dans le monte-charge automatique. Terral le mangea de bon appétit et s'habilla. Il attachait son dernier bouton lorsque Dervhax surgit silencieusement, comme à son habitude, faisant sursauter le jeune officier.

Mais lorsque le lieutenant aperçut le monstre tenu en laisse par le métis, il bondit, brandissant sa chaise pour se protéger.

— Dis donc, tu n'es pas un peu fou d'amener ici cette horreur !

glapit-il. Elle va nous mordre !

Effectivement, la bestiole, une sorte de grosse lucane atteignant la taille d'un chat, ouvrit ses élytres blindés et prit son vol, claquant des mandibules pareilles à d'énormes cisailles.

Terral recula, pas à pas, se couvrant du mieux qu'il pouvait.

Un rire silencieux découvrit les dents aiguës de son ami.

— Ne crains rien ! s'exclama-t-il. Dracul est un insecte domestiqué. Il vit dans les forêts de ma planète, d'une fidélité à toute épreuve, il n'attaque que lorsque je lui en donne l'ordre. Je l'avais mis en pension au vivarium mais je me suis dit qu'il nous rendrait service. Il est sensible aux champs magnétiques et, de ce fait, constitue un guide précieux. Il peut sectionner un bras avec ses mandibules et sa carapace résiste aux balles, pourtant, il a le cœur tendre. Laisse-le faire !

Terral, malgré sa répugnance, abaissa sa chaise. Il fallait vraiment qu'il ait une confiance inébranlable dans son chef.

Du coup, Dracul vint gentiment se poser sur son épaule, tout en continuant à battre des ailes et vint mettre ses gros yeux à facettes sous le nez de l'astrot qui n'en menait pas large.

— Voilà, il a fait connaissance ! Maintenant, il sera capable de te retrouver n'importe où.

Effectivement, l'énorme insecte ne tarda pas à reprendre son vol et alla se percher sur le dos de son maître.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit violemment et la tête ahurie du gérant vint s'y encadrer.

— Dites donc ! hurla-t-il, est-ce que vous prenez l'hôtel pour un zoo ? Il est formellement interdit d'introduire des animaux ici et encore plus des monstres de ce genre. Alors, vous allez me faire le plaisir de l'emmener ; sans quoi, je vous fiche dehors tous les trois !

— Précisément, il était dans mon intention de prendre congé, déclara le commandant d'un air suave. A combien se monte ma note ?

— Quinze crédits ! coassa le préposé.

— Voilà ! fit l'astrot plaquant une poignée de billets dans sa paume. Pour ne pas vous revoir, cette tôle est vraiment infecte. L'air conditionné est déréglé, j'ai gelé toute la nuit... Tu viens, Terral ?

Les deux amis sortirent dignement de l'hôtel et décidèrent de gagner à pied l'astroport tout proche. Le métis avec son commensal avait un gros succès. Tout le monde s'empressait de lui céder le passage.

Le quai 32 était en pleine effervescence.

Von Nagel, torse nu, dirigeait l'embarquement des derniers véhicules.

Une quinzaine de gaillards de tous gabarits, plus ou moins

débraillés, attendaient patiemment en écoutant un astrot tirer des sons aigres et d'une guitare losangique.

Lorsqu'ils aperçurent Dervhax, ils se levèrent et le saluèrent de la main sans aucun souci de l'ordonnance, lançant quelques plaisanteries.

Le commandant répondit réglementairement et se dirigea vers Von Nagel qui, en sueur, vociférait après un conducteur maladroit.

— Ces bons à rien m'ont donné du mal ! grogna-t-il. Ils ont failli emboutir le sas. Maintenant, tout est chargé, j'ai vérifié moi-même : rien ne manque.

— Parfait ! Appelle le douanier, nous embarquons.

Le capitaine s'égosilla d'une voix gutturale et les membres de l'expédition vinrent se ranger sans hâte près de la coupée.

Là, le préposé vérifia leurs papiers. Tous étaient en règle. Ils escaladèrent l'un après l'autre la passerelle. Von Nagel les suivit, accompagné des deux officiers restants.

Un astrot courtaud et rubicond les attendait à l'entrée du sas.

— Capitaine Zunor, se présenta-t-il d'une voix de basse. Bienvenue à bord, commandant !

— Merci de votre accueil. J'ai amené une petite bestiole avec moi, pouvez-vous lui trouver un coin tranquille et solide. Elle est assez nerveuse pendant le vol...

— Hura ! Je vais arranger ça. Justement, il me reste une ou deux cages dans une soute. J'espère qu'elles résisteront à ses tenailles !

— Oh ! ne craignez rien. Dracul m'obéit au doigt et à l'œil. Je craignais seulement que, en voletant dans l'astronef, il n'effraie les astrots.

— Bon ! si vous voulez bien suivre le steward, il va vous mener à vos cabines. Nous partons dans dix minutes.

Les officiers emboîtèrent le pas à l'astrot. Ils constatèrent à leur arrivée que Von Nagel avait bien fait les choses, des combinaisons étanches, des tenues tropicales camouflées, des havresacs, des armes et des rations de combat les attendaient.

Dervhax les examina attentivement et eut un grognement satisfait. Tout l'équipement était de première qualité.

En attendant le départ, le commandant enfila un uniforme neuf portant les galons correspondant à son grade puis il examina la liste des membres du commando. Lorsqu'il eut terminé, l'astronef avait quitté le sol terrien et filait droit vers la constellation du Dragon.

Le métis saisit alors l'interphone, appela Von Nagel et lui ordonna de rassembler les hommes au mess.

Il avertit Terral qui se trouvait dans la cabine voisine et tous deux

allèrent rejoindre le capitaine.

Ils entendirent ses hurlements de loin et n'eurent qu'à suivre le son. Von Nagel faisait part de son point de vue aux membres du commando, leur donnant une petite idée de son savoir faire.

— ... J'exige que votre tenue soit irréprochable. La discipline sera la même que dans l'armée régulière ! Pas de laisser aller. On vous a fourni un matériel de premier choix, j'entends qu'il soit parfaitement entretenu. Je ne serai pas tendre avec les fainéants et les tire-au-flanc ! Certains d'entre vous me connaissent. Ils savent que l'on n'a pas intérêt à jouer au plus fin avec moi. Je suis partisan des châtiments corporels. Ainsi, pas de discussion. Là où nous allons, pas question de vous mettre aux arrêts, alors tenez-vous-le pour dit...

Von Nagel aperçut alors Dervhax et ordonna :

— Garde à vous !

Tous se raidirent. Apparemment Byrag, le radio, n'obéit pas assez vite car la badine du capitaine lui cingla le visage, laissant une longue traînée pourpre.

— Repos ! intima le commandant, sans paraître remarquer le geste de son officier.

Il parcourut du regard les hommes, ses yeux gris acier se posèrent un court instant sur le visage inexpressif du Termès, puis il reprit :

— Inutile de vous reparler de discipline, le capitaine vient de le faire, je n'ai rien à ajouter, sinon que chacun d'entre vous pourra toujours venir se plaindre à moi s'il estime avoir été injustement traité. Voici l'objectif de notre mission. Nous allons atterrir sur Rychna et traverser la forêt pour nous rendre secrètement à l'emplacement d'une ancienne mine. Ses occupants ont mystérieusement disparu, dévorés selon les Rychniens par les carnassiers qui pullulent sur cette planète. C'est possible. Toutefois, les colons ont pu tout aussi bien être massacrés par les autochtones. Ces derniers ignorent bien entendu notre arrivée. Nous devons tout faire pour passer inaperçus. Durée de l'expédition, sauf imprévu : un mois. Nous disposerons de véhicules spéciaux, je ne vous cache pas que la progression sera difficile. Ceux qui hésitent peuvent encore rester ; *l'Eclair* les ramènera sur Terre. Pas de commentaires ?

Une voix gouailleuse s'éleva :

— Combien aurons-nous de permissions ? J'aimerais assez faire connaissance avec les beautés locales !

Dervhax daigna sourire et répliqua :

— Un jour de repos par semaine, transports payés ? Cela vous suffit ?

Personne ne répondit mais l'atmosphère se détendit.

— Vous pouvez regagner vos cabines. Quartier libre jusqu'à notre arrivée.

Tous les mercenaires s'égaillèrent, sauf les officiers, le métis s'approcha alors de Von Nagel et éructa :

— Capitaine, je crois avoir déjà dit que je n'admettrai aucune violence ! Ceux qui ne sont pas décidés à m'obéir repartiront avec l'*Eclair*. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Parfaitement ! grogna l'officier, un éclair de haine dans le regard.

— Bien ! maintenant, examinons les cartes afin de choisir le meilleur itinéraire.

CHAPITRE II

Le mont Tremblant dominait la selve tropicale, tel un iceberg la mer polaire. Sa blancheur immaculée le signalait de loin. Pourtant, son sommet seul était couvert de glace, ses flancs ivoire étaient formés de Sylvine presque pure rendant impossible toute végétation.

Tout autour, telle une mer immaculée de jade et de céladon, s'étendait la forêt profonde. Les titans qui s'élançaient vers le ciel atteignaient la taille d'un astronef. Les ramures imbriquées en un réseau serré permettaient un passage aisé d'une cime à une autre.

Là s'ébattaient des singes de toutes espèces, des arboricoles gourmands de fruits, des oiseaux au plumage paradisiaque. Là aussi guettait la mort sous la forme d'innombrables prédateurs, monstres grotesques ou serpents démesurés qui répandaient la terreur parmi cette population babillante et sans cesse en mouvement.

Plus bas s'épanouissaient les fleurs épiphytes, somptueux bosquets multicolores, dont le suc enivrait des légions d'insectes et de colibris. Souvent, hélas ! cette somptueuse parure dissimulait des poisons subtils d'une toxicité telle qu'une seule goutte tombant sur la peau nue suffisait à déclencher un empoisonnement mortel. Au mieux, on pouvait s'en tirer avec une cloque qui suintait des semaines avant de cicatriser.

Enfin, tout en bas, dans l'obscurité glauque des profondeurs pareilles aux abysses océanes, s'étendait le manteau de fougères, de mousses, dardant d'un tapis visqueux de moisissures, de champignons grotesques. Là, pourtant, vivait aussi une faune démoniaque, au sein de l'humidité pénétrante, des miasmes putrides, des brumes malsaines. Parfois, un dôme lisse éclatait, répandant alentour un nuage de spores ocre. Malheur à celui qui respirait ces poussières insidieuses. Bientôt, les sphérules écloraient au sein de ses poumons, provoquant une toux

incoercible ; puis les mycéliums, gageraient les bronchioles, obstruant les conduits déliés, ce serait alors l'asphyxie rapide. Ensuite, le cadavre pourrissant servirait de nourriture aux champignons, les sphères albâtres surgiraient de la peau crevée et le cycle infernal recommencerait.

L'Eclair se posa comme prévu sur une plateforme dégagée du mont Tremblant et son capitaine procéda en hâte au déchargement. Il avait été payé très cher pour accomplir la traversée, mais ne tenait nullement à prendre des risques inutiles.

Les soutes furent vidées en un temps record.

Véhicules et caisses s'entassèrent. Le commando mit pied à terre et l'astronef décolla sans même vérifier si rien n'avait été oublié. Peu avant le débarquement, les hommes avaient, bien entendu, revêtu leurs combinaisons spéciales, zébrées de vert et de noir. Ils portaient un masque filtrant et un casque doté de lunettes amplifiant la lumière. Armés jusqu'aux dents, bardés de munitions, ils portaient dans leur havresac un équipement de survie pour tenir une semaine. L'eau ne manquerait pas dans la forêt. Des comprimés antiseptiques permettaient de la boire sans danger.

Maintenant, *l'Eclair* n'était plus qu'un point minuscule dans le ciel sans nuages. Bientôt, il disparut complètement. Pendant un mois, l'expédition allait être entièrement livrée à elle-même.

La chaleur sur les flancs de cette montagne directement exposée au soleil était accablante. Fiévreusement, Dervhax et Von Nagel surveillaient le chargement des véhicules tout-terrain, pointant chaque colis, vérifiant son contenu.

A leur grande fureur, ils s'aperçurent alors que deux caisses portant des pièces de rechange pour les véhicules étaient restées à bord de l'astronef.

Nul danger immédiat mais, par la suite, toute panne entraînerait l'abandon de ces précieux engins.

Pas question de rappeler l'astronef : l'expédition devait s'enfoncer au plus vite dans la forêt au cas où quelque patrouille aérienne indiscreète se manifesterait.

Les hommes se rassemblèrent donc et commencèrent à dévaler la pente, suivant les voitures qui cahotaient sur les rocailles.

Ils effectuaient la partie la plus aisée du trajet, pourtant, il leur fallut faire quelques détours afin d'éviter ravins et blocs erratiques.

Bientôt, la lisière de la forêt apparut : simples broussailles au début, puis des arbres de plus en plus grands et enfin les troncs énormes, piliers d'une cathédrale infernale avec leurs lourdes tentures de mousses géantes et de thalles entrelacés.

Dervhax avait pris place dans le véhicule de tête avec Terral. Von Nagel et le sergent Yghur fermaient la marche. Les hommes s'étaient installés commodément dans les autres camions qui allaient désormais leur servir d'habitation.

Dracul avait sagement pris place sur le capot, devant son maître. De temps à autre, il poussait une pointe en avant mais ne s'éloignait jamais beaucoup, mesure de prudence justifiée par les cris, coassements et hululements qui précédaient l'arrivée de la colonne.

D'emblée, une chape de plomb s'abattit sur les hommes : une sensation pénible de claustrophobie provoquée par la brusque disparition de la vive lumière du jour, remplacée par une pénombre émeraude. L'air filtré par les masques était saturé d'humidité et une entêtante odeur de moisi dominait les senteurs puissantes des innombrables plantes pressées les unes contre les autres en tapis sans fin.

Grâce aux amplificateurs de lumière réglés sur la longueur d'onde du vert, le sous-bois apparaissait nettement avec une teinte presque blanche.

Loin au-dessus des membres du commando, une voûte serrée de branchages et de feuilles masquait entièrement le ciel. De temps en temps, une bande de singes pétulants descendait pour contempler les monstres grondants qui serpentaient autour des troncs. Parfois, l'un d'eux saisissait un fruit qu'il projetait sur un toit, puis s'enfuyait, comme effrayé de son audace, pour revenir quelques instants plus tard.

Quelquefois, des ombres grises rasaient les camions, des chauve-souris géantes qui happaient au vol de gros moustiques.

Très vite, il fallut mettre en action les dispositifs spéciaux, sorte de moulinets aux lames de sabre qui hachaient les tiges des fougères et des lianes, frayant un tunnel aux véhicules dont les gros pneus patinaient sur la mousse et l'humus.

Derrière, les autres engins suivaient en file indienne.

La plupart des hommes somnolaient dans les véhicules, certains jouaient aux cartes à la lueur des plafonniers. D'autres discutaient ou se racontaient des histoires de bordée, tout en échangeant des photographies égrillardes.

Dervhax paraissait satisfait. Les moteurs tournaient rond et, malgré la densité de la végétation, la colonne n'avait pas pris de retard. Dracul, nullement effrayé, continuait à voleter au-dessus du camion.

Terral et Byrag se racontaient leur vie. Le radio, peu loquace, paraissait s'être pris d'amitié pour le jeune officier. Le lieutenant, de son côté, se laissait aller à des confidences. Il apprit ainsi au Termès

qu'il avait abandonné l'armée sur un coup de tête après avoir été prié par un magnat de l'industrie de laisser sa fille en paix. Celle-ci avait accepté de s'enfuir avec son amant, mais Terral l'avait attendue en vain au rendez-vous.

A son retour au quartier, son colonel l'avait sèchement semoncé, lui intimant l'ordre de ne plus courir le jupon parmi la bourgeoisie de la garnison. Le garçon avait répliqué vertement allant jusqu'à traiter son supérieur de vieille baderne. Après cela, plus question de faire carrière dans l'armée.

Terral avait végété, vivant d'expédients, jusqu'à ce qu'il rencontre Dervhax, Cette expédition était une occasion inespérée pour lui. La forte prime touchée lui permettrait, à son retour, de prendre un nouveau départ dans la vie.

Le Termès, lui, appartenait à une race qui avait longtemps combattu contre la Terre. Maintenant, les deux civilisations coexistaient en paix, commerçant dans la Galaxie et ne luttant plus que pour obtenir des marchés.

Ces insectoïdes pondaient des œufs qui donnaient une dizaine de jumeaux monozygotes, appelés à mener une existence commune. Tous suivaient les mêmes études et pratiquaient le même métier.

Pour un humain, ils étaient plutôt répugnants avec leur abdomen cylindrique, leur carapace chitineuse et leurs yeux globuleux inexpressifs. Ils respiraient un air différent de celui des Terriens, mais leurs savants avaient trouvé le moyen de les adapter à une atmosphère oxygénée.

Ils mangeaient un brouet liquide, des champignons et adoraient les excréments sucrées des arenos, un animal à six pattes qu'ils élevaient comme bétail.

La température moyenne de leur planète était de 30°, si bien que Byrag se trouvait tout à fait à son aise dans cette moiteur qui anémiait les Terriens.

Tous les Termès étaient fort intelligents et très doués pour la mécanique. Le radio n'échappait pas à la règle. Il faisait naguère partie d'un clan monozygote d'astrots constituant l'équipage d'un cargo.

Hélas ! le navire avait frôlé une naine noire non signalée sur les cartes. Les propulseurs poussés à fond avaient arraché le vaisseau à ce piège mortel. Malheureusement, les normes de sécurité n'avaient pas été respectées. Une explosion avait ravagé l'astronef peu de temps après qu'il en soit sorti, tuant tous les membres de l'équipage, sauf le radio qui s'était retrouvé dans le vide en scaphandre spatial.

Les Termès sont très courageux et peu émotifs, pourtant, Byrag avait vécu là les heures les plus éprouvantes de son existence.

A sa place, n'importe quel humain serait devenu fou.

L'insectoïde, lui, avait attendu patiemment. Evitant les gestes inutiles pour économiser ses réserves en air et en eau, il était resté lové pendant des heures, dérivant dans le vide sous les étoiles indifférentes.

Désespérément, Byrag avait tenté d'entrer en liaison avec ses frères. Il s'était vite rendu à l'évidence. Tous avaient péri dans la catastrophe.

Désormais, l'existence n'avait plus de sens pour lui. Un Termès vit en caste et partage avec ses jumeaux joies et peines. Sans eux, il est comme une abeille hors de sa ruche natale. Byrag décida donc de mourir.

Il débrancha son phare clignotant et coupa les émissions radio automatiques, puis contempla fixement le ciel hostile.

Mais il était écrit que Byrag ne mourrait pas ainsi. A son grand déplaisir, il avait vu un astre lumineux grossir devant lui, puis se transformer en une coque effilée avec son projecteur de proue.

Un astronef terrien recevant son émission radio l'avait localisé au radar juste avant qu'il ne coupe son système d'appel.

Le Termès, sauvé, avait été ramené sur Terre.

Là, on l'avait soigné, lui proposant de le rapatrier sur sa planète natale, mais il avait refusé. La seule pensée de revoir des clans normaux lui était insupportable. Sur Terre, il rencontrait peu de compatriotes et cherchait l'oubli dans la solitude.

Byrag avait vécu d'expédients, bricolant des appareils radio à l'astroport. Il avait travaillé une fois pour Dervhax qui avait été fort satisfait de ses services.

Tout naturellement, lorsque le major avait recherché un radio pour son commando, il avait songé à lui.

Byrag qui commençait à s'ennuyer avait accepté. Cette expédition risquée lui offrirait peut-être enfin l'occasion de rejoindre ses frères dans l'éternité.

Le lieutenant, toujours prêt à se dévouer pour une victime de la fatalité, trouva là un compagnon passionnant. Le Terrien connaissait mal les Termès et, grâce à son nouvel ami, il apprit à apprécier cette race laborieuse devenue pacifique après avoir été tournée uniquement vers la guerre.

Dans le véhicule de queue, Von Nagel passait le plus clair de son temps à siroter une bonbonne de liqueur végane. Cela le rendait triste, il fredonnait sans cesse des airs mélancoliques ou des rengaines sentimentales, sans s'occuper le moins du monde d'Yghur.

Le cyananthrope, lui, était au paradis. Nullement déprimé par la

chaleur, il herborisait sans cesse à côté du véhicule tout-terrain. La majorité des essences lui étaient inconnues, il les classait méticuleusement dans un herbier.

D'autres ressemblaient à des espèces bien identifiées, il les rangeait dans des boîtes métalliques, se réservant de les utiliser par la suite si le besoin s'en faisait sentir.

Pendant ce temps, la colonne progressait toujours.

A deux reprises, Dervhax et Von Nagel avaient échangé les places de leurs véhicules afin d'économiser le système de coupe.

La flore se modifiait peu à peu : les champignons dominaient. Byrag goûta plusieurs d'entre eux, de gros basidiomycètes charnus, et les déclara délicieux. Personne ne se hasarda pourtant à l'imiter...

Les troncs immenses devenaient de plus en plus serrés, mais le passage des véhicules restait encore aisé, si bien que, lorsque Dervhax décida de faire halte pour la nuit, plus de dix kilomètres avaient été franchis !

Pendant qu'Yghur mijotait des petits plats dont la senteur embaumée se répandait dans tout le campement, les sentinelles surveillaient les alentours. Les officiers, eux, faisaient le point avec Dervhax.

— Eh bien ! l'affaire ne se présente pas trop mal, nota le major avec satisfaction. Nous avons progressé comme prévu, sans rencontrer de difficultés majeures. J'en arrive à me demander si la mauvaise réputation de cette forêt n'est pas un peu surfaite.

— Vous faites pas t'op d'illusions, pat'on ! intervint alors le sergent en distribuant des assiettes emplies d'un appétissant bœuf mode. On est juste à la lisiè'e et les g'osses bestioles ne s'y hasa'dent pas. Cette nuit, faud'a fai'e bonne ga'de !

— Vas-tu nous foutre la paix, oiseau de mauvais augure ! grogna Von Nagel. Personne ne t'a demandé ton avis, alors boucle-la !

Ostensiblement, le capitaine s'était assis loin de Byrag qu'il détestait cordialement en tant que Termès. Il exérait en bloc tous les Extra-Terrestres et le brave Yghur, malgré sa cuisine, n'avait pas trouvé grâce à ses yeux.

— Le sergent connaît mieux cette forêt que toi, mon vieux ! coupa Dervhax. Je partage entièrement son avis. Ne nous laissons pas surprendre par ce calme apparent. D'ailleurs, les prédateurs chassent surtout la nuit, restons sur nos gardes, nos armes à portée de la main. Surtout, ne quittez les camions sous aucun prétexte. C'est moi qui donnerai les ordres en cas d'attaque. Pas d'initiative déplacée ! Compris ?

Tous, sauf Von Nagel, hochèrent la tête en signe d'approbation.

Sitôt leur repas terminé, ils effectuèrent une ronde, examinant les projecteurs, faisant jouer les chargeurs des armes lourdes pour s'assurer qu'elles étaient bien approvisionnées puis allèrent se coucher.

Dervhax éteignit les lumières du camp, laissant seulement en action les lampes des sentinelles.

Alors, un spectacle merveilleux apparut. Dans l'obscurité, tous les thalles phosphorescents des champignons formaient des lanternes vénitiennes. Les ramures des guirlandes de mycéliums transformaient les arbres en sapins de Noël.

La quiétude de la nuit était parfois troublée par le hullement d'un oiseau nocturne. Au loin retentissaient des grondements sourds et des feulements de prédateurs en chasse, au total, rien de bien inquiétant.

Les hommes commençaient à s'assoupir lorsqu'ils furent troublés par les protestations d'Yghur.

— Quel est le salaud qui a ve'sé un bidon d'huile dans mon he'bier ? clamait-il à tous les échos. Si jamais je le p'ends, il va le reg'etter, pou' sû' !

— Ah ! la ferme, espèce de macaque bleu, hurla Von Nagel, tu nous embêtes avec tes saloperies. Ferme-la ou tu auras affaire à moi ! C'est l'heure de dormir !

Le cyananthrope jeta un regard haineux à l'officier sans répliquer. Il jeta ses précieuses herbes et égoutta sa boîte, puis s'enroula dans une couverture, près des boîtes contenant les restes de sa collection.

Le calme revint sur le camp, hélas ! pour peu de temps.

Au bout d'une heure à peine, les sentinelles donnèrent de nouveau l'alerte. Tous les soldats bondirent à leur poste.

Tout autour du camp, des lueurs améthystes ondulant comme les vagues de la mer se rapprochaient insidieusement. Entité inconnue ou simples feux follets ?

Dervhax consulta Yghur qui secoua la tête en signe d'ignorance. Il n'avait jamais entendu parler de ce phénomène.

Le major hésita avant de donner ordre de tirer. Cette marée lumineuse ne paraissait pas dangereuse, il serait stupide de se battre contre des feux Saint-Elme !

Mais la brume violacée se rapprochait toujours.

Des bras lumineux se matérialisèrent comme autant de serpents grouillants.

Au-dessous, des corps gélatineux rampaient sur la mousse, évoquant des anémones de mer ou des méduses.

Irrésistiblement, ces créatures avançaient vers les camions, attirées par quelque chimiotactisme.

Plus question d'attendre : il fallait réagir sous peine d'être submergé par cette marée visqueuse.

— Feu avec les lasers ! éructa le major.

Aussitôt, les faisceaux pourpres commencèrent à balayer le sol, accomplissant un carnage.

Les protoplasmes carbonisés se tordaient furieusement, une infecte odeur de charogne brûlée se répandait sur tout le camp.

Pourtant, une fois les premiers rangs anéantis, une nouvelle cohorte s'élançait sans souci des rayons qui les décimaient impitoyablement.

La lumière écarlate des lasers, la phosphorescence violette des monstres, les noires silhouettes des soldats crispés sur leurs armes évoquaient la géhenne des damnés.

Malgré les pertes qu'elles avaient subies, quelques créatures parvinrent jusqu'aux camions, leurs tentacules plongeaient alors dans les pneumatiques qui explosaient les uns après les autres, tandis que les anémones déchiraient le caoutchouc en lambeaux, ne laissant que les jantes.

Il fallut alors avoir recours aux armes portatives pour liquider ces voraces animaux, tandis que les lasers lourds tiraient de plus belle.

Enfin, après une lutte acharnée, les vagues des assaillants ondulèrent soudain vers les profondeurs de la forêt et ne tardèrent pas à disparaître.

Le major fit alors l'inventaire des dégâts : pas un seul pneumatique n'avait été épargné. Apparemment, le soufre utilisé pour la vulcanisation attirait ces êtres visqueux avec une puissance telle qu'ils bravaient la mort pour s'en repaître.

C'était ennuyeux, mais nullement désastreux. Von Nagel avait prévu des roues de rechange à carcasse entièrement métallique du type utilisé par les engins destinés à rouler sur le sol des satellites glacés.

Il suffirait de les monter pour éviter pareille mésaventure. Tous s'y employèrent immédiatement. Les hommes, tout en ronchonnant, travaillèrent d'arrache-pied et, au bout d'une demi-heure, les dégâts furent réparés.

Les sentinelles furent alors relevées et chacun regagna rapidement sa couche pour rattraper le temps perdu.

Le calme régna pendant le reste de la nuit.

Pourtant, à l'aube, alors que les lointaines cimes s'éclairaient d'une lueur aigue-marine sous les premiers rayons du soleil, le grondement des mitraillettes à balles atomiques arracha les mercenaires à leur sommeil.

Cette fois, il s'agissait de crustacés vermillon aux longues pinces qui se laissaient tomber des basses branches, tenailles béantes. Plusieurs hommes avaient été mordus cruellement. Ils s'étaient défendus à coups de poignards, mais les lames glissaient sur les carapaces si bien qu'il avait fallu recourir aux projectiles explosifs.

L'averse rouge dura un quart d'heure.

Yghur tirant au coup par coup fit merveille. Von Nagel lui-même paraissait ridiculement maladroit auprès du cyananthrope qui faisait mouche à tous coups. Enfin, tout aussi soudainement que lors de l'attaque précédente, les crustacés disparurent.

Au total, ils n'avaient guère fait de dégâts. Cette fois, les sentinelles n'avaient pas attendu pour tirer. Quelques hommes portaient des blessures aux mollets, les pinces tranchantes comme des rasoirs ayant sectionné le plastec des bottes, rien de vraiment grave.

Terral et Byrag placèrent des pansements, distribuèrent des antibiotiques. Les blessés furent dispensés de service pour la journée et le camp fut levé.

Les véhicules démarrèrent en cahotant, les pneumatiques métalliques accusant nettement plus les ornières, mais cela n'empêchait pas les hommes de sommeiller car, au total, ils n'avaient guère dormi la nuit précédente et la prochaine risquait d'être tout aussi mouvementée.

Ils auraient été profondément découragés s'ils avaient entendu les paroles d'Yghur qui, interrogé par Dervhax, lui assura que la forêt recelait des monstres autrement redoutables. Le major, lorsqu'il eut entendu la liste impressionnante de fauves énumérée par le sergent, arbora une mine soucieuse. D'autant que Dracul l'avait beaucoup déçu. Son limier, en effet, n'avait pas donné l'alerte, saurait-il détecter à temps de nouvelles attaques ?

Sans doute était-il comme son maître, ignorait-il tout de la faune locale, confondant dangereux prédateurs et herbivores inoffensifs.

Pendant la matinée, l'avance se poursuivit sans anicroche. Les hommes grognaient, se donnant de grandes tapes pour tuer les insectes qui les assaillaient sans trêve ; Yghur leur fournit une herbe dont ils se frottèrent le visage. Désormais, les moustiques leur laissèrent la paix.

Von Nagel, lui, refusa péremptoirement cette drogue, préférant fermer la visière de son casque malgré la chaleur toujours étouffante.

Il se trouvait dans le véhicule de tête lorsque de nouveaux adversaires se manifestèrent. Vers midi, Dervhax constata que Dracul voletait obstinément sur la droite du véhicule, comme pour attirer l'attention de son maître. Intrigué, le major scruta les alentours sans

rien constater d'anormal. Son camion se trouvait alors en queue et l'engin de tête était invisible.

L'officier consulta alors son compas, constatant à son grand étonnement que Von Nagel ne suivait pas le cap prévu.

Aussitôt, il l'appela par radio. Aucune réponse ne lui parvint...

Il tenta alors de joindre le second véhicule, sans plus de succès. Inquiet, il contacta le troisième où se trouvait alors Yghur et avertit celui-ci qu'il se passait quelque chose d'anormal. Depuis un temps indéterminé, la colonne progressait dans une fausse direction.

Le sergent accusa réception et jeta un coup d'œil prudent vers les camions de tête, puis il annonça :

— Chef, ce sont des kalgos !

— Ces espèces de chauve-souris dont tu m'as parlé ?

— Oui, chef ! Elles émettent des ondes hypnotiques pou' atti'er leu's p'oies ve's de vastes entonnoi's de sables pulvéulent. Ensuite, elles les laissent pé'i' d'inanition et elles dévo'ent leu's cha'ognes.

— Galaxie ! Il faut stopper immédiatement les engins de tête...

— Le capitaine semble moins touché. Il po'te son casque, je vais démolir ces o'du'es, ensuite je tente'ai de g'imper su' les toits.

Le claquement du pistolet du cyananthrope se répercuta en écho dans les profondeurs de la forêt. Dervhax, au passage, regarda avec dégoût un cadavre déchiqueté. Sous les macules sanglantes apparaissait le duvet velouté qui rend totalement silencieux le vol du grand oiseau. A l'avant, les détonations avaient cessé.

Le major enfila son casque et jeta un coup d'œil par le périscopes. Il aperçut distinctement la silhouette efflanquée du sergent qui rampait sur le capot de son camion, puis, parvenu à l'avant, bondit comme une panthère à l'arrière de celui qui le précédait. Il se hissa ensuite sur le toit et disparut.

D'interminables minutes s'égrenèrent, la colonne s'enfonçait toujours dans une mauvaise direction...

Alors, le flash d'un laser jeta un bref éclair dans la pénombre, puis la voix gutturale de Von Nagel retentit :

— Je t'aurai, salaud ! Tu as beau te planquer, je te ferai ton affaire, espèce de singe dégénéré !

Cette fois, l'affaire semblait sérieuse. Le capitaine, hypnotisé par les kalgos, tirait sur Yghur.

Dervhax bondit sur le capot de son véhicule et, suivant le chemin emprunté par le sergent, parvint jusqu'au véhicule de tête.

Le cyananthrope avait disparu. Toutes les portes du camion blindé étaient fermées et le périscopes tournait, cherchant à repérer le fuyard.

Le métis se trouvait en fâcheuse posture. Si Von Nagel le repérait,

il n'hésiterait pas à tirer sur lui. Il fallait trouver un angle mort et s'y réfugier.

Dervhax se laissa glisser à l'arrière et se cramponna à la roue de secours. Les cahots rendaient la prise difficile. Impossible de se maintenir longtemps, il devait à tout prix mettre son second hors d'état de nuire.

Derrière, les camions avaient stoppé, aucune aide à attendre des autres membres du commando.

Le cerveau du major travaillait à toute allure. Une grenade bien placée pouvait démolir une roue, mais comment la remplacer ensuite, alors que les pièces de rechange manquaient ? Pas question non plus d'endommager le moteur... Il fallait pourtant agir vite. Soudain, la solution surgit dans son esprit. Juste au-dessus de lui s'ouvrait l'orifice d'aération. S'il parvenait à arracher le grillage protecteur et à y jeter une grenade à gaz hypnotique, le forcené serait vite plongé dans un profond sommeil.

L'officier dégaina son poignard et le plaça entre ses dents, puis se hissa vers le toit en prenant bien soin de choisir le moment où le périscope était orienté vers l'avant.

Les branches le cinglaient, les chocs risquaient à tout moment de lui faire lâcher prise, il se maintint de la main gauche avec une ténacité farouche tandis que le poignard crispé dans sa main droite pratiquait une ouverture dans la grille de protection.

Tout à son travail, il en oublia le viseur du toit. Un hurlement de rage retentit soudain et l'éclair du laser lui roussit le dos de la main.

Par un réflexe d'une incroyable rapidité, le métis se mit à l'abri. Maintenant, Von Nagel surveillait l'arrière, plus question d'agrandir le trou pratiqué, il fallait espérer que la grenade passerait par l'orifice.

Il arracha un projectile de sa ceinture, le dégoupilla avec ses dents et, au jugé, le projeta vers la tubulure d'aération.

Le cœur battant, il l'entendit rouler, tourner sur le métal lisse, puis la grenade retomba, juste devant lui.

Elle glissa sur le sol et explosa quelques secondes plus tard, dégageant une fumée ocre.

Heureusement, le véhicule avait progressé pendant ce temps. Dervhax l'avait échappé belle !

Tenace, il répéta la même manœuvre à deux reprises, sans plus de résultat...

Maintenant, il ne lui restait qu'une grenade. Cette fois, il fallait mettre dans le mille !

Jouant le tout pour le tout, le métis prit un solide point d'appui avec ses deux jambes sur le pare-chocs puis, rapide comme l'éclair,

passa sa tête au ras du toit, visa et posa la sphère métallique juste dans le trou.

Cette fois, le rayon mortel rase le sommet de son crâne, faisant fondre le métal en un profond sillon. Il s'en était fallu de quelques centimètres...

Aussitôt après, une lourde explosion retentit et le gaz fusa par les fentes de visées. Une toux incoercible suivit, puis ce fut le silence.

Dervhax hasarda un œil. Le périscope demeurait immobile apparemment, Von Nagel était plongé dans un profond sommeil. Restait à stopper l'engin qui poursuivait imperturbablement sa route.

Pas question d'ouvrir les portières bloquées de l'intérieur. Seul le moteur était accessible. L'officier se hissa sur le toit et progressa en rampant vers l'avant, contemplant fixement l'orifice noir du laser pointé directement sur lui.

Par bonheur, il ne se passa rien. Dervhax parvint sans peine sur le capot qu'il ouvrit, le reste était aisé. Il arracha quelques fils et le véhicule stoppa net.

Quelques secondes après, Yghur le rejoignait. Le sergent avait progressé sous le couvert, parallèlement à la route suivie par le camion.

Il fallait maintenant pénétrer dans la cabine de pilotage pour ramener le véhicule en arrière. Les deux hommes, unissant leurs forces, parvinrent à forcer un volet à l'aide d'un pic fixé sur l'aile avant.

Ils attendirent un moment pour que l'atmosphère devienne respirable, puis se glissèrent à l'intérieur, ouvrant en grand tous les panneaux.

— Eh bien ! chef, nota le sergent en montrant l'avant, il était g'and temps. Les entonnois sont à peine à vingt mèt'es...

Dervhax haussa les épaules, fataliste. Une fois le danger passé, il n'y pensait plus et, pendant l'action, il avait autre chose à faire...

Il souleva la tête de Von Nagel, le capitaine ronflait à poings fermés. Les hommes, dans la cabine arrière, dormaient aussi.

Le major s'installa aux commandes tandis qu'Yghur rebranchait les fils, le moteur ronronna et le camion repartit sans problème.

Les deux hommes rejoignirent vite le reste du convoi.

Après avoir consulté Yghur, Dervhax décida de laisser les dormeurs sommeiller. Il plaça des gardes auprès d'eux en surveillance, puis la colonne repartit dans la bonne direction.

Bilan : une heure de retard...

Maintenant, les sentinelles avaient des ordres stricts : toute créature approchant du commando devait être impitoyablement

abattue.

L'avance reprit, monotone ; dans la moiteur d'étuve des cabines, les soldats mangeaient leurs rations du bout des lèvres. Le soir, à la halte, Yghur pourrait améliorer l'ordinaire, mais à midi pas question de stopper, il fallait regagner le temps perdu.

Pendant tout l'après-midi, le convoi progressa sous les arbres gigantesques sans incident notable. Dervhax stoppa quelques minutes près d'un petit étang pour remplir les réservoirs d'eau, puis la colonne repartit.

Les mercenaires somnolaient, grommelant lorsqu'un cahot les projetait les uns sur les autres. Ils échangeaient parfois quelques horions, mais il faisait trop chaud pour qu'une bagarre sérieuse puisse éclater.

Parfois, les roues faisaient éclater des champignons globuleux, une poussière impalpable de spores s'introduisait alors dans les cabines. Il fallait fermer les volets d'aération et se contenter de la ventilation de combat.

Les conditionneurs de température marchaient alors à plein régime sans améliorer notablement la situation. Tous devaient ensuite nettoyer l'intérieur des véhicules avec minutie, sans quoi les spores auraient envahi rapidement de leurs mycéliums, bagages et couchettes.

Terral et Dervhax se relayaient en tête tandis qu'Yghur, inlassable, continuait à cueillir ses plantes favorites, et que Byrag inspectait sa radio pour la maintenir en état de marche.

Von Nagel, lui, dormait toujours et personne ne tentait de le réveiller. A en juger par le regard haineux des sentinelles, sa mort n'aurait chagriné personne.

Le crépuscule était proche lorsque le convoi subit une nouvelle attaque.

Dervhax en tête de la colonne vit soudain deux ombres grisâtres qui fonçaient vers lui...

CHAPITRE III

Le doigt nerveux du lycanthrope se crispa sur la détente de la mitrailleuse avant. Une giclée de balles atomiques matérialisées par les traceuses vint percuter les dômes visqueux qui fonçaient, écrasant mousses et champignons.

A sa grande surprise, au lieu des explosions prévues, les projectiles ricochèrent sur la surface blindée et allèrent se perdre au loin. Quelques fougères furent hachées sans ralentir pour autant les assaillants.

Dervhax vit alors plus nettement les deux monstres : des cloportes géants courant sur de courtes pattes, avec leurs mandibules grandes ouvertes, prêtes à sectionner tout ce qui se trouverait à leur portée.

Ses yeux gris acier lancèrent un éclair. Si les pneumatiques de métal étaient détériorés, il faudrait abandonner les camions...

Aussitôt, il entrevit une solution, abaissant le canon de son arme au maximum, il tira juste devant les dômes grisâtres. Emportés par leur course, les cloportes ne purent éviter les entonnoirs. Le souffle des explosions les retourna. Ils se retrouvèrent ventre en l'air, au ras des camions, tentant désespérément de se redresser.

Impitoyable, le métis lâcha une nouvelle rafale.

Cette fois, les ventres mous furent atteints de plein fouet. Un écœurant magma gluant vint se plaquer sur les blindages tandis que le véhicule tressautait sous l'effet des détonations.

— Des olopes, remarqua paisiblement Yghur. B'avo, pat'on ! Ces o'du'es sont invulné'ables, sauf lo'squ'on peut les 'etou'ner...

— J'ai bien cru qu'elles arriveraient jusqu'aux pneus, grogna le major, s'essuyant le front. Heureusement qu'ils n'étaient que deux.

— Les olopes vivent pa' couples, ils ont t'op mauvais ca'actè'e pou' fo'mer des t'oupeaux.

— Une chance ! J'en ai des frissons dans le dos. Si par malheur ils avaient démolì les pneumatiques, nous étions fichus. Je ne me vois pas bien à pied dans cette jungle...

— Pou' su' ! Des hommes dépou'vus de p'otection n'au'aient aucune chance de s'en ti'er. Il y a des tas d'aut'es monst'es dans ce coin, maintenant, nous sommes en plein dans leu' domaine. Il va falloì fai'e bonne ga'de.

Dervhax se le tint pour dit. Il fit stopper la colonne, disposa ses camions en cercle et doubla les sentinelles. Yghur, très relaxé, installa ses fourneaux et commença à mijoter le repas du soir. Pendant ce temps, le major et le lieutenant examinaient les dormeurs.

— Ils ronflent toujours à poings fermés ! nota Terral. Cela commence à faire un bout de temps. Si nous leur faisions des piqûres stimulantes ?

— Non ! Personnellement, je suis fort heureux d'être débarrassé de Von Nagel. Quant aux hommes, un peu de repos leur fera le plus grand bien. Demain, s'ils sont toujours endormis, Yghur les dopera un peu.

— D'accord en ce qui concerne Von Nagel, mais le tour de garde des sentinelles va être sérieusement allongé. Notre effectif rétrécit à vue d'œil !

— Exact ! C'est pourquoi nous allons placer des dispositifs d'alerte autour du camp. Prends quelques fusées éclairantes, du fil, et suis-moi...

Les deux officiers s'enfoncèrent alors sous les fougères arborescentes, se glissant entre les thalles visqueux dont la phosphorescence éclairait l'humus d'une lueur parcimonieuse.

Le lycanthrope disposa un réseau de fils en cercle autour des camions, les fixant aux tiges des cryptogames, il les relia ensuite aux détonateurs des fusées. Toute approche déclencherait une clarté éblouissante.

De retour au camp, Dervhax et Terral ôtèrent leur casque avec un soupir de soulagement et firent honneur au dîner servi par le sergent. Byrag, à l'écart, se régalaït avec un brouet à base de champignons qu'il s'était confectionné amoureusement.

La jungle sommeillait. Seuls quelques cris, quelques feulements lointains retentissaient encore. Calme éphémère. Du haut des arbres plut soudain une nuée de vers rougeâtres, l'immonde vermine grouillait sur la peau des mercenaires qui s'étaient mis à l'aise pour la nuit. Sitôt sur l'épiderme, ils commençaient à s'y enfoncer, cherchant les veines.

— Attention ! hurla Yghur, a'achez-les, b'ûlez-les s'il le faut, mais

ne les laissez pas pénétrer dans vot'e sang. Elles p'ovoquent des gang'ènes mo'telles !

Tous les hommes fermèrent leurs casques et extirpèrent les répugnantes bestioles avec la pointe de leurs poignards.

Yghur s'affaira de l'un à l'autre. Il cautérisa au laser les plaies minuscules laissées par les lilaires. Grâce à lui, aucun homme ne fut sérieusement atteint.

— Plus question de quitter nos gants ! constata Dervhax avec amertume. Il faudra conserver nos combinaisons nuit et jour. Pour manger, nous relèverons les visières des casques. Nous allons croupir dans la crasse, mais nous serons à l'abri des parasites.

— Eh bien ! ça va être marrant ! soupira Terral. Dire que nous avons encore quatre semaines à tirer... De quoi tourner dingues avant d'être parvenus à cette sacrée mine !

— Mon vieux, il fallait y réfléchir avant, trancha le major, cinglant. Je t'avais prévenu. Cette expédition n'est pas une croisière pour milliardaires. Si tu as la trouille, reste dans les camions !

Le lieutenant ne répliqua pas, il tourna les talons et alla se coucher en maugréant.

Dervhax, lui, effectua sa ronde habituelle avant d'aller le rejoindre. Terral dormait déjà, quant à Von Nagel, il était toujours inerte.

Par acquit de conscience, le major alluma le plafonnier et releva la visière du capitaine. Une bave verdâtre sourdait aux commissures des lèvres. Intrigué, le métis desserra les dents avec la lame de son poignard. Une bouillie de feuilles emplissait la bouche du capitaine.

— Sacrénom ! grogna-t-il. Quelqu'un a tenté d'empoisonner ce salaud !

Sans plus attendre, il lui rinça la bouche avec de l'eau de sa gourde. Ceci fait, il lui prit le pouls. Le cœur battait lentement mais régulièrement.

Un moment, Dervhax songea à appeler Yghur mais il n'en fit rien. Le sergent haïssait Von Nagel qui, d'ailleurs, le lui rendait bien.

Le cyananthrope avait fort bien pu tenter d'empoisonner son tortionnaire mais il ne l'avouerait jamais. S'il lui préparait quelque antidote de sa composition, le remède risquait d'être pire que le mal. Mieux valait donc ne rien dire...

Dervhax s'avoua à part lui que, entre les deux hommes, il n'hésiterait pas à choisir. Seul Yghur connaissait la faune et la flore de cet enfer. Il était irremplaçable et dévoué alors que Nagel ne valait pas cher.

Le métis s'allongea à côté du capitaine, décidé à ne dormir que d'un œil pour éviter toute nouvelle tentative d'empoisonnement.

Il n'eut aucun mal à rester éveillé. Les idées tournoyaient sans trêve dans son esprit. Entre les monstres et les innombrables parasites de la forêt, l'expédition risquait de ne jamais parvenir à son but. Terral qui n'était pas un dégonflé commençait à en avoir assez. Les hommes n'avaient pas meilleur moral. Ne serait-il pas plus sage de renoncer purement et simplement ?

En rebroussant chemin maintenant, de commando pouvait survivre. Chaque pas en avant, en revanche, diminuait ses chances de retour.

Après tout, la fille de Fairchild devait être morte. Si elle se trouvait entre les mains des Rychniens et qu'ils ne l'aient pas tuée, impossible de la délivrer. Si, en revanche, elle avait fui dans la forêt, les monstres avaient dû la dévorer depuis belle lurette !

Mais le métis Nokkar était d'une trempe peu commune. Comme tous les humains, il subissait parfois des crises de dépression. Elles ne duraient guère. Jamais il ne s'était lancé dans une entreprise sans la mener à bien. Cette fois encore, il irait jusqu'au bout quoi qu'il advienne !

Sa décision prise, il se sentit mieux et pensa plus calmement au côté humain de la situation. Jusqu'alors, les hommes tenaient le coup. Ils ronchonnaient, grognaient mais avançaient quand même. Des durs à cuire comme eux savaient qu'on ne récolte pas une prime d'une telle importance en allant cueillir des fleurs cristallines sur un astéroïde. Côté physique, aucun d'eux n'était gravement atteint. Les dormeurs, d'après Yghur, se réveilleraient le lendemain. En revanche, le cyananthrope posait un sérieux problème. Dès que Von Nagel aurait récupéré, le capitaine recommencerait ses brimades et le sergent ne se laisserait pas tyranniser.

Assurément, cela finirait mal, mais que faire ?

Tous devaient cohabiter dans cet enfer vert sous la menace constante d'une attaque. A y réfléchir, la mort de Von Nagel aurait bien arrangé les choses.

Restaient Terral et Byrag. Tous deux ne parlaient guère. Le lieutenant avait eu une défaillance passagère : rien d'inquiétant. Le Termès, lui, continuait à entretenir ses appareils, inutiles actuellement, mais qui s'avéreraient précieux lorsqu'il s'agirait de contacter l'astronef au retour. Pour eux, rien à craindre dans l'immédiat.

Le major commençait à s'assoupir. Le grouillement des insectes, les mille bruits de la nuit formaient un fond sonore monotone. Alentour, des légions de créatures s'entre-tuaient, depuis les vers minuscules jusqu'aux fauves implacables. Au beau milieu de cette engeance

démoniaque, vingt hommes claustrés dans leurs étroites cabines ne pouvaient espérer survivre que par une attention de tous les instants.

Dervhax sombra dans l'inconscience, rêvant de Nokkar, sa chère planète, de ses vastes plaines, de ses déserts, de ses océans sans fin. Là, au moins, il faisait bon vivre !

Il dormit ainsi près de six heures d'un sommeil de plomb mais, peu de temps avant l'aube, ses sens toujours en alerte perçurent un bref flash lumineux, aussitôt suivi d'un second, puis du crépitement des armes.

Le major bondit sur ses pieds et se précipita vers la tourelle où il retrouva Yghur.

— Sale affai'e, pat'on ! grogna le cyananthrope. Cette fois, je c'ois bien que nous sommes attaqués par un c'énec !

Le métis réalisa immédiatement. C'était l'un des monstres les plus redoutables de cette jungle : un lézard géant doté d'une particularité fort rare, étudiée par les bioniciens. Ce reptile possédait, en effet, comme les gymnotes, un appareil électrique mais infiniment plus puissant, il projetait des longs éclairs bleutés qui fulguraient tous ses adversaires.

— La p'emiè'e lumiè'e à été celle des fusées d'ale'te, murmura le sergent, la seconde, un flash du c'énec... Depuis, impossible de le 'epé'er...

« Effectivement, le corps vert recouvert d'écailles constitue un merveilleux camouflage, songea Dervhax. Pourtant, il faut absolument le découvrir avant qu'il ne déclenche sérieusement les hostilités. »

D'un coup de sifflet imperceptible, il appela Dracul qui vint voler au-dessous de lui, mais refusa de mettre le nez dehors. Pourtant, la bestiole restait obstinément à droite de l'habacle, prenant garde de ne jamais passer devant le panneau de gauche. Le crénec se trouvait peut-être de ce côté-là.

Dervhax lâcha au jugé une rafale de balles explosives. Des troncs furent lacérés, des feuilles réduites en bouillie, mais le monstre ne fut assurément pas touché car il riposta immédiatement.

Un long éclair bleuté fulgura, à son extrémité, la ionisation matérialisa une sphère de plasma qui s'écrasa contre le blindage du second camion.

Les dégâts semblaient insignifiants. En réalité, la surtension à laquelle furent soumis tous les appareils électriques les calcina en quelques secondes. Quant aux passagers, leurs épaisses semelles les isolaient fort heureusement du plancher de métal, sans quoi tous auraient été électrocutés.

Ils reçurent pourtant une décharge fort désagréable et

s'empressèrent de quitter le véhicule, se mettant à découvrir. Si le crénec les prenait pour cible, c'en était fait d'eux.

Le major avait enfin repéré le point de départ du flash. A travers les broussailles, il entrevit la collerette hérissée de piquants d'un énorme lézard aux yeux globuleux. Cette fois, l'astrot ne manqua pas sa cible. Les balles percutèrent de plein fouet la bête immonde qui s'affaissa, écrasant les arbustes sous son poids.

Pendant quelques instants, Yghur et Dervhax scrutèrent les alentours. Les hommes, eux, s'étaient mis à l'abri dans les autres véhicules, se tassant tant bien que mal.

Aucun congénère du crénec ne se manifestant, les deux hommes quittèrent la tourelle et allèrent examiner le camion touché.

Es durent vite se rendre à l'évidence que les dégâts étaient irréparables. Tous les moteurs électriques, tous les conducteurs étaient grillés. Comme ils ne disposaient d'aucune pièce de rechange, impossible d'effectuer la moindre réparation.

— Eh bien ! cette troisième journée commence mal ! grommela le major. Nous allons être plutôt serrés.

— Je vais 'écupé'er les app'ovisionnements, chef, annonça le sergent. Seulement, faud'a sans doute les attacher su' les toits.

— Les containers de munitions sont étanches, cela n'a pas d'importance. Pourtant... attends une seconde. Après tout, les parois de métal sont encore solides. Si nous remorquons le camion ?

— Pat'on, je vous le conseille pas, objecta le cyananthrope. Les moteu's tou'nent déjà à plein 'égime, avec une 'emo'que, ils tiend'ont pas le coup !

— Tu as raison. Alors, écoute-moi, tu vas laisser dans la cabine une semaine de vivres et des munitions. On ne sait jamais. Si nous sommes obligés de revenir à pied, nous serons bien contents de les trouver.

Le sergent approuva du chef et commença à houspiller les hommes pour leur faire opérer le transfert. Pendant ce temps, les deux officiers allaient admirer leur trophée. De quoi faire rêver tous les amateurs de safari...

A vrai dire, il n'en restait pas grand-chose. Malgré sa peau épaisse, le crénec avait été pulvérisé. Terral découvrit un fragment de mâchoire garnie de dents acérées fines comme des aiguilles et le ramassa comme souvenir. Il ne restait rien du remarquable générateur biologique d'électricité qui aurait pourtant passionné les exobiologistes.

Maintenant, le jour pointait.

Une surprise attendait Dervhax lorsqu'il rejoignit le convoi. La voix gutturale de Von Nagel retentissait à tous les échos. Le capitaine

paraissait en pleine forme et s'en prenait à l'infortuné Byrag.

— Vas-tu te manier le train, espèce de pourriture ? Tu crois peut-être que les Termès sont une race supérieure et qu'ils n'ont pas à coltiner des colis ? Eh bien ! je vais te prouver le contraire.

La longue badine cingla les pattes fines de l'insectoïde, y laissant une longue traînée brunâtre, tandis que le radio, ployant sous le faix, transportait une caisse presque aussi grosse que lui.

— Dis donc, tu as mis le temps à te réveiller, mais cela ne t'a pas trop anémié, nota le major. Tu débordes d'énergie !

— Ma foi, oui ! Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mais je suis aussi reposé que si j'avais dormi huit jours d'affilée.

— En fait, tu as été hypnotisé par un kalgos ! Les autres sont-ils réveillés ?

— Tous, et je les ai aussitôt mis au travail, ainsi ils vont récupérer le temps perdu, mais dis-moi, qui a fichu ce camion dans un tel état ?

— Une autre charmante bestiole : un crénec. Sa décharge électrique a grillé tous les circuits. Ce véhicule n'est qu'une épave. J'ai pourtant ordonné d'y laisser quelques approvisionnements : ils pourront servir au retour.

— Si nous revenons vivants de cet enfer, je te paie une bordée mémorable ! Deux jours de trajets, vingt kilomètres parcourus et déjà un half-track de moins.

— Un coup de déveine..., nota le major d'un ton volontairement optimiste. Nous n'avons pas eu de pertes en vies humaines, c'est le principal...

— Souhaitons que cela dure ! grogna le capitaine qui hurla : allons ! activez un peu, espèces de fainéants. Nous partons dans cinq minutes. Il fait jour, il faut en profiter.

Le convoi démarra quelques instants plus tard.

Les hommes étaient harassés et Yghur dut leur distribuer des dopants pour les remettre en forme.

Comble de malchance, le sol jusqu'alors assez ferme devenait plus mou. L'eau suintait de l'humus et des myriades d'animalcules fourmillaient dans ce marais infect. Les véhicules lourdement chargés s'enfonçaient jusqu'aux moyeux, les pneumatiques métalliques patinaient.

Il fallut descendre pour alléger les camions et même, en certains endroits, les pousser et placer des fascines de branchages pour faciliter leur avance.

Ce travail épuisant, joint à la menace constante qui pesait sur les membres de l'expédition, rendait les hommes irascibles. Ils se chamaillaient pour un rien et certains en vinrent même aux mains.

Von Nagel et Yghur les séparèrent, mais ils recommençaient quelques instants après.

Heureusement, le sol se raffermissait par endroits et les camions pouvaient progresser à peu près normalement. Tous en profitaient alors pour s'allonger quelques minutes dans les cabines. Pour peu de temps, hélas ! bientôt, de nouvelles fondrières se présentaient et il fallait se remettre au travail.

La chaleur était toujours aussi élevée et les soldats suaient à grosses gouttes dans les épaisses combinaisons. Pourtant, aucun d'eux n'osait la quitter ou même relever sa visière car les parasites grouillaient de plus belle, serpentant sur les bottes, pleuvant des feuillages.

Un peu avant midi, Dracul, pour la première fois, se distingua. Apparemment, la bestiole commençait à connaître les dangereux hôtes de la forêt, car elle se mit soudain à piailler, tournoyant autour du casque de son maître pour attirer son attention.

Dervhax dégaina aussitôt son laser. Il entrevit alors deux ombres aux larges yeux d'ambre, aux immenses oreilles, qui voletaient entre les arbres. Simultanément, une étrange lassitude s'emparait de lui.

Par bonheur, le métis avait acquis un parfait automatisme défensif, le trait de feu balaya les kalgos qui s'abattirent avant d'avoir pu hypnotiser leurs victimes.

Le major resta pourtant quelques minutes dans une inconscience presque totale, il sentit Yghur lui desserrer les dents et lui faire avaler de force une mixture de sa composition. Il retrouva rapidement ses esprits et ordonna alors de faire halte pour que les hommes reprennent des forces. Mieux valait perdre une heure plutôt que risquer un accident.

Tous attaquèrent donc sans enthousiasme leurs rations de combat, tandis que Byrag faisait mijoter son habituel brouet à base de champignons. Le Termès allait commencer son repas lorsqu'il poussa un cri de rage. Une dizaine de lilaires flottaient sur le liquide lactescent. Un seul de ces parasites, introduit dans son organisme, se serait immédiatement reproduit en de multiples exemplaires passant dans son système circulatoire où ils auraient provoqué une embolie mortelle. En fait, il s'agissait d'une tentative de meurtre.

Ses gros yeux pédonculés cherchèrent Von Nagel. Puis le Termès se dressa avec une rapidité inattendue et, la main sur son fulgur, marcha droit vers le capitaine ; de son côté, celui-ci dégaina son arme et, un sourire torve aux lèvres, éructa :

— Encore un pas et je te descends, immonde vermine !

Mais Byrag ne semblait rien entendre, son regard froid restait fixé

sur l'officier et son doigt se crispait sur la détente du fulgur braqué sur la poitrine du capitaine. Personne, pas même Dervhax, n'osait intervenir.

Lorsqu'il fut tout près du Terrien, il s'arrêta et zézaya d'une voix tremblante de colère contenue :

— Je commence à en avoir assez de vos brimades, capitaine ! Ici, nous sommes tous dans le même pétrin, quelle que soit notre race d'origine ! Si vous êtes un homme, suivez-moi. Nous allons régler ce différend une fois pour toutes !

— Moi ? Me battre avec une ordure de Termès ! gronda Von Nagel. Ça me ferait mal, j'ai descendu assez de tes compatriotes pour ne pas avoir peur de toi. Retourne à ta place, sans quoi tu iras rejoindre tes précieux frères !

Tous les hommes restaient immobiles, retenant leur souffle. Seul le major paraissait décidé à agir, ses yeux d'acier regardaient simultanément les deux adversaires et ses lèvres minces modulèrent un imperceptible sifflement.

Dracul surgit alors d'un recoin de la plus proche cabine et se rua sur Von Nagel, distrayant un court instant son attention.

Le métis projeta alors sa gamelle d'un geste rapide comme l'éclair. Le récipient vint percuter l'arme du capitaine, l'arrachant presque de sa main.

Alors, Dervhax bondit comme une panthère, plaquant son second aux jambes. De son côté, Terral avait détourné le fulgur du Termès.

Von Nagel, furieux, se défendit comme un fauve aux abois mais il ne possédait pas la force prodigieuse de son chef. Un direct magistral vint s'écraser sur sa mâchoire, le mettant à demi groggy, du gauche, le major atteignit le plexus solaire de son adversaire qui s'effondra, plié en deux.

Aussitôt, Yghur se précipita et aida Dervhax à immobiliser l'astrot furieux qui se tordait en tous sens.

Enfin les hommes, sur l'ordre de Dervhax, apportèrent des cordes et ligotèrent soigneusement l'officier.

— Ecoute-moi bien, feula alors le métis. Je t'avais prévenu avant notre départ. Pas question de te livrer à tes plaisanteries et à tes brutalités habituelles. Cette fois, tu as dépassé la mesure ! Tu vas rester une journée aux arrêts, et comme je ne dispose pas de local approprié, tu vas rester ficelé. Tant pis si tu trouves ta position inconfortable, tu l'as cherché. Maintenant, un dernier avertissement : si jamais tu recommences à chercher noise à l'un des membres de l'expédition, je te lâche en pleine jungle et si tu nous suis, je te tire dessus comme sur une bête sauvage ! Compris ?

Von Nagel resta muet. Un éclair de haine passa dans ses yeux et il se crispa, tentant de briser ses liens, sans aucun résultat. Les soldats avaient bien accompli leur travail.

Le capitaine fut jeté sans ménagement dans l'un des camions, puis le repas reprit, tandis que les commentaires allaient bon train.

Byrag, lui, avant de regagner sa place, se dirigea vers le major, le salua réglementairement et siffla avec son curieux accent :

— Je vous prie d'excuser mon attitude déplacée... J'ai perdu le contrôle de moi-même. Il m'était impossible de supporter ainsi des insultes avilissantes. Mon honneur était en jeu. Je suis volontaire pour toute mission périlleuse que vous désirerez me voir effectuer.

— J'en prends bonne note, Byrag... Mais ne te fais plus de soucis, Von Nagel te laissera tranquille maintenant ! Va manger : l'incident est clos.

Terral jeta un coup d'œil admiratif à son chef. Il se réjouissait assurément d'être sous les ordres d'un officier d'une telle valeur, mais il était parfaitement conscient que, désormais, les rapports avec Von Nagel seraient plutôt tendus.

Un quart d'heure après cet intermède qui aurait pu tourner au tragique, la colonne reprit son avance.

Byrag constata alors que ses précieux appareils radio avaient été maculés de boue, et il dut passer une bonne heure à les remettre en état. Cette fois, il n'avertit personne. Pourtant, Yghur vint le voir et les deux Extra-Terrestres échangèrent quelques paroles.

Un travail de tous les instants anéantissait l'esprit des membres de l'expédition, les officiers prêtaient la main aux hommes. Aucun, sauf Dervhax, ne pensait plus au but réel de cette folle randonnée. Pour eux, l'univers était représenté par un sol visqueux, des branchages qu'ils posaient en avant des roues, le grondement des moteurs, les projections de boue qui maculaient les visières de leurs casques. Machinalement, ils peinaient sans parler, robots perdus dans ce monde vert, hostile, qui paraissait sans fin.

Les sentinelles elles-mêmes s'assoupissaient à leur poste, bercées par les cahots et le grondement des moteurs lancés à plein régime.

Jusqu'alors, le matériel avait tenu le coup. Fairchild n'avait pas lésiné sur la qualité et, sans la stupidité du capitaine de l'astronef, le major aurait eu moins de soucis...

Hélas ! ce qui devait arriver ne tarda pas à se produire. Les lames d'un des camions heurtèrent l'un des immenses troncs et se brisèrent net. Il fallut remplacer le véhicule de tête par un autre en souhaitant que l'accident ne se reproduise pas souvent car, sans ces faux, la colonne aurait été bloquée sur place.

La végétation se modifiait rapidement. Les fougères avaient fait place à d'immenses roseaux au panache plumeux. Les essences d'arbres étaient différentes.

Les faux avaient moins de mal à trancher les tiges, en revanche, le sol devenait de plus en plus spongieux. Une rivière coulait à proximité.

Les hommes, harassés, s'embourbaient dans ce cloaque. Les fascines ne suffisaient plus. Il fallait chaque fois poser des plaques métalliques perforées devant les roues pour les ôter ensuite.

Tout à leur travail, ils ne surveillaient plus les sous-bois avoisinants, cela permit à un ycérops d'approcher sans être repéré.

Depuis quelques moments, Byrag captait des parasites sur sa radio et les rares mots échangés par les membres du commando grâce au micro placé dans leur casque devenaient inaudibles. Tout d'abord, il pensa à un sabotage de Von Nagel, mais un examen détaillé de ses appareils ne révéla rien d'anormal.

Alors, Terral qui travaillait à l'avant poussa un cri.

— Alerte ! un blessé...

Tous se précipitèrent. L'un des soldats gisait à terre, le jeune officier l'examina, sans trouver de blessure apparente. Pourtant, le visage blême du malade montrait qu'il avait subi une importante perte de sang.

Ce fut Yghur qui découvrit la raison de cet évanouissement. Il désigna un trou large comme une pièce de monnaie sur la jambière de la combinaison et annonça :

— Pas de doute ! ce t'ou a été fait par la ta'iè'e d'un ycé'ops. Ce ga'çon a été vidé de son sang ! Il faut lui fai'e une t'ansfusion de toute u'gence !

Dervhax et Terral s'affairèrent. L'appareil de réanimation était resté dans l'astronef. Ils disposaient heureusement d'une assez grande quantité de plasma synthétique. Yghur accrocha le flacon au-dessus du patient et introduisit l'aiguille dans une veine, tandis que le major contrôlait la tension.

— Pas brillant ! grogna-t-il. Le cœur fiche le camp... Fais-lui un tonocardiaque !

Le sergent effectua une injection dans la cuisse.

Hélas ! l'état du malade empirait. Un quart d'heure plus tard, son cœur avait cessé de battre.

Dervhax pratiqua des massages tandis que le sergent lui insufflait de l'oxygène, peine perdue, l'homme était mort et bien mort !

— C'est tout de même extraordinaire qu'il se soit laissé ainsi vider de son sang sans réagir ! s'exclama Terral.

— Oh non ! lieutenant, répliqua le cyananthrope, le suçoi' de l'ycé'ops séc'ète un puissant anesthésiant. Lo'squ'on s'ape'çoit de sa p'ésence, il est en géné'al t'op ta'd !

— Et à quoi ressemble cette immonde vermine ?

— A une ge'boise, elle p'ogresse pa' bonds ; ses antennes émettent des ondes 'adio qui pe'mettent aux mâles de 'epé'er les femelles.

— Ah ! c'est donc cela qui perturbait mes appareils, intervint le Termès. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait.

— Dommage que tu n'aies pas donné l'alerte, soupira le major. Ce pauvre type serait encore de ce monde... Enfin, trêve de regrets, enterrez-le.

Les mercenaires creusèrent un trou, vite envahi par les eaux boueuses et le cadavre, protégé par un linceul plastique, y fut déposé, tandis que Dervhax mettait de côté ses pauvres trésors afin de les rendre à sa famille.

Puis l'expédition repartit. Les hommes avaient le cœur lourd d'abandonner ainsi l'un des leurs mais il n'était pas question de s'embarrasser d'un mort ; les vivants avaient déjà assez de peine à survivre.

Maintenant, les sentinelles veillaient plus attentivement. Elles réussirent à tuer un olope en utilisant la méthode du major. Yghur récupéra la carapace cornée et s'en servit pour protéger les colis placés sur le toit de son camion. Quatre kalgos furent aussi abattus en plein vol grâce au vigilant Dracul qui se montrait un précieux auxiliaire.

A la tombée de la nuit, le convoi parvint à une petite rivière aux eaux chantantes qui débouchait dans un vaste étang couvert de larges feuilles rappelant les nénuphars.

Chacune d'elles pouvait aisément supporter le poids d'un homme sans couler.

Le long des rives, des arbres aux puissantes racines formaient par endroits un impénétrable lakis.

Tandis que les sentinelles veillaient et que les hommes affalés prenaient un morne repas, Dervhax fit le point avec Terral et Yghur.

— Malgré tous nos ennuis, nous avons réussi à maintenir notre moyenne, annonça-t-il avec satisfaction. Nous avons perdu un homme et un véhicule, mais vingt-huit kilomètres ont été parcourus. Jusqu'alors, les autochtones ne se sont pas manifestés. Nous n'avons pas non plus reçu le moindre message radio. Rien détonnant, car s'il existe des survivants, ils ne tiennent pas à se faire repérer. Dans l'ensemble, le matériel tient le coup, les hommes aussi, je commence à croire que nous parviendrons à notre objectif !

— Reste la rivière, objecta le lieutenant. Jusqu'alors, elle coule

dans la bonne direction et nous n'avons pas à la franchir. S'il faut construire des radeaux ou un pont, nous perdrons une journée !

— D'après les cartes, fort approximatives, je le reconnais, nous ne devrions pas la traverser. Mais dans ce cas, le mieux serait de construire un radeau, les arbres ne manquent pas. Nous passerions les camions l'un après l'autre.

— C'est faisable, pou' sù', intervint alors Yghur, mais il y au'a sù'ement d'aut'es obstacles avant d'a'iver à l'emplacement de la mine. Pou' peu qu'il y ait enco'e deux ou t'ois riviè'es, nous p'end'ons bien quat'e jou' de 'eta'd !

— Sans importance. Nous disposons d'un délai de sécurité suffisant et puis, qui sait ? Si nous tombons sur un fleuve, nous construirons des embarcations et nous abandonnerons les camions. Au total, nous progresserons plus vite que dans cette jungle.

— Le ciel t'entende ! gémit Terral. Je commence à en avoir par-dessus la tête de cet enfer visqueux !

— Eh bien ! va te coucher, c'est la meilleure façon de récupérer. Moi, je vais inspecter les alentours du camp.

Le major ne découvrit rien d'anormal. Les sentinelles étaient à leur poste et, grâce aux dopants distribués chaque soir, elles menaient bonne garde. Quelques serpents ressemblant à d'inoffensives couleuvres nageaient dans l'eau glauque à la lueur tamisée des projecteurs. Aucune créature inquiétante ne se manifestait.

Dervhax s'accorda un peu de repos et retrouva sa couchette avec un grand soupir de soulagement. Malgré sa résistance proverbiale, il se sentait moulu, vidé, accablé par cette jungle infernale.

Jamais au cours de son existence, pourtant émaillée d'aventures assez extraordinaires, il n'avait rencontré une planète au climat aussi débilitant. Ces arbres titanesques, ces feuillages touffus, cette humidité constante donnaient l'impression d'être dans un cachot.

Pourtant, la fatigue aidant, il ne tarda pas à s'endormir. Fait inhabituel, il sommeilla paisiblement jusqu'au matin. Les monstres devaient préférer les secteurs moins humides du bois car ils ne s'étaient pas manifestés.

Le premier soin du major fut de libérer Von Nagel.

Le capitaine lui lança un regard glacial mais ne proféra pas la moindre protestation. Il massa ses jambes, se releva et alla prendre son petit déjeuner à l'écart.

Pourtant, lorsque le convoi fut prêt à repartir, Yghur s'approcha de Dervhax et murmura :

— Chef, un homme manque à l'appel...

CHAPITRE IV

— Par les cinq pièges noirs de Rigel ! Qu'est-ce que tu racontes ? La nuit a été calme, tu es sûr qu'il a disparu' ?

— Ce'tain, chef !

— Byrag l'a appelé par radio ?

— Oui : aucune 'éponse...

— Mais enfin, il ne s'est pas volatilisé !

— Il a sans doute été attaqué pendant sa ga'de et tué avant d'avoi' pu appeler au secou'.

— Byrag ! amène-toi, tu vas examiner la berge attentivement, nous te couvrirons avec nos armes.

Le Termès obéit et suivit le bord de l'étang, pénétrant dans les touffes de roseaux, sondant l'eau avec une perche. Aucune trace du disparu. Pourtant, au bout de quelques minutes, le mystère fut éclairci.

Le radio continuait ses recherches, lorsque l'extrémité de sa gaffe toucha le rebord d'une des grandes feuilles qui flottaient à la surface.

Avec une incroyable rapidité, celle-ci se referma, entraînant la branche avec une brutalité telle que Byrag faillit plonger dans l'eau glauque.

Soudain, le corps d'un gros batracien émergea à moitié, et, d'un seul coup de dent sectionna la gaule.

Mimétisme démoniaque : une collerette verte et mince nimba la tête immonde, reproduisant jusqu'aux moindres nervures les larges feuilles de l'étang.

Au centre de chaque limbe, les yeux globuleux avec leur corolle d'écailles safranées guettaient leur proie.

Le mécanisme de la capture se déroulait selon un scénario immuable. Dès qu'un animal effleurait la membrane verte, celle-ci

l'enserrait étroitement, l'entraînant sous les eaux glauques.

Le monstre dévorait ensuite paisiblement sa proie et, une fois rassasié, se remettait aux aguets.

Dervhax lança des pierres sur les larges feuilles. La moitié d'entre elles étaient des batraciens. Dans ces conditions, la disparition de la sentinelle s'expliquait aisément.

Yghur ignorait l'existence de ces créatures.

Pourtant, le manuel consacré à la planète Rychna les mentionnait comme un exemple frappant de mimétisme.

De toute manière, l'infortuné mercenaire devait reposer dans l'estomac d'un de ces yphéas. Inutile de le chercher plus longtemps.

Pour le venger, ses compagnons se livrèrent à un véritable massacre des monstres à coups de balles atomiques. Le major laissa faire un moment puis mit fin à cette tuerie en donnant ordre aux camions de démarrer. Avec cet intermède macabre, l'expédition avait perdu une heure et le terrain avoisinant ne permettait pas une progression rapide.

Pendant toute la matinée, le convoi suivit prudemment les berges de la rivière, évitant autant que possible les endroits trop marécageux. Pourtant, les hommes devaient trimer dur pour empêcher les roues d'enfoncer dans le sol spongieux. Sous la surveillance attentive des sentinelles, ils poursuivaient leur corvée monotone : poser une plaque à l'avant des roues, puis la relever ensuite alors qu'elle adhéraît à la glaise visqueuse, et ainsi de suite sans trêve ni repos.

Dervhax, contrairement à son habitude, s'était enfermé dans un camion avec le Termès. Tous deux contemplaient d'un œil soucieux carte et compas. Parfois, le major faisait appel à Dracul qui confirmait ses suppositions. La rivière les éloignait de plus en plus de leur objectif. Après une heure de route, le métis eut la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un méandre capricieux qui obliquerait ensuite pour reprendre la bonne direction.

Il fallait traverser le cours d'eau...

La colonne fit donc halte et les hommes, sous la direction de Von Nagel, commencèrent à scier des troncs à l'aide des lasers.

L'engin faisait merveille, le mince faisceau lumineux coupait les bois les plus durs et l'arbre s'abattait dans un grand fracas. Parfois, il restait accroché aux branches voisines. Il fallait alors grimper et le sectionner un peu plus haut.

Les rondins étaient ensuite assemblés par une équipe commandée par Terral. Des câbles d'acier les serraient les uns contre les autres, formant plate-forme.

De temps à autre retentissait une sèche détonation. Une sentinelle

venait de tirer sur un yphéas ou quelque serpent d'eau.

Enfin, le radeau fut jugé assez résistant. Un lance-amarre envoya un grappin sur le tronc d'un arbre de l'autre rive. Byrag, qui s'était porte volontaire pour les missions dangereuses, franchit alors l'obstacle, suspendu par les deux mains.

Un second filin fut alors fixé pour encadrer le radeau et le premier véhicule s'engagea sur l'embarcadère construit devant l'esquif rudimentaire.

Le Termès enroula un troisième câble autour d'un gros tronc sur l'autre rive et un treuil hala le bac improvisé.

Les mercenaires avaient l'habitude de ce genre de travail et le transfert s'effectua sans incident.

Pour le dernier passage, le câble tracteur fut inversé et, vers midi, le convoi se trouvait prêt à repartir dans la bonne direction.

Malgré les protestations des hommes, le major donna immédiatement le signal du départ et l'interminable corvée reprit, émaillée par les jurons des Terriens harassés.

Heureusement, au fur et à mesure que la colonne s'éloignait de la rivière, le terrain devint plus ferme. Les véhicules purent progresser normalement et les hommes, installés dans les cabines, prirent enfin leur repas.

Bientôt, tous somnolèrent, bercés par le grondement des moteurs et le cisaillement des faux hachant les broussailles.

Dervhax, après un contrôle du cap, se déclara satisfait. La colonne suivait le bon chemin.

Il jeta un coup d'œil à Von Nagel qui paraissait dormir. L'officier n'avait pas recommencé ses brutalités, la leçon avait peut-être porté ses fruits... Pourtant, le métis en doutait. Il connaissait trop son second pour s'illusionner. Von Nagel, aventurier sans foi ni loi, était un demi-fou sadique. Femmes, argent ne lui servaient qu'à assouvir sa soif de violence. Il n'était pas homme à se laisser intimider. Un jour, il chercherait à se venger, inutile alors d'attendre de lui la moindre mansuétude.

Byrag, lové dans un coin, se livrait à ses occupations habituelles. Lorsqu'il ne vérifiait pas son poste radio, il manipulait sans relâche un étrange jeu de patience, déplaçant des sphères multicolores pour leur donner une configuration défiant l'imagination humaine. Le métis s'y était essayé en vain à plusieurs reprises.

Terral et Yghur montaient la garde.

Rassuré, le major sombra dans le sommeil, mais trop de préoccupations l'assaillaient ; des cauchemars déployaient sans trêve leur trame dans son esprit. Daneka lui apparaissait sous les traits d'une

merveilleuse rousse qu'il avait connue naguère. Malgré ses hurlements, elle narguait les monstres les plus affreux, chevauchant un kalgos, se riant des olopes. Lorsque Dervhax volait à son secours, elle éclatait de rire et tentait de poignarder son sauveur tandis que les monstres disparaissaient, se dégonflant comme de vulgaires baudruches. La folle créature s'élançait alors vers les épaisses frondaisons où sa nudité laiteuse ne tardait pas à disparaître. Seul son rire agaçant résonnait aux échos de la forêt.

Le cri d'une sentinelle mit fin à ce sommeil agité.

Dervhax encore endormi se précipita à la tourelle. Sur le moment, il crut qu'il poursuivait son cauchemar. Devant lui, d'innombrables toiles d'araignées emmêlées les unes aux autres formaient un impénétrable barrage.

Les faux, prises dans les lacs gluants, s'immobilisaient. A coup sûr, les créatures qui avaient sécrété ces fils n'étaient pas des insectes. La physiologie d'une arachnide ne lui permettait pas de dépasser une certaine taille. Les silhouettes grotesques qui couraient sur les fils étaient des mammifères inconnus ayant évolué comme les mygales dont ils avaient l'aspect, à cela près qu'ils ne possédaient que quatre pattes.

Le major ordonna d'utiliser les lasers.

Les jets de feu découpèrent les toiles et les camions repartirent. Quelques monstres firent mine de les poursuivre. Ils décampèrent lorsque les armes en eurent réduit une dizaine en cendres.

Au total, ce quatrième jour n'avait pas été trop mauvais. Le matin, la distance parcourue avait été ridiculement faible, mais l'après-midi avait permis de rattraper une bonne partie du retard. Evidemment, un autre mercenaire avait été tué. Il ne fallait pas que chaque jour un homme disparaisse, sans quoi l'expédition serait anéantie bien avant la fin du mois...

Dervhax en discuta avec Terral et Yghur. Tous trois décidèrent que, désormais, les sentinelles resteraient dans les tourelles des camions. Ainsi, elles seraient mieux protégées. Evidemment, les fentes de visée ne permettaient pas une bonne surveillance et la place manquait à bord, mais il importait avant tout de préserver les hommes. Les mercenaires devraient peut-être affronter les autochtones lorsqu'ils seraient parvenus à la mine et une dizaine de Terriens ne pèseraient pas lourd dans une bataille rangée.

Pendant les dernières heures de la journée, Yghur signala la présence de curieux volatiles qui, comme l'autruche terrienne, avaient perdu le pouvoir de voler. Ils compensaient cette perte par une incroyable vélocité. Par ailleurs, comme presque toutes les créatures

hantant cette forêt, les ocidomus écarlates possédaient un remarquable pouvoir mimétique. De loin, leurs plumes ressemblaient aux feuilles palmatifoliées des fougères, leurs deux longues pattes évoquant des tiges. Ils combattaient avec leur bec acéré, mais aussi avec les griffes terminant leurs doigts.

Fait curieux, leur plumage possédait un beau vert émeraude au repos, en revanche, lorsque l'ocidomus attaquait, il devenait écarlate, sans doute pour effrayer son adversaire. Dervhax put constater ce changement lorsqu'un camion écrasa un nid. L'oiseau furieux s'élança vers le camion bec pointé et son plumage devint flamboyant. Bien entendu, la bestiole en fut pour ses frais et s'ébrécha le bec sur les blindages. N'importe, il ne devait pas faire bon les affronter à découvert.

Après cette rencontre, la colonne progressa régulièrement. Elle ne tarda pourtant pas à rencontrer un nouvel obstacle, sous la forme de fantomatiques voiles de brume qui s'étiraient paresseusement sous les entrelacs des basses branches.

Les conducteurs branchèrent les dispositifs infrarouges, ce qui leur permit de progresser au ralenti.

Des Spectres immatériels paraissaient surgir sans cesse.

De l'intérieur des voitures on n'y voyait rien. Un suaire ouaté enveloppait la colonne. Un silence pesant régnait alentour, les hôtes de la selve profonde se taisaient, seul le ronronnement régulier des moteurs retentissait, se répercutant en écho comme si des dizaines de véhicules roulaient côte à côte.

Cela dura ainsi jusqu'au soir et, lorsque les ténèbres envahirent les sous-bois, les projecteurs ne parvinrent pas à les percer. Personne n'osait mettre le nez dehors. Les hommes, inquiets, oppressés, mangèrent à peine, serrés les uns contre les autres. Maintenant, le silence était presque total, à peine troublé par de rares chuchotements.

Dans les tourelles, les veilleurs scrutaient les alentours avec les viseurs infrarouges, sans discerner autre chose que les plus proches buissons.

Jamais pareille sensation n'avait frappé ces rudes soldats. Ils avaient perdu tout contact avec le monde extérieur, leur univers se bornait aux étroits habitacles où ils étaient entassés.

Les lampes des plafonniers elles-mêmes ne répandaient pas la chaude lumière habituelle, elles étaient estompées et rougeoyaient comme des lumignons sur le point de s'éteindre.

Les parois suintaient d'humidité, les sacs étaient couverts de buée, dans les coins, des plaques vertes de moisissure apparaissaient.

Personne ne se livrait aux jeux de hasard habituels, les joueurs

d'harmonicas eux-mêmes restaient muets. Tous ressentait la même impression. Un danger innommable pesait sur eux et le moindre bruit risquait de provoquer une catastrophe.

Soudain, un gémissement fit sursauter les mercenaires. Un rouquin se tenait la jambe, geignant :

— Impossible de retirer ma botte... Mon pied a doublé de volume. Cela me fait un mal atroce.

Yghur s'approcha et, saisissant son poignard, fendit le plastex, puis la chaussette. Un cylindre rougeâtre apparut, marbré de taches sanguinolentes.

— Les lilaires ! grogna le sergent. Tu ne t'es ape'çu de 'ien ? Ta botte devait êt'e pe'cée !

— J'ai senti une épine me piquer, gémit le soldat. Je n'y ai pas prêté attention.

— Ce n'est 'ien, fit le cyananthrope d'un ton rassurant, je vais te donner une d'ogue de ma composition. Demain, cela i'a mieux.

Il s'absenta quelques minutes et ne tarda pas à revenir avec une fiole emplie d'un liquide brunâtre. Il en versa dans un verre et le tendit au malade.

— Tiens ! Bois...

— Infecte, cette saloperie !

— Oui, mais c'est le seul moyen de gué'i'. Je t'en 'edonne'ai tout à l'heu'e.

Dervhax prit alors le sergent à part.

— C'est grave ? demanda-t-il.

— Il est foutu ! L'enflu'e va gagner le mollet, la cuisse puis les aut'es memb'es et il mou'a dans des souff'ances at'oces.

— Une sorte d'éléphantiasis ?

— Exactement ! A ce stade, 'ien à fai'e, je lui ai seulement donné un puissant sopo'ifique. Je lui en 'edonne'ai toutes les heu'es, il mou'a sans s'en ape'cevoi'.

— Le décès journalier... Impossible d'y échapper !

— C'est la loi de la jungle, pat'on ! Chaque seconde d'inattention se paie.

— Je les ai pourtant prévenus ! Et ce sacré brouillard, quand va-t-il disparaître ?

— Une inve'sion de tempé'atu'e : le temps va changer. A mon avis, il va pleuvoir demain.

— Mille astéroïdes, il ne manquait plus que cela ! Nous allons encore être retardés.

Dervhax lança un coup d'œil vers le malade. Il dormait comme l'avait annoncé Yghur. Le sergent le débarrassa de sa combinaison

désormais inutile et l'allongea sur une couchette. Le major nota que l'autre jambe était déjà couverte de marbrures violacées. Le pauvre type n'en avait plus pour longtemps !

Dégoûté, le métis alla se coucher à son tour. L'avenir lui paraissait de plus en plus sombre. Malgré ses efforts, la forêt diabolique prélevait chaque jour son tribut. Jusque-là, les officiers étaient indemnes, mais qu'arriverait-il si Yghur disparaissait ? Lui seul avait une notion des dangers de la forêt. Heureusement, le sergent prenait toutes les précautions nécessaires. Si un type avait des chances de s'en tirer, c'était bien lui...

La nuit fut émaillée de diverses alertes. Des ycérops tentèrent de sucer le sang des sentinelles, celles-ci les aperçurent à temps. Le plus dangereux fut un assaut de gros insectes qui se laissaient tomber des feuilles, pénétrant dans les habitacles par les moindres interstices. Leur tarière acérée leur permettait de perforer les tissus épais des combinaisons. Yghur les catalogua aisément : il s'agissait de cileps. Leur piqure était fort dangereuse car ils déposaient sous la peau des œufs qui liquéfiaient les chairs, provoquant des gangrènes mortelles. Les mercenaires passèrent une partie de la nuit à les pourchasser et, lorsque l'aube se leva, ils étaient las et déprimés.

Les prévisions d'Yghur se révélèrent encore une fois exactes. L'infortunée victime des lilaires était morte. Son corps boursoufflé était horrible à voir. Par comble de malchance, il tombait une pluie diluvienne. La cérémonie funèbre fut rapidement menée, puis le convoi reprit sa route, parmi les flaques et les fondrières de boue. Le brouillard avait disparu et les conducteurs pouvaient mieux guider leurs engins, évitant les trous les plus profonds.

Maintenant, les camions avaient de plus en plus de mal à progresser car le terrain accusait une pente assez nette. Dervhax, consultant ses cartes, constata qu'ils allaient traverser un plateau rocheux où la végétation serait plus clairsemée et l'avance plus facile.

Mais, à ce moment, tous les véhicules stoppèrent net.

L'un des mercenaires se dirigea vers le major sous le regard narquois de Von Nagel et, après avoir salué, déclara :

— Major, les camarades m'ont chargé de venir vous trouver. Comprenez-moi bien, il ne s'agit pas d'une mutinerie, mais nous en avons par-dessus la tête de cette damnée forêt ! Prime ou pas, nous sommes décidés à revenir en arrière.

— Tout simplement..., fit Dervhax narquois. Dites-moi, mon vieux, quand je vous ai embauché, je vous avais bien prévenu qu'il ne s'agissait pas d'une partie de plaisir ?

— Exact, major... Les gars ne rechignent pas à la besogne,

pourtant, cela devient impossible. Tous les jours il y a un mort ! Alors, si on fait le compte, on se dit que, au bout d'un mois, il ne restera personne en vie... Et, à ce moment-là, faudra peut-être se colleter avec les Rychniens. Nous, on veut bien se bagarrer, pas se suicider !

L'argument était de poids. Le métis jeta un coup d'œil à son second qui paraissait ravi de la tournure des événements. Von Nagel aurait assurément trouvé une solution au problème, il aurait pris une arme et menacé de tuer le délégué...

Dervhax avait d'autres méthodes.

— Parfait ! feula-t-il d'un air profondément dégoûté. Il se trouve malheureusement que je ne partage nullement cet avis... Mes officiers non plus, d'ailleurs. Nous allons donc nous séparer en deux groupes. Je prends un camion, vous partirez avec les deux autres. Vous me connaissez assez pour savoir que moi, je ne suis pas un dégonflé et que, lorsque j'ai commencé un travail, je le poursuis jusqu'à son terme. A votre retour sur Terre, vous serez la risée de tous les gars qui ont du cœur au ventre. Quand on parlera de vous, on dira : « Ah oui ! la lavette qui a laissé tomber Dervhax. » Je pense que, par la suite, il vous sera difficile de trouver un emploi quelconque...

Un silence consterné plana sur l'assistance.

Les hommes se consultèrent et le délégué reprit :

— Major, faut pas le prendre comme ça ! Dans notre esprit, on voulait laisser tomber, mais repartir tous ensemble. Du moment que vous pensez qu'on a des chances de réussir, c'est différent !

— Ma foi, je ne veux forcer personne ! Je viens justement d'examiner la carte ; nous allons quitter la forêt pour aborder une région de hauts plateaux : une savane où la faune est beaucoup moins dangereuse. Nous avons accompli le plus difficile. A vous de décider ! Que ceux qui désirent me suivre viennent se placer derrière moi. Ainsi, nous voterons démocratiquement.

Terral, Yghur, Byrag et Von Nagel vinrent immédiatement le rejoindre. Puis un homme les imita. Puis un second, un troisième et, finalement, tous se retrouvèrent derrière le métis.

— Eh bien ! je ne m'étais pas trompé sur votre compte ! déclara-t-il avec une satisfaction non dissimulée. Nous avons traversé des moments pénibles, bien propres à décourager d'autres que vous ! Vous grognez, c'est votre droit le plus strict, pourtant, vous êtes à la hauteur. Regagnez vos postes, nous repartons. Sachez pourtant que je ne tiens pas non plus à me suicider. Si la situation ne s'améliore pas dans les jours à venir, nous rebrousserons chemin, mais tous ensemble !

L'incident était clos. Pour le moment du moins. Terral jeta un coup

d'œil plein d'admiration au major. Von Nagel, lui, paraissait stupéfait. Jamais il n'aurait pensé que Dervhax pût rétablir une situation aussi compromise sans avoir recours à la force. Yghur et Byrag, eux, semblaient trouver cela tout naturel.

Une fois de plus, le convoi reprit sa difficile avance sous la pluie diluvienne.

Le major avait misé sur la chance. En pratique, ses cartes ne lui permettaient nullement de déterminer sa position avec précision. Pourtant, les arbres devinrent moins élevés, les broussailles moins épaisses, le sol rocailleux. Maintenant, les roues ne patinaient plus et les camions avançaient à une vitesse fort honorable.

Puis le ciel apparut par endroits, gris au début, il ne tarda pas à s'éclaircir, devenant franchement bleu, puis le soleil caressa, pour la première fois depuis le départ, l'épiderme des mercenaires par les visières entrouvertes. Cela leur rendit le moral. Bien sûr, les véhicules étaient plus facilement repérables mais ils s'en moquaient. L'enfer vert où pullulaient les monstres était traversé. Ils cueillirent quelques branchages et camouflèrent soigneusement les camions, les rendant presque invisibles pour une patrouille aérienne.

Maintenant, les veilleurs guettaient le ciel. De là pouvait venir une attaque.

Seuls quelques oiseaux planaient, bien haut dans l'azur.

Le paysage ressemblait assez à une savane tropicale avec quelques rochers épars.

Le sol, relativement plat, permettait une bonne moyenne, de hautes graminées formaient çà et là des touffes vertes.

Dervhax admira les flancs des falaises couverts de dessins rupestres retraçant des épisodes de chasse. Une humanité primitive avait vécu naguère dans ces parages. Elle avait disparu, comme les animaux dépeints sur les fresques ocre.

Bientôt, d'autres traces de l'activité humaine apparurent. Des alignements réguliers de mégalithes avec parmi eux quelques dolmens. Par endroits, le sol était couvert de pierres taillées ; coups de poing, racloirs, pointes de flèches, témoignant de l'existence d'une civilisation primitive maintenant éteinte.

Le sol devenait de plus en plus aride et, vers midi, des dunes de sable fin remplacèrent les rocaillles.

Dervhax, soucieux, consulta sa carte pendant que les mercenaires prenaient leur repas. Un désert figurait bien sur ses documents, mais il se trouvait beaucoup plus au sud.

Fallait-il penser que l'expédition avait dévié de son cap ? Le major consulta Yghur et Byrag. Ce dernier avait réussi à capter quelques

émissions d'origine locale et par goniométrie, confirma les suppositions de son chef.

Les mercenaires n'étaient pas sur la bonne route, il fallait obliquer à angle droit pour rejoindre les zones couvertes par la forêt.

Les camions modifièrent donc leur cap, non sans difficulté car le sable pulvérulent rendait la progression fort difficile. De nouveau, les hommes recommençaient à protester. Le soleil de plomb rendait la température insupportable à l'intérieur des cabines et les mercenaires préféraient marcher à l'ombre des véhicules.

C'est ce qui sauva plusieurs d'entre eux. En effet, un camion, sur sa lancée, bascula soudain dans une sorte d'entonnoir de sable pulvérulent. Il s'immobilisa sur les parois du cône car ses roues patinaient.

La colonne fit halte. Le seul moyen de tirer l'engin de ce piège était de le haler avec un câble.

Deux hommes déroulèrent le filin d'un treuil et dévalèrent la pente pour aller le fixer à l'arrière du véhicule immobilisé.

Hélas ! ce cône pulvérulent était un piège. Tout au fond, lové sous le sable, un monstre doté de longues pinces pareilles à des cisailles attendait sa proie. Le camion était beaucoup trop volumineux pour lui, aussi n'avait-il pas réagi au début. Les soldats, au contraire, lui semblèrent fort alléchants. Les tenailles noires surgirent du sol, frappant à deux reprises, sectionnant à la taille les infortunés avant que les sentinelles réagissent.

Lorsque les rayons des lasers firent bouillonner le fond du piège, démasquant l'horrible créature qui s'y dissimulait, il était trop tard. Cette fois, deux mercenaires avaient été tués d'un seul coup !

Personne ne souffla mot. Les cadavres furent ensevelis dans le sable, le camion tiré de sa délicate position, puis le convoi repartit.

De nouveau, les rocailles firent leur apparition, puis la végétation surgit du sol, timidement au début, de plus en plus luxuriante ensuite.

Çà et là des falaises bordaient la vallée.

Tout en haut, des orifices assez nombreux semblaient déboucher sur de profondes cavernes. Par endroits, des petits torrents dévalaient les pentes, le site paraissait fertile, pourtant il n'y avait pas trace d'animaux.

Les mercenaires, écrasés de fatigue et de chaleur ne réagissaient toujours pas. Dervhax, lui, caressait Dracul tout en méditant sombrement. Cette fois, c'en était trop ! Il voulait bien risquer sa peau mais se refusait de livrer à une mort certaine ceux qui lui avaient fait confiance, aussi, lorsque le soir tomba, il réunit ses hommes et leur déclara :

— Mes amis, je n'ai qu'une parole. J'espérais que notre situation s'améliorerait, il n'en a rien été, au contraire ! Cette expédition est trop dangereuse, une seule vie humaine ne justifie pas pareil sacrifice. Je vous laisse donc le choix. A vous de décider si nous rebroussons chemin ou si nous continuons. Je me rangerai à l'avis de la majorité !

Dans son coin, Von Nagel écoutait un rictus aux lèvres, il paraissait apprécier la situation. Pour la première fois, l'invincible Dervhax couchait les pouces... C'était une belle revanche, de quoi alimenter pendant des jours la conversation dans les tripots des astroports !

Les mercenaires se consultèrent longuement, paradoxalement, ils paraissaient indécis.

Enfin, l'un d'eux vint trouver le major et grommela :

— Nous sommes tombés d'accord, chef ! Tant pis pour les primes, ce coin est vraiment trop malsain. Regagnons notre point de départ.

— Entendu ! Demain matin, nous reviendrons en arrière. Rien me sert de s'obstiner, il faut parfois savoir s'avouer vaincu... Cette mine est inaccessible par voie de terre. Il faudrait disposer d'héli-mobs... Et les Rychniens les abattraient sans merci. Tant pis ! nos camarades seront morts en vain...

Terral baissait le nez, déçu par la décision de son chef.

Yghur et Byrag ne firent aucun commentaire. Dans l'ensemble, tous en avaient par-dessus la tête de cette quête insensée. Seul Von Nagel regrettait la prime rondelette qui lui échappait.

Les sentinelles se postèrent comme à l'accoutumée dans les tourelles tandis que le reste de la petite troupe allait s'étendre dans les habitacles où régnait une douce tiédeur.

Bientôt, tous s'endormirent à poings fermés. Ils rêvèrent de planètes merveilleuses où le vin coulait à flots, où les filles voluptueuses possédaient une beauté incomparable et où aucun monstre ne les guettait.

Malheureusement pour eux, Rychna la maléfique ne lâchait pas aussi facilement ses proies. Les mercenaires avaient affronté des adversaires féroces, des fauves hideux, d'insidieux parasites, ces maladies pernicieuses, tout cela n'était rien auprès des entités qui les guettaient du haut des falaises...

Un clair de lune splendide éclairait les alentours, aussi les projecteurs étaient-ils éteints. D'ailleurs, leur lumière visible de loin aurait risqué d'alerter les Rychniens.

Au début, les sentinelles crurent apercevoir des feux follets dansant autour des cimes. Ils branchèrent les viseurs infrarouges. Paradoxalement, ceux-ci ne montrèrent aucune image. Ces lueurs n'émettaient aucune chaleur.

Ils utilisèrent alors les écrans poly-fréquence d'une gamme s'étendant jusqu'aux ultraviolets sans recevoir plus d'informations.

Maintenant, les lucioles sortaient à flot des flancs de la montagne proche, s'écoulant comme un ruisseau de feu vers le camp où se trouvaient les mercenaires.

Les sentinelles, inquiètes, se décidèrent alors à réveiller leur chef !

Dervhax bondit et saisit une paire de jumelles de nuit à amplificateur photonique. Il devina alors des formes vaguement humaines, avec une grosse tête sphérique dépourvue d'yeux, des membres étirés comme des flammèches, qui dansaient au ras des rocailles.

Yghur consulté jeta à son tour un bref coup d'œil, puis il frissonna et jeta un seul mot :

— Les Diins !

— Tu connais ces êtres phosphorescents ? s'enquit le major. Parle.

— A v'ai di'e, je c'oyais qu'il s'agissait d'une légende. Bien 'a'es sont ceux qui les ont ape'çus et sont 'evenus pou' les dépeind'e. On p'étend qu'ils sont invulné'ables et qu'ils captu'ent les êt'es à sang chaud pour en fai'e des esclaves. Ce'tains disent même qu'ils s'ab'euvent de leu' sang. A v'ai di'e, ceux qui les ont obse'vé de loin n'ont pas pu déte'miné' leu' natu'e exacte, mais on n'en avait jamais signalé su' 'ychna...

— Invulnérables ? grogna Dervhax. Eh bien ! nous allons voir... Feu au laser !

Le mince pinceau pourpre jaillit de la tourelle et se promena sur la procession qui ondulait sur les pentes. Les rocs fumèrent, bouillonnèrent, les impalpables auras poursuivaient imperturbablement leur route.

— Bien ! rugit le métis. Tir à balles atomiques...

Les déflagrations illuminèrent les falaises, le grondement se répercuta en écho, lorsque les yeux éblouis purent scruter la pénombre, les Diins dansaient toujours. Certains, projetés en l'air, redescendaient doucement comme des feuilles mortes dans le vent.

— Grenades à gaz ! gronda Dervhax, inquiet.

Les projectiles fusèrent, dégageant leurs vapeurs mortelles. Ils tamisèrent la lueur bleutée, mais les créatures déferlaient toujours implacablement vers les véhicules.

— Mille quasars ! tu as raison. Ces démoniaques entités se rient de nos armes... Essayez les fulgurateurs !

Les tubes noirs crachèrent des éclairs violacés qui se condensèrent en sphérules de plasma.

Cette fois, les Diins ondulèrent, leur luminosité s'accrût. Hélas ! ils

ne furent pas autrement affectés...

— Eh bien ! si les désintégrants échouent, nous sommes fichus, murmura le métis. Allez-y, les gars !

Il s'agissait bien là de la dernière tentative car les flammèches bleutées dansaient maintenant, toutes proches, entourant les camions.

L'arme employée provoquait une dissociation moléculaire. On l'utilisait rarement car elle consommait énormément d'énergie. Aucun être vivant n'y résistait.

Les mercenaires, hagards, contemplaient l'inférieure farandole qui se refermait inexorablement sur eux, irrésistible mælström dont la lueur blême pulsait au rythme hallucinant de cette danse macabre.

Ces hommes étaient d'une trempe peu commune, ils avaient combattu des ennemis de toutes sortes, sur des astres maléfiques où personne, avant eux, n'avait mis le pied. Ils luttaient comme des loups, jusqu'au dernier souffle, dans des situations où des gens normaux auraient demandé grâce. Cette fois, ils étaient à bout. Tout espoir de vaincre ces adversaires immatériels les avait abandonnés.

Alors, un étrange phénomène se produisit à bord des véhicules...

CHAPITRE V

Le paysage s'irise étrangement, vivante opale.

Chaque objet s'estompe, soudain diaphane.

A travers les blindages d'acier, les yeux dilatés des malheureux apercevaient la ronde folle des Diins.

Une atroce sensation de déchirement fit gémir les plus endurcis. Ils flottaient dans un monde évanescent.

Dervhax, bandant son énergie, tenta de bouger. Impossible, ses muscles ne lui obéissaient plus.

Les mercenaires perdirent alors connaissance.

Autour d'eux, les étranges créatures poursuivaient leur danse frénétique.

Cela dura jusqu'à l'aube.

Enfin, lorsque le soleil illumina les cimes, les feux follets tourbillonnants regagnèrent les cavernes de la montagne et s'y engloutirent.

Le métis sortit le premier de sa léthargie. Il étira ses membres douloureux, fit quelques pas maladroits, puis jeta un coup d'œil à l'extérieur. Les Diins n'étaient plus là !

Le major poussa un profond soupir de soulagement, puis il inspecta les armes, les instruments. Tout paraissait normal. Il lança alors le moteur qui démarra en ronronnant.

Dans les cabines, les mercenaires reprenaient vie.

Dracul se mit à voleter dans les rayons du soleil.

— Eh bien ! nota Terral, nous l'avons échappé belle... Heureusement, ces créatures n'ont pas de mauvaises intentions vis-à-vis des humains !

— Oui, renchérit Byrag, dans l'état où nous étions, ils auraient pu faire de nous ce qu'ils voulaient.

— Tout de même, je me sens biza'e ! comme si j'avais tou'né de l'œil ! grommela Yghur.

Von Nagel, lui, ne fit aucun commentaire. Il saisit un laser, visa un roc et tira. La cible fondit ; en bouillonnant sous l'impact du rayon brûlant.

Du coup, le capitaine parut un peu rassuré. Il retrouvait son univers habituel.

— Bon ! trancha Dervhax. Nous sommes sains et saufs, c'est le principal. Filons rapidement. Le coin est plutôt malsain...

— Pou' sû' ! acquiesça le cyananthrope, se plaçant aux commandes. J'aime mieux aff'onter un ycé'ops que ces lutins diaboliques.

Les trois camions démarrèrent et filèrent dans la direction de la forêt. Au bord, les mercenaires contemplaient les falaises d'un air inquiet. Heureusement, aucun Diin n'apparut.

Peu à peu, l'atmosphère se détendit. Un harmonica lança quelques notes et tous reprirent en chœur un chant de marche.

Lorsque le convoi eût disparu, une nappe de brume persista à l'emplacement du campement. Elle s'épaissit de plus en plus et, comme par magie, trois nouveaux camions surgirent du néant.

A leur tour, ils se dirigèrent vers la lisière du bois mais dans une direction légèrement différente.

De nouveau, l'emplacement où les mercenaires avaient passé la nuit resta désert.

Cependant, un léger brouillard y planait toujours.

Il s'opacifia une fois encore et trois véhicules semblables en tous points aux précédents s'y matérialisèrent.

Cette fois, ils demeurèrent sur place, leurs occupants semblaient les avoir abandonnés.

Pourtant, à leur bord, il y avait eu comme dans les deux autres convois fantômes le même nombre de mercenaires, commandés par Dervhax le métis avec comme second Von Nagel.

Avaient-ils une existence réelle ?

S'agissait-il de zombies obéissant aux Diins ?

Étaient-ils des morts en sursis ?

Quel but poursuivaient ces étranges auras diaphanes ? Qui aurait pu le dire ?...

A bord du premier convoi, les mercenaires se sentaient en pleine forme, chantant au son des harmonicas. Ils étaient ravis de quitter cette contrée inhospitalière et s'apprêtaient gaillardement à affronter les épreuves vécues lors du précédent trajet dans la forêt.

Sans doute quelques-uns d'entre eux périeraient pendant le retour.

Tous espéraient figurer au nombre des survivants qui parviendraient au plateau où l'astronef devait les récupérer.

Les camions longèrent de nouveau les dunes, évitant avec soin les mortels entonnoirs qu'ils avaient appris à redouter, ils traversèrent la savane et, vers midi, l'orée de la forêt apparut devant eux.

Les sentinelles redoublèrent alors de vigilance.

La partie était loin d'être gagnée. La forêt n'avait pas dit son dernier mot et paraissait décidée à faire payer cher leur audace à ces bipèdes minuscules qui osaient la défier.

A peine les camions avaient-ils roulé une demi-heure avec les difficultés habituelles que les mercenaires furent submergés par une véritable pluie de monstres apocalyptiques qui se laissaient tomber des branches.

Yghur les identifia comme étant des cogophags ; ces animaux dressés sur leurs pattes postérieures évoquaient des mantes religieuses. Leur corps, couvert d'une épaisse couche chitineuse, résistait aux lasers. Les balles atomiques les déchiquetaient mais les cohortes pressées se ruaient sans trêve à l'assaut. Insouciants des pertes subies, les cogophags recouvraient les blindages, s'attaquant à tout ce qui saillait. Les antennes furent sectionnées, les ailes arrachées, les colis placés sur les toits éventrés. Les roues d'acier elles-mêmes furent détériorées.

Sans trêve, les mercenaires faisaient feu de toutes leurs armes. Le sol était couvert d'un magma écœurant, de corps éclatés, de pattes arrachées, un chyme puant recouvrait les blindages.

Bientôt, les lasers commencèrent à donner des signes de défaillance. Les batteries des camions ne pouvaient répondre à l'effrayant ampérage soutiré.

Les grenades à gaz étant inopérantes, les désintégrants inutilisables du fait de la baisse de tension électrique, seuls les fusils atomiques et les mitraillettes continuaient à tirer, mais les munitions diminuaient à vue d'œil. Si les cogophags continuaient à attaquer ainsi, elles ne tarderaient pas à s'épuiser...

Par bonheur, les pertes des assaillants avaient été effroyables. Le convoi était tombé sur une colonie de plus de mille individus, les trois quarts gisaient à présent, tués ou grièvement blessés.

Les rangs des attaquants s'éclaircirent ; quelques acharnés se laissèrent encore tomber sur les blindages puis, à regret, les derniers monstres grimpèrent le long de troncs et disparurent dans les hautes branches.

Complètement épuisés, les mercenaires restèrent encore un moment aux aguets derrière leurs viseurs, puis la tension tomba,

hagards, ils se dévisagèrent comme des gens qui viennent d'échapper à une mort atroce.

Restait à évaluer les dégâts.

Dervhax et Terral, protégés par les hommes abrités dans les tourelles s'y employèrent. Ils examinèrent les roues, les moteurs, les antennes, du moins ce qui en restait et, lorsqu'ils rejoignirent leurs compagnons, leur physionomie disait assez que cette attaque avait été catastrophique.

— Eh bien ! il faut voir les choses en face, déclara le major. Nos véhicules sont hors d'état de démarrer ! Les tôles des ailes disloquées bloquent les roues, ce n'est pas trop grave. La catastrophe, c'est que les pneumatiques métalliques sont en pièces et nous n'en avons pas de rechange...

Pour la première fois, depuis sa punition, Von Nagel sembla intéressé par cette nouvelle, il hocha la tête et suggéra :

— On peut tout de même avancer sur les jantes ?

— Oui, à condition de faire sauter les ailes ! Seulement nous avons déjà du mal à rouler sur ce sol marécageux, cette fois, nous mettrons plus d'un mois à regagner notre point de départ !

— Si nous tentons de regagner le camion en panne à pied, cela demandera encore plus longtemps et nous serons à la merci des monstres qui hantent cette damnée forêt, s'exclama Terral.

— Et si nous nous dirigeons vers la mine ? suggéra le capitaine. Il y avait du matériel là-bas, nous pourrions réparer nos camions.

— Cela permettrait aussi de savoir ce qui s'y est passé, peut-être même découvririons-nous ce qu'est devenue Daneka, nota le major.

— Autrement dit quitte ou double ! grommela le lieutenant, reste à savoir si nos hommes seront de cet avis...

— Mes amis, déclara d'une voix forte Dervhax, nous avons deux éventualités à envisager. Poursuivre notre route cahin-caha vers notre point de départ, en espérant que nous y parviendrons assez tôt. La seconde alternative consiste à nous diriger vers la mine. Nous n'en sommes plus très éloignés et il doit y avoir pas mal de camions abandonnés, ainsi, il serait possible de réparer nos roues et de revenir plus rapidement. Qu'en pensez-vous ?

Les mercenaires se consultèrent longuement. Les récents événements les avaient totalement dépassés. Ils pensaient regagner leur base de départ par le plus court chemin et cette attaque remettait tout en question !

Une chose était sûre. Aucun d'eux ne voulait abandonner les précieux véhicules. Dans une direction comme dans l'autre, ils devraient de nouveau affronter les dangers de la forêt. En se dirigeant

vers la mine, ils avaient une chance de réparer les camions, en revanche, ils s'éloignaient encore plus de l'endroit où l'astronef viendrait les récupérer. Tous appréciaient l'attitude de leur chef qui les laissait libres de choisir, aussi, après avoir pesé le pour et le contre, leur porte-parole exprima l'avis général :

— Major, nous n'arrivons pas à nous décider. A vous d'opter, nous accepterons votre choix.

— Merci de votre confiance ! Eh bien ! au point où nous en sommes, nous n'avons pas grand-chose à perdre. Roulez donc un jour ou deux en direction de la mine. Si tout va bien, nous pourrons réparer nos engins, et peut-être même récupérer des munitions. Enroulez des chaînes autour des jantes, cela leur donnera plus d'adhérence. Si elles tiennent le coup, nous pourrons soutenir une moyenne correcte.

Les hommes obéirent sans rechigner. Le travail leur faisait oublier la situation dans laquelle ils se trouvaient et ils en avaient grand besoin !

Dervhax et ses officiers pendant ce temps consultaient les cartes. Il faudrait traverser encore la forêt, puis franchir une rivière avant de parvenir au pied de la montagne au flanc de laquelle s'ouvrait la mine. Restait à savoir si la colonne subirait encore de nouvelles attaques.

Les camions repartirent peu de temps après.

A la grande satisfaction de tous, le système préconisé par le major s'avéra assez bon. Sans rouler aussi vite, les véhicules progressaient aisément.

Les feuillages et les branches hachées à l'avant formaient une litière sur laquelle les chaînes adhéraient bien.

La forêt elle-même était moins dense et les sentinelles n'aperçurent aucun monstre dans les environs. Certes, il y avait toujours des lilaires et des serpents, mais les habitacles constituaient une protection efficace.

Du coup, le moral revint. Certains se mirent à fredonner, d'autres reprirent leurs interminables parties de dés.

Byrag captait régulièrement une émission de radio locale et grâce à Yghur qui comprenait le rychnien, les mercenaires eurent des nouvelles, sans grand intérêt, mais ils n'étaient plus coupés du reste du monde.

Ils en arrivaient même à apprécier l'aigrette musique locale. Du coup, les Rychniens prirent à leurs yeux figure d'êtres civilisés. De là à se dire que, s'ils étaient faits prisonniers, ils ne risquaient guère que quelques mois de prison, il n'y avait qu'un pas. A bien réfléchir, cette solution serait, de loin, préférable à une mort affreuse dans les griffes

de quelque monstre.

Dervhax s'intéressait aussi aux informations diffusées, mais pour un autre motif. La colonne avait-elle été repérée ? La fille de Fairchild retrouvée ? Hélas ! sur les deux points, il ne put rien apprendre, ce qui, après tout n'avait rien d'étonnant.

Terral, lui, admirait de plus en plus son chef. Le métis avait réussi une nouvelle fois à redresser une situation fort compromise et l'expédition, malgré les avatars subis, continuait à aller de l'avant.

L'après-midi fut émaillée d'incidents divers. Un couple d'olopes fut tué à coup de laser et un ycérops faillit surprendre les sentinelles et démolir un nouveau camion. Par bonheur, Von Nagel le repéra à temps et le tua d'une balle entre les deux yeux.

Le temps se maintenait au beau et le sol permettait une avance aisée. Lorsque la nuit tomba, le convoi avait parcouru presque autant de chemin que si les camions avaient encore disposé de pneumatiques.

Du coup, Dervhax distribua aux hommes une ration de leur liqueur préférée et la soirée se termina dans une totale euphorie.

Pourtant, le major prit à part Von Nagel et Terral et leur avoua franchement :

— A vrai dire, j'ignore totalement ce que nous allons trouver à l'emplacement de la mine. Si les Rychniens ont récupéré le matériel, nous serons incapables de rentrer et il ne restera plus qu'à nous rendre.

— J'avais bien compris, acquiesça le capitaine. C'est une partie de poker. Moi, je suis d'accord pour tenter le coup. Après tout, nous sommes venus ici pour ramasser du fric et même si nous ne retrouvons pas la fille, Fairchild paiera ! En revanche, si nous n'allons pas jusqu'au bout, je le connais, il ne lâchera pas un rotin.

— Mais penses-tu qu'elle puisse être encore en vie ? s'exclama Terral. Si la base a été attaquée par des bêtes sauvages, ils ont certainement tous été tués ! Maintenant, nous en savons quelque chose...

— J'ai envisagé cette éventualité, soupira Dervhax. Elle est peu vraisemblable. Les prospecteurs étaient parfaitement armés, ils connaissaient la faune locale. Par ailleurs, les monstres ne quittent pas la forêt. La mine se trouvait en terrain découvert, c'est pourquoi Fairchild pense que sa fille a peut-être survécu.

— Alors que s'est-il passé ? Ils ont été frappés par une épidémie ?

— Peu plausible, Daneka était justement là pour soigner les malades. Elle possédait tous les médicaments nécessaires, répondit le major.

— Il leur est pourtant arrivé quelque chose ! grogna le lieutenant,

puisqu'une personne n'a de leurs nouvelles.

— Eh bien ! pour une fois, Dervhax pense comme moi, intervint Von Nagel. On peut supposer qu'ils ont été attaqués par les Diins. Mais c'est peu probable car ces créatures ne quittent guère leurs cavernes. Il y a sans doute une histoire de fric là-dessous. Les responsables sont sans doute les Rychniens eux-mêmes. Ils ont voulu récupérer cette exploitation qui s'avérerait fort rentable.

— Possible ! A moins que les prospecteurs n'aient pu la mettre à l'abri. Elle était très aimée et ils ont certainement fait tout leur possible pour la sauver.

— Je comprends maintenant pourquoi tes Rychniens ne tiennent pas à nous voir arriver là-bas, approuva Terral en souriant. Après tout, tu as peut-être raison. Il est possible que nous la retrouvions vivante... Dans ces conditions, pas question de renoncer !

Sur cette conclusion optimiste, tous allèrent se coucher. Cette fois encore, le major ne dormit guère. Il ne voulait pas prendre de somnifères et mille pensées lui tournaient en tête.

Les Diins d'abord. Ils n'avaient pas attaqué les mercenaires quand ceux-ci étaient à leur merci, et pourtant, personne n'avait conservé le moindre souvenir de ce qui s'était passé cette nuit-là...

Tous avaient subi une étrange hypnose.

Les Diins n'étaient peut-être pas animés de mauvais sentiments à l'égard des humains. En définitive, personne ne connaissait cette race étrange.

Ensuite, il songea à Von Nagel. Un type curieux. Au début, il s'était comporté comme une brute à l'égard de Byrag et maintenant, il le laissait en paix. Pourtant, ce n'était pas le genre d'homme à oublier ses rancunes et il ne portait assurément pas son chef dans son cœur ! Après tout, il n'était pas idiot et s'était peut-être rendu compte qu'il valait mieux s'unir contre le péril. De toute manière, Von Nagel paraissait farouchement décidé à mener cette mission à bien pour toucher sa prime, que demander d'autre ?

Enfin, il y avait les mercenaires...

Crasseux, dépenaillés, harassés, ils tenaient le coup et faisaient confiance à leur chef. Du moins dans l'immédiat... Le moindre accident risquait de tout remettre en question.

Au total, près de soixante kilomètres avaient été franchis, bientôt le terrain deviendrait meilleur et dans quatre jours, avec un peu de chance, la mine serait en vue. Il faudrait alors redoubler de précautions, car si les Rychniens avaient repris l'exploitation pour leur propre compte, ils devaient surveiller les alentours.

La fatigue aidant, le métis dormit pourtant quelques heures. Il se

réveilla dès l'aube pour contempler un merveilleux spectacle.

Cette fois, comme pour se faire pardonner, la forêt se parait de toutes ses séductions. D'innombrables orchidées saluaient la lumière du jour, déployant leurs coroles multicolores. Ainsi que leurs congénères terriennes, elles devaient être pollinisées par des insectes, leurs fleurs, pour les attirer, avaient donc l'aspect d'abeilles ou même de papillons.

Le turquoise se mêlait au pourpre et à l'orangé pour former une inimitable palette. Le velouté des pétales, les gouttelettes de rosée qui scintillaient comme autant de diamants firent un instant oublier aux mercenaires leur triste sort. Mais ils durent s'arracher à cette vision paradisiaque. Ils devaient encore franchir leur kilométrage journalier, sans quoi tout espoir de retour était perdu.

Les moteurs furent donc lancés et la colonne s'enfonça toujours sous les frondaisons.

Cette journée avait commencé sous d'heureux auspices et les mercenaires se sentaient plus détendus. Le terrain montait en pente douce, les arbres devenaient moins denses et les chaînes mordaient bien la terre plus consistante.

Les sentinelles n'eurent guère à intervenir. Quelques ocidomus furent entrevus, ils s'empressèrent de fuir sans attaquer.

Un gros crénec dérangé en pleine sieste fut éventré d'une balle atomique tirée par Yghur avant d'avoir pu émettre son rayon destructeur.

Bref, tout allait pour le mieux.

Lorsque Byrag communiqua la position à midi, Dervhax constata avec satisfaction que la moyenne prévue avait été nettement dépassée.

Pourtant, une nouvelle menace allait bientôt se concrétiser. La mine ne se trouvait plus éloignée et il ne fallait pas risquer d'être repéré par les Rychniens.

Le major interdit donc l'emploi des projectiles atomiques dont la déflagration pouvait être entendue de loin. Il ordonna aussi à Byrag de surveiller les diverses fréquences utilisées par les autochtones à courte distance. Quant à Terral, pour la première fois depuis le départ, il se plaça devant l'écran radar pour surveiller le ciel.

En effet, les branchages moins denses ne couvraient plus les camions d'un manteau impénétrable et il était possible qu'un appareil volant patrouille dans les parages.

Le soir arriva sans nouvelle alerte et le campement fut établi près d'une petite rivière qui dévalait des montagnes avoisinantes.

Yghur dont la vue était perçante fut chargé de grimper à l'un des arbres dont le tronc massif s'élançait à quarante mètres au-dessus du

sol.

Byrag l'accompagnait pour le protéger.

Tous deux examinaient attentivement chaque branche avant d'y poser la main. Bien leur en prit car ils rencontrèrent deux gros serpents qui guettaient un nid empli d'œufs rosés.

Yghur les tua avec son sabre d'abattis.

Ensuite, les grimpeurs furent immobilisés par des kalgos qui essayèrent de les hypnotiser.

Von Nagel, avec son adresse habituelle descendit les nouveaux assaillants au laser. Dervhax lui lança un regard étonné. Le capitaine avait vraiment beaucoup changé !

Maintenant, il prenait la défense des Extra-Terrestres qu'il haïssait, vraiment incroyable...

Enfin, le cyananthrope parvint à la cime qui culminait majestueusement au-dessus des arbres voisins. Il sortit de son étui l'amplificateur photonique et examina les montagnes encore illuminées par le soleil couchant, puis il effectua un tour d'horizon complet et redescendit de son perchoir avec son compagnon.

Il apportait d'excellentes nouvelles. L'objectif de la colonne ne se trouvait plus qu'à une dizaine de kilomètres.

Les installations de la mine n'étaient pas visibles, mais le sergent avait aperçu les phares des véhicules en marche.

Sur l'autre rive, le terrain paraissait praticable. Des sous-bois broussailleux ne présentaient aucun obstacle sérieux et ils étaient assez touffus pour camoufler les camions.

Les mercenaires touchaient presque au but !

Dervhax avait eu raison de persister dans son entreprise. Maintenant, ils allaient affronter des problèmes auxquels ils étaient accoutumés. Il faudrait se méfier des Rychniens, mais les autochtones aux gestes lents ne leur faisaient pas peur.

Pendant que ses hommes dînaient, conversant avec animation, le major, une fois de plus, fit part de ses plans à ses officiers.

— Cette fois, déclara-t-il, nous avons presque gagné la partie ! Demain, nous construirons un pont. Je préfère en effet disposer d'un moyen de retraite rapide pour le cas où nous aurions à combattre les Rychniens. Une fois dans la forêt, ils auront assez à faire avec les monstres pour nous laisser en paix. Ensuite, il faudra profiter au maximum du terrain pour avancer rapidement.

— Ne crains-tu pas qu'ils repèrent nos camions ? s'enquit Von Nagel. Il faudra terminer l'approche à pied. La mine doit être entourée de dispositifs de protection.

— Nous laisserons nos véhicules à cinq kilomètres de la mine et

sonderons leurs défenses à pied. A mon avis, ils ne doivent pas s'attendre à une attaque du côté de la forêt. Les crénecs et autres bestioles ne se hasardent jamais à découvert.

— Et s'il est impossible d'approcher des installations ? objecta Terral. Comment nous procurerons-nous des roues de rechange ?

— Tout dépend de la surveillance des sentinelles. Nous verrons une fois sur place. Si la base n'est pas éclairée par des projecteurs, nous enverrons un commando pendant la nuit.

— Dis donc, tu parais oublier notre objectif principal ! s'exclama Von Nagel. Comment apprendrons-nous si Daneka est encore vivante ?

— Trop tôt pour le dire. Nous aviserons lorsque nous disposerons de plus de renseignements. Le meilleur moyen serait de capturer un Rychnien. Yghur parle leur langue et je pense que tu saurais comment le faire parler...

— Compte sur moi, grinça le capitaine avec un sourire cruel. Personne n'a jamais résisté à mes moyens de séduction !

Tous allèrent alors se coucher dans les camions.

Ils purent se reposer jusqu'à l'aube, bienfait inestimable après les épreuves subies. Décidément, l'expédition semblait enfin avoir la baraka !

De bonne heure, les mercenaires abattirent au laser deux grands arbres poussant au bord de la rivière. Les fûts étaient bien assez robustes pour supporter un camion.

Dervhax ordonna de laisser le maximum de feuillages afin de ne pas attirer l'attention d'observateurs éventuels. Des rondins furent disposés en travers, formant un passage commode.

Les véhicules furent alors garnis de branchages et, l'un après l'autre, s'engagèrent sur la passerelle.

Yghur repéra soigneusement l'emplacement du pont pour le retrouver aisément au retour et la colonne fonça vers la mine à une allure incroyable, presque vingt kilomètres à l'heure. Tous les records de vitesse étaient pulvérisés !

Lors de la halte du déjeuner, Dervhax effectua lui-même une nouvelle observation. Il constata que les mercenaires se trouveraient le soir même à cinq kilomètres de leur objectif. La mine était nettement visible. Des torrents alimentaient les bacs où les cristaux subissaient un premier lavage. Des tracteurs montaient le minerai extrait des entrailles du sol. Les habitations étaient nichées en contrebas, de là partait une route bien entretenue. Sur sa droite se trouvait un terrain d'atterrissage permettant l'accès à des transports de moyen tonnage.

A cet emplacement, des miradors avaient été construits.

En revanche, du côté de la forêt, aucune défense visible. Ce qui

confirmait les prévisions du métis.

Le va-et-vient des véhicules montrait qu'ils étaient conduits par des Rychniens. Une sage lenteur présidait à leurs déplacements. S'il y avait des humains dans le camp, ils ne participaient pas aux travaux d'extraction.

Tout cela était fort intéressant, mais comme l'avait fait remarquer Von Nagel, n'amenait rien de nouveau au sujet de la disparue. Il importait avant tout de remettre les camions en état afin de permettre le cas échéant une retraite rapide.

Dervhax reprit donc ses observations, recherchant l'emplacement du dépôt de matériel qui serait le premier objectif. Il ne tarda pas à le distinguer, un peu en contrebas. Malheureusement, il lui fut impossible de déterminer s'il y avait là d'anciens véhicules ayant appartenu aux prospecteurs terriens.

Le major redescendit de son perchoir et fit part de ce qu'il avait vu à ses officiers.

Tous tombèrent d'accord. Il fallait approcher autant que possible du camp et, à la nuit, tenter de récupérer des roues. Toutefois, Von Nagel suggéra d'envoyer deux commandos, ce qui ferait gagner du temps.

Dervhax prendrait le commandement du premier, lui, du second. Le métis, malgré le revirement du capitaine, ne tenait pas à le laisser seul. Il lui adjoignit Terral qui accepta sans grand enthousiasme.

Von Nagel fut chargé de récupérer du matériel pendant que son chef tenterait de capturer un Rychnien. En cas d'ennui, le pont sur la rivière serait le point de ralliement.

L'après-midi fut consacré à de fiévreux préparatifs. Chaque mercenaire vérifia ses armes. A la tombée de la nuit, tous allèrent se reposer car la journée suivante serait décisive.

Pour la première fois depuis le départ, le major avait lieu de se féliciter. Malgré les difficultés de toutes sortes, l'expédition était parvenue à destination.

La matinée du huitième jour fut marquée par des pluies diluviennes. Cela faisait l'affaire des mercenaires qui parquèrent leurs véhicules non loin de la mine sans être aperçus.

Dès l'aube, Dervhax, Yghur et deux autres mercenaires revêtus de leurs combinaisons de camouflages commencèrent une prudente approche. De leur côté, Von Nagel, Terral et deux soldats prirent la direction du dépôt de matériel.

Tout se passa à merveille.

Le métis suivit un fossé à demi rempli d'eau, bordé de hautes graminées, qui l'amena jusqu'aux défenses extérieures, un simple

réseau de fils électrifiés placés là pour donner l'alerte si quelque monstre surgissait de la forêt. Aucun problème pour le commando. Les quatre mercenaires, à plat ventre, creusèrent une tranchée et passèrent sous les fils sans être aperçus.

Cet obstacle franchi, ils se trouvèrent dans le camp. Quelques Rychniens vaquaient à diverses occupations avec leur paresse habituelle. Ils mettaient en route des tracteurs, tandis que des ouvriers maussades prenaient place dans un camion, pour se rendre à la mine située plus haut dans les falaises.

Un surveillant armé, engoncé dans une vaste houppelande, les stimulait pour accélérer le mouvement. Enfin, tous furent prêts et le Rychnien resta seul. Il regarda un instant les camions s'éloigner, puis bâilla et se dirigea vers les baraquements avec l'air satisfait de quelqu'un qui va pouvoir se la couler douce, bien à l'abri, tandis que ses camarades commençaient une dure journée de travail.

Dervhax et ses mercenaires, aplatis derrière une touffe de broussailles le laissèrent venir, puis le major fit un signe à Yghur. Celui-ci dégaina un pistolet, visa soigneusement et tira.

Le Rychnien porta la main à sa joue. Une courte fléchette venait de s'y ficher. Il l'arracha, la contempla et s'effondra, endormi pour un bon moment.

Les deux mercenaires, couverts par les officiers allèrent le récupérer, puis regagnèrent l'abri de leur fossé.

L'affaire, rondement menée, n'avait duré que quelques minutes. Tous reprirent le chemin des camions sans que l'alerte ait été donnée.

Une fois à l'abri, Yghur injecta un antidote à leur prisonnier qui se réveilla quelques minutes plus tard, contemplant les Terriens d'un air stupéfait. A coup sûr, il était bien loin de s'attendre à leur présence dans les parages. Leur mine farouche et hirsute semblait l'emplir d'une terreur abjecte.

Le sergent commença immédiatement l'interrogatoire, il dégaina son poignard, le plaça devant le Rychnien et gronda d'un air féroce :

— Ecoute-moi bien, salopard. Nous savons que vous avez raconté des histoires à la commission d'enquête. Vous avez attaqué cette mine pour l'exploiter à votre compte ! Que sont devenus les Terriens qui l'occupaient ? Ne me raconte pas d'histoires, sans quoi je te coupe le nez puis les deux oreilles.

L'épiderme verdâtre du Rychnien passa au jaune et ses yeux globuleux sans paupières s'exorbitèrent.

— Pitié ! geignit-il. Je n'ai pas participé à cette attaque. Je ne suis qu'un simple surveillant. Quand je suis arrivé ici, il n'y avait aucun Terrien !

— Pourtant, ils ne se sont pas évaporés, grommela le sergent, approchant la lame acérée de l'appendice nasal de l'autochtone.

— D'après ce qu'on m'a dit, ils se sont battus courageusement. Ils étaient retranchés là-haut, à l'entrée des tunnels, comme s'ils attendaient notre assaut. Il a fallu les gazer pour les déloger. Tous sont morts.

— Y avait-il une femme parmi eux ?

— Non ! balbutia le surveillant. Aucune femelle. Du moins je n'en ai pas entendu parler !

Yghur consulta son chef du regard.

Dervhax réfléchissait. Apparemment, les mineurs avaient bien eu vent de l'assaut, ils avaient mis Daneka à l'abri avant l'arrivée des Rychniens, mais où ?

— Demande-lui si un engin volant ou un véhicule a pu s'enfuir.

Le sergent retransmit la question.

— Non ! la mine était survolée par des aéronefs et nous l'avions encerclée. Personne n'a pu s'échapper.

— Et pourquoi désiriez-vous cette mine ?

Le Rychnien lança un regard haineux.

— Nous ne voulons pas être exploités par des étrangers. Nos richesses nous appartiennent. Personne ne nous les volera comme vous l'avez fait sur tant d'autres planètes !

L'explication se tenait, elle n'éclaircissait pourtant guère le problème majeur. Le prisonnier ignorait même l'existence de Daneka.

— Supposons que tu veilles te cacher, reprit Yghur. Où irais-tu ?

Le Rychnien sembla étonné, il coassa :

— Je ne sais pas... Dans la montagne sans doute, personne n'y va. La forêt est très dangereuse et la plaine trop surveillée.

— Nous perdons notre temps ! coupa Dervhax. Ce type ne sait rien : assomme-le. Je vais aller faire un tour là-bas, vous autres, restez à couvert. Von Nagel ne devrait pas tarder. Dès qu'il arrivera, aidez-le à transporter les roues, s'il en a trouvé. Arrive Yghur, nous devons être revenus avant la tombée de la nuit... Byrag commandera en mon absence, en cas d'alerte, repliez-vous. Point de ralliement, le pont sur la rivière.

Sur ces mots, le métis se glissa comme une ombre parmi les broussailles, suivi du sergent qui surveillait attentivement les alentours.

Bientôt, les deux mercenaires disparurent, tandis que la pluie tombait de plus belle...

Là-haut, dans les rafales, les cimes rocheuses ressemblaient à des démons maléfiques. Comment une femme aurait-elle pu survivre dans

cet endroit désolé ?

Pourtant, si minimes que soient ces chances, Dervhax avait décidé d'en avoir le cœur net.

CHAPITRE VI

Le paysage s'irise étrangement, vivante opale.

Chaque objet s'estompe, soudain diaphane.

A travers les blindages d'acier, les yeux dilatés des malheureux apercevaient la ronde folle des Diins.

Les mercenaires, hypnotisés par ce spectacle, perdirent toute volonté. Comme des zombies, ils quittèrent l'abri des camions, marchant droit vers les auras évanescentes.

Celles-ci entouraient les Terriens comme des farfadets dansant sur la lande au clair de lune.

Les humains ne réagissaient toujours pas.

Alors, la ronde se déplaça lentement, se dirigeant vers la montagne. Raides et maladroits, les humains, subjugués, suivaient le mouvement. Parfois ils trébuchaient sur un obstacle car leurs yeux restaient fixés sur les lucioles qui tournoyaient sans trêve.

Maintenant, les Diins s'étaient regroupés, leur silhouette lumineuse frôlait à peine le sol. Le cortège fantomatique progressa vers les cavernes. Leurs orifices obscurs tranchaient sur les rocs parcimonieusement éclairés par un satellite de Rychna dont la face ronde paraissait ébaucher un sourire complice.

Apparemment, cette race étrange ne supportait pas la lumière du jour, choisissant pour ses ébats les nuits claires pendant lesquelles tous erraient sur la colline à la recherche de créatures égarées que les Diins subjuguèrent par leurs envoûtements.

Comment ces êtres, si différents des humains, étaient-ils parvenus sur cette planète ?

Les Rychniens civilisés les ignoraient. Jusqu'alors, les Diins n'avaient pas tenté d'envahir leurs cités. Seules les tribus éparses vivant à la lisière de la forêt les redoutaient. Les malheureux évitaient

comme la peste les montagnes maudites, se terrant dans leurs huttes par les nuits de pleine lune. Leurs prêtres offraient périodiquement en sacrifice, à leurs dangereux voisins, les fortes têtes condamnées pour quelque délit. Ils les attachaient à un rocher et les Diins venaient s'en emparer.

Ainsi, les diaphanes créatures laissaient en paix ces pauvres sauvages.

Les mercenaires, hélas, ignoraient tout cela, sans quoi ils auraient évité la montagne hantée. Le sort avait voulu qu'ils y établissent leur campement et ils se trouvaient maintenant prisonniers de cette race redoutable.

Bientôt, le cortège parvint à l'orée des grottes.

Les Diins s'y engagèrent, les humains étaient toujours derrière, dociles. Le sol descendait en pente douce, seule la lumière parcimonieuse diffusée par les Diins perçait la pénombre.

Pendant un laps de temps impossible à déterminer, les mercenaires obéirent inconsciemment à leurs maîtres. La température devint plus fraîche et les gouttes d'eau qui suintaient des voûtes rendaient le sol glissant.

Ils parvinrent ainsi à l'entrée d'une gigantesque caverne où d'innombrables stalactites et stalagmites se rejoignaient en piliers titanesques d'une teinte ivoire tournant parfois à l'ocre.

Tous sinuèrent dans le labyrinthe de cette cathédrale marmoréenne, insensibles à la splendeur du spectacle. Lorsque les mercenaires furent abandonnés dans une grotte de petites dimensions, ils auraient été bien incapables de retrouver leur chemin.

Les Diins disparurent alors dans les méandres de leur domaine. Les Terriens restèrent seuls, frêles statues dressées sous la lueur froide des mycéliums.

Tous restèrent figés un long moment.

Yghur, le premier, émergea de sa torpeur. Le cyananthrope, glacé jusqu'à la moelle, frissonnait : son métabolisme demandait en effet un minimum de rayons solaires qui lui permettait de synthétiser certains sucres. Cette caverne était pour lui l'enfer.

Dervhax fut le second à recouvrer ses esprits, puis tous les mercenaires s'ébrouèrent comme en sortant d'un bain, regardant autour d'eux avec stupéfaction.

— Mille comètes ! Où sommes-nous ? grinça Terral.

— Dans une grotte apparemment, répliqua placidement son chef.

— Je vois bien ! coassa Von Nagel, mais comment y sommes-nous arrivés ? Je ne me souviens de rien...

— Et les Diins ? Ils dansaient autour des camions. Nous avons été

hypnotisés et transportés ici !

— Major, nous ne sommes pas seuls, signala alors Yghur, il y a des Rychniens, des sauvages et quelques civilisés.

— Ah ! ils vont peut-être pouvoir nous renseigner... Interroge-les.

Le sergent échangea quelques phrases avec les autochtones et résuma :

— Ils n'en savent guère plus que nous, sinon que ces créatures viennent périodiquement se repaître de leur influx psy. Après six ou sept séances, ils meurent.

— Au moins, nous sommes fixés sur ce qui nous attend ! marmonna Terral d'une voix blanche. Plutôt moche, avoir échappé à tant de dangers pour finir dans ce trou...

— Ne désespérons pas ! s'exclama le major. Possédez-vous des armes ?

— Des pistolets, quelques grenades, répliqua Von Nagel après un bref inventaire. A quoi bon, puisque ces étranges créatures s'en moquent !

— Demande aux Rychniens s'il existe des issues à ces grottes, ordonna Dervhax au sergent.

— Plusieurs, seulement personne ne connaît le chemin ! répondit-il après avoir consulté les autres prisonniers.

— Détail sans importance. Filons avant que nos hôtes ne viennent prendre leur petite collation, ricana le métis.

— Tu es dingue ? explosa le capitaine. Impossible de s'y retrouver dans toutes ces galeries.

— Mais si ! Dracul va nous aider.

Sur ces mots, le major émit un léger sifflement et la bestiole sortit d'un recoin obscur pour se percher sur son épaule.

— Bon ! Ne perdons pas de temps. Les Rychniens nous accompagnent ?

Le sergent les consulta, puis il hocha négativement la tête.

— Ils ont déjà essayé... Les Diins les ont attrapés et puis ils sont épuisés.

— A leur guise ! Avant de partir, demande-leur donc s'ils savent pourquoi leurs compatriotes ont attaqué la mine ? Demande-leur aussi s'ils ont capturé une Terrienne ?

Cette fois, l'entretien dura plus longtemps. Enfin, le sergent traduisit :

— Ils ont plutôt été étonnés que vous soyez au couant. Les mineurs se sont réfugiés dans les galeries et les Rychniens ont eu un mal fou à les déloger. Ils ont tous été tués, aucune femme parmi eux, ils sont affimatifs !

— A supposer qu'ils disent vrai, Daneka aurait donc été placée à l'abri par ses compatriotes... Bien ! Maintenant, nous sommes fixés, partons.

Dervhax s'engagea d'un pas décidé dans l'un des orifices donnant dans la grotte. Dracul voletait à quelque distance de lui, montrant le chemin, les autres suivaient, jetant des coups d'œil inquiets derrière eux.

Mais les Diins ne s'occupèrent absolument pas d'eux. Ils demeuraient invisibles. Assurément persuadés que leurs prisonniers ne pourraient aller bien loin.

Pendant un certain temps, la galerie resta à peu près horizontale, puis elle accusa une forte déclivité.

— Dis donc, grogna Von Nagel, nous ne nous dirigeons pas vers la surface !

— Non ! Dracul a une frousse bleue des Diins. Pour le moment, nous nous éloignons d'eux. De toute manière, pas question de sortir par le même chemin, il doit être surveillé.

Le capitaine ne répliqua pas.

La marche était toujours assez aisée car les mycéliums fluorescents éclairaient le tunnel. Malheureusement, ils ne tardèrent pas à disparaître.

Les mercenaires durent alors utiliser l'une des torches électriques qu'ils possédaient.

Après une demi-heure de marche, une paroi rocheuse les arrêta. Trois étroits boyaux s'y ouvraient. Dracul s'engagea sans hésiter dans celui de droite. Les fuyards le suivirent. Ils progressèrent à quatre pattes pendant un long moment.

Un léger courant d'air montrait que la chatière devait communiquer avec une caverne.

L'humidité suintait des parois et une rigole d'eau glacée coulait dans le fond de l'étroit passage. Bientôt, les mercenaires plongèrent à mi-corps dans le petit ruisseau qui s'écoulait en bruissant vers les profondeurs. Malgré les combinaisons, le froid était pénétrant et les hommes claquaient des dents. Deux mercenaires soutenaient Yghur à demi évanoui.

Dracul voletait au ras de l'eau. Bientôt, il n'aurait plus la place suffisante. Pourtant, il poursuivait toujours son avance.

Un bruit de cascade se fit bientôt entendre. Les mercenaires débouchèrent alors dans une grotte d'assez vastes dimensions. En son centre miroitait un petit lac aux eaux transparentes.

Dracul, sans la moindre hésitation, se dirigea vers lui, puis le traversa pour se diriger vers la paroi opposée.

Malheureusement, les fuyards, eux, ne disposaient pas d'ailes. Ils durent contourner l'obstacle, effectuant une difficile escalade des stalagmites glissantes.

A deux reprises, un homme tomba à l'eau et il fallut le repêcher, non sans difficulté.

Pourtant, le petit groupe finit par arriver à son but.

Là, entre deux colonnes cyclopéennes, s'ouvrait un nouveau passage. Tout à fait sec, celui-là.

Les mercenaires s'y engagèrent et marchèrent sans souffler mot. La fatigue se faisait sentir. Ils possédaient quelques armes, des torches accrochées à leur ceinture, pas la moindre ration alimentaire. L'eau, en revanche, n'avait pas fait défaut jusque-là, au contraire...

La nouvelle galerie montait légèrement vers la surface, ce qui donna un peu de courage aux hommes harassés. Dracul, infatigable, volait toujours à quelques mètres en avant, sans marquer la moindre hésitation.

Assurément il se dirigeait vers une sortie, mais Dervhax aurait donné cher pour savoir où elle déboucherait. En effet, si les mercenaires se retrouvaient en pleine forêt, les monstres auraient vite fait de les liquider jusqu'au dernier. Par ailleurs, la récupération des camions devenait plus que problématique...

Au total, la situation était plutôt délicate. Pourtant, le métis avait l'habitude de sérier les problèmes. Pour le moment, il fallait échapper à ces êtres inconnus, ensuite, il aviserait.

Dans cet univers coupé de la surface, impossible de savoir s'il faisait nuit ou jour, les montres indiquaient que près de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis leur capture, mais, étant donné la période pendant laquelle les mercenaires avaient été inconscients, cela pouvait aussi bien faire deux jours ou même trois.

Avec une détermination farouche, les hommes poursuivaient la marche. Certains souffraient de crampes, d'autres s'étaient blessés aux aspérités des roches, pas un seul ne se plaignait.

Le major lui-même, malgré sa résistance proverbiale, commençait à être épuisé. Derrière lui, Von Nagel marchait en serrant les dents. Tous avaient le même désir : mettre la plus grande distance possible entre eux et leurs ravisseurs.

Dervhax, pour la première fois, se sentait complètement impuissant. On peut combattre des fauves, lutter contre des adversaires supérieurs en nombre, mais ces Diins invulnérables narguaient les humains.

Comment les Rychniens pouvaient-ils cohabiter avec d'aussi dangereuses créatures ? Comment se faisait-il que les Diins ne les aient

pas évincés depuis longtemps ?

A cela, une seule explication : ces êtres diaphanes devaient être arrivés récemment. D'ailleurs, les prospecteurs et ceux qui avaient découvert cette planète n'en avaient jamais fait mention.

Les Diins avaient dû apparaître peu de temps après que les Terriens aient obtenu une concession. Puis les Rychniens avaient eu connaissance de l'existence des Diins. Ils avaient ensuite attaqué les Terriens pour s'emparer du riche gisement de germanium. N'y avait-il pas un rapport entre les deux événements ?

Impossible de le savoir pour l'instant, mais il faudrait examiner de près ce problème. Les Rychniens avaient peut-être besoin de grandes quantités de ce métal pour lutter contre des envahisseurs autrement plus dangereux que les Terriens.

Un nouvel obstacle mit fin aux réflexions du major : le passage débouchait directement sur un puits vertical. Dracul, à quelques mètres au-dessus de sa tête, l'invitait à le suivre.

— Eh bien ! ça va être gai, coassa Von Nagel. Nous ne possédons même pas de corde pour nous assurer pendant l'escalade...

— Ouais ! renchérit Terral, si on se casse la gueule, ce sera pour de bon. J'espère qu'il ne va pas falloir grimper trop longtemps, moi j'en ai ma claque !

— Inutile de rouspéter ! trancha Dervhax, il faut monter, Dracul est formel.

— Lui, il s'en fout ! protesta un mercenaire, il peut voler. Nous autres, on n'en peut plus !

— Eh bien ! reposez-vous un peu pendant que je vais voir si cette cheminée est praticable, répliqua le major.

— Je te suis, grogna Von Nagel, tu pourrais avoir besoin de moi. Je vais attacher une torche à ma ceinture, pour t'éclairer par-dessous ; tu distingueras mieux les prises.

Les deux hommes commencèrent l'escalade.

L'étroitesse du conduit permettait de prendre appui avec les pieds des deux côtés du rocher.

Le métis ne conserva qu'un souvenir assez vague de cette ascension. Il assurait une prise d'une main, d'un pied, puis recommençait interminablement.

Son fidèle commensal voletait au-dessus de sa tête, comme pour l'encourager.

Derrière, Von Nagel, soufflant comme un choque, suivait tant bien que mal le major.

Enfin, une faille assez large se présenta sur la droite et Dracul s'y engagea. Les deux hommes, épuisés, s'y glissèrent et purent enfin se

reposer.

D'en bas, la voix lointaine de Terral s'éleva :

— Tout va bien, major ?

— C'est *O.K.* ! nous sommes sur un surplomb. Vous pouvez y aller ; nous allons vous éclairer.

Les uns après les autres, les mercenaires commencèrent l'escalade. Malgré leur robustesse, ils eurent beaucoup de mal à rejoindre leur chef. Plusieurs d'entre eux, Yghur en particulier, étaient si épuisés qu'il fallut confectionner un cordage improvisé avec les ceintures et les hisser sur les derniers mètres. Enfin, tous se retrouvèrent dans la faille.

Cette fois, pas question de continuer leur progression : ils étaient incapables du moindre effort et, malgré leur crainte des Diins, les mercenaires, s'allongeant tant bien que mal, serrés les uns contre les autres, tombèrent dans un sommeil sans rêve.

Dracul vint se blottir contre la poitrine de son maître, cherchant un peu de chaleur. Lui aussi semblait à bout, incapable de voler.

Dervhax, exténué, n'eut pas la force de monter la garde. Il n'avait même plus la force de penser. Les événements des derniers jours l'avaient brisé. Heureusement pour lui, il ignorait que leurs geôliers avaient déphasé l'expédition dans trois univers parallèles, sans quoi il aurait perdu tout espoir de sortir vivant de cette incroyable aventure et de regagner un jour sa planète.

Par bonheur, les Diins avaient perdu la trace des fugitifs et personne ne vint troubler leur repos. Ils dormirent des heures et se réveillèrent courbatus, mais reposés.

Ils burent l'eau limpide qui sourdait des voûtes et suivirent Dracul qui avait hâte de quitter cet endroit pour se repaître de ses insectes favoris. Lui, au moins, avait assouvi un peu son appétit en happant quelques cloportes cavernicoles. Les mercenaires, eux, avaient l'estomac vide...

Laissant derrière eux la cheminée, ils s'engagèrent dans un tunnel assez large où ils pouvaient se tenir debout. L'eau devenait de plus en plus abondante et un petit ruisseau gazouillait à leurs pieds, suivant la déclivité.

Les hommes marchaient courbés pour éviter de se cogner aux stalactites. En tête, Dervhax sondait les ténèbres avec l'une des torches.

Bientôt, la colonne marqua un temps d'arrêt. Le major percevait un fort bruit d'eau courante, un grondement puissant qui dominait le paisible clapotis du petit ruisseau.

Une dizaine de mètres plus loin, le faisceau lumineux éclaira un

véritable torrent qui s'écoulait rapidement dans un large tunnel.

Dracul, sans hésiter, avait déjà pris le chemin de l'aval.

— Eh bien ! cela se complique. Apparemment, il va falloir plonger là-dedans, constata Dervhax. Nous allons être glacés jusqu'aux os...

— Les combinaisons possèdent un col gonflable, cela nous aidera à surnager, nota Von Nagel. De toute manière, nous n'avons pas le choix.

— Attachons-nous avec les ceintures par groupes de quatre, ordonna le major. Heureusement, le boîtier des torches est étanche, cela nous permettra d'y voir clair.

— Espérons que nous n'aurons pas longtemps à nager dans le torrent, geignit Terral. Dire que je déteste l'eau froide !

— La pente est assez accentuée, le courant nous transportera rapidement, faites attention aux cascades. Si vous entendez un bruit de chute, agrippez-vous aux parois, répliqua le major, puis, donnant l'exemple, il s'attacha avec Byrag et deux autres mercenaires.

Le Termès n'en menait pas large car il nageait fort mal et ne flotterait certainement pas longtemps dans ce torrent tumultueux.

Yghur, inanimé, fut attaché à deux solides gaillards.

Lorsque tous furent prêts, le groupe de Dervhax se laissa glisser dans les vaguelettes et l'écume. Un froid brutal les saisit, puis ils se sentirent emportés à toute vitesse.

Au début, tout alla bien. Parfois, un ressac giflait la figure des nageurs qui avalaient un peu d'eau, mais ils n'avaient aucun effort à faire, sinon de se maintenir au centre du courant pour éviter les chocs avec les parois.

Dracul, fidèlement, se maintenait au-dessus de la tête de son maître. La voûte haute lui donnait assez de place pour voler.

Parfois, le torrent ralentissait dans des salles plus larges. Les mercenaires devaient alors nager pour avancer. A d'autres moments, au contraire, le conduit se rétrécissait et les rocs défilaient à toute vitesse de part et d'autre.

Le premier obstacle rencontré fut un siphon.

Dracul passa par un orifice assez étroit de la paroi, les mercenaires, eux, n'avaient pas le choix. Ils durent aspirer une grande goulée d'air et se laisser entraîner sous les rochers immergés.

La traversée, trois minutes à peine, leur sembla interminable. Ce bain glacé, sans aucun point de repère, fut un véritable martyre. Yghur, lui, était toujours inconscient.

Le plus touché fut Byrag qui possédait une capacité pulmonaire inférieure à celle des Terriens. Il but abondamment la tasse. Le major dut le soutenir un certain temps pour lui permettre de récupérer.

Le second obstacle fut une cascade.

Le métis l'entendit à temps et les mercenaires purent éviter le désastre en s'agrippant aux rochers. Restait à savoir si le passage était praticable.

Dervhax et Von Nagel poussèrent une pointe en avant, marchant en équilibre sur de gros galets glissants.

La dénivellation n'atteignait guère que quatre mètres. Les mercenaires pouvaient la franchir en se retenant aux parois.

La colonne repartit.

Les hommes subirent, sans protester, la douche glacée qui les cinglait. Tous savaient qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'en sortir. Malheureusement, leurs doigts étaient rendus gourds par le froid, deux cordées lâchèrent prise et tombèrent dans le petit lac situé en contrebas.

Lorsque tous eurent franchi ce passage, Dervhax les appela. Leur voix étouffée lui parvint. Ils se trouvaient déjà assez loin devant. Quelques hommes avaient des contusions ou des foulures sans gravité.

Maintenant, les fuyards formaient de petits groupes séparés les uns des autres. Ceux de tête possédaient heureusement une torche et pouvaient apercevoir les obstacles.

Pendant près d'une heure, le torrent coula dans un lit assez large, le seul problème était le froid qui paralysait les muscles. Si cette séance de natation se prolongeait, il y aurait assurément plusieurs noyés.

Une nouvelle cascade, un peu plus élevée, fut franchie.

Cette fois, cinq mercenaires eurent les mains lacérées par les rochers coupants.

Puis ce fut un nouveau lac, interminable.

Dervhax devait tirer sur la ceinture qui le liait à Byrag pour le faire avancer. Tout en haletant, il nota une odeur étrange et familière sans pouvoir l'identifier.

Il leva le nez et rechercha Dracul avec sa torche. L'animal avait disparu...

Le major blêmit. Sans ce guide précieux, les mercenaires seraient incapables de trouver leur chemin.

Byrag, inerte, se faisait de plus en plus lourd à tirer. Les deux autres mercenaires n'étaient d'aucune aide ; ils avaient déjà de la peine à se maintenir à la surface.

Avec une volonté farouche, le métis poursuivait une brasse régulière, jetant de temps à autre un coup d'œil en l'air pour rechercher Dracul.

Soudain, il lui sembla apercevoir un point lumineux, puis deux,

trois, une infinité...

— Les étoiles ! hurla-t-il. Nous sommes sortis !

Maintenant, il identifiait aisément l'odeur qui avait frappé ses narines : c'était celle de l'humus, de la végétation.

Au hasard, il se dirigea vers sa droite et ne tarda pas à aborder la rive.

Harassés, les mercenaires s'étendirent sur un gazon moelleux, tandis que le major effectuait des signaux avec sa torche pour appeler les autres.

Ceux-ci arrivèrent les uns après les autres.

Lorsque Terral fit l'appel, aucun d'eux ne manquait : c'était miraculeux !

Dracul ne tarda pas à revenir, lui aussi. Il paraissait avoir fait bombance et se percha sur une branche pour digérer paisiblement.

Les mercenaires, eux, égouttèrent leurs combinaisons et, se blottissant les uns contre les autres, prirent un repos bien gagné. Déjà Yghur et Byrag reprenaient vie.

L'aube aux délicates nuances corail resta dans la mémoire des évadés comme le plus somptueux spectacle de leur existence.

Après la cauchemardesque traversée de l'univers souterrain des Diins, l'orée de la forêt leur semblait un paradis.

La terrifiante impression d'impuissance qu'ils avaient éprouvée devant les Diins invulnérables à leurs armes s'estompait. Ils étaient prêts à suivre leur chef et même à affronter les monstres de la forêt.

Pour Dervhax, de nouveaux problèmes se posaient.

Il ignorait totalement où il se trouvait. Sans camion, les mercenaires ne pouvaient envisager de traverser la forêt. Il fallait avant tout les récupérer et Dracul ne pouvait être d'aucune utilité.

Au loin, le major devinait une chaîne de montagnes, sans doute le repaire des Diins. Autour de lui s'étendait un bocage verdoyant. Devant, les épaisses frondaisons de la selve primitive.

Impossible de poursuivre jusqu'aux mines. Un retour à pied était hors de question. De jour, les mercenaires pourraient sans doute se glisser près des véhicules et les récupérer, le Diins ne sortaient que la nuit.

Le major exposa ses intentions à sa petite troupe et tous l'approuvèrent.

Par mesure de sécurité, tous marcheraient à la lisière de la forêt, juste assez profondément pour ne pas être visibles, tout en restant à distance des zones où sévissaient les monstres.

Les hommes s'engagèrent donc dans les broussailles.

Dracul voletait en avant, tout guilleret. De temps à autre, il

attrapait un succulent insecte et venait le déguster sur l'épaule de son maître, puis il repartait pour recommencer quelques instants plus tard. Le jeûne paraissait l'avoir rendu insatiable.

Byrag et Yghur se montrèrent une fois de plus extrêmement précieux. Grâce à leur connaissance des cryptogames, ils effectuèrent une abondante cueillette de champignons que les mercenaires dévorèrent sans même les faire cuire.

Un ventre plein contribue énormément à rétablir le moral et tous recouvrèrent leur optimisme.

Au bout de quatre heures de marche, Dracul refusa énergiquement de continuer à suivre la lisière de la forêt. La montagne des Diins se rapprochait et les mercenaires ne tenaient nullement à se montrer à découvert.

Byrag et Dervhax partirent donc en reconnaissance afin de déterminer ce qui effrayait le petit animal.

A cet endroit, la forêt présentait de vastes clairières, le gibier était abondant, des arbustes portaient des fruits juteux fort appétissants.

Les deux éclaireurs, profitant des broussailles, se dissimulaient de leur mieux, tout en surveillant attentivement les alentours.

Byrag, le premier, aperçut des objets insolites. Il posa une main sur l'épaule de son chef et désigna une ceinture de pieux taillés, dessinant un cercle assez lâche autour d'une vaste clairière.

Des huttes primitives, des feux, formaient un village et leurs occupants apparurent bientôt. Des femmes préparaient de la farine en écrasant de grosses racines.

Des enfants dépenaillés et sales piaillaient en se battant autour d'elles.

Ces pauvres gens paraissaient assez misérables.

Dervhax entrevit des chasseurs dotés d'arcs et de lances qui ramenaient d'appétissantes pièces de gibier. Tout cela dérouta un peu le major. Comment ces sauvages pouvaient-ils habiter si près des Diins sans être décimés ?

Il examina plus soigneusement le rempart de bois. Chaque poteau portait en son sommet un cristal qui scintillait au soleil. Etait-ce là le secret des Rychniens ? Ces gemmes repoussaient-ils les entités diaphanes insensibles aux armes les plus perfectionnées ?

Le métis se promit d'en avoir le cœur net. Dans l'immédiat, impossible d'approcher plus sans être repéré. Il fit donc signe à son compagnon de rebrousser chemin et tous deux regagnèrent leur point de départ.

Là, une surprise désagréable les attendait. Une vingtaine de chasseurs entouraient les mercenaires, lances pointées. Ceux-ci

hésitaient à faire feu. Chacun s'observait, d'un instant à l'autre, ce serait la catastrophe.

Dervhax n'hésita pas un instant. Les bras levés, il bondit à découvert en criant :

— Ne tirez pas !

Surpris par cette intrusion, les indigènes se détournèrent, le menaçant de leurs sagaies.

— Tu es complètement idiot ! protesta Von Nagel. Nous en serions aisément venus à bout.

— Peut-être, mais les autres nous seraient tombés sur le dos et ce sont nos seuls alliés possibles sur cette planète. Il faut les suivre et parlementer avec leur chef.

— Comme tu voudras ! Moi je maintiens que c'est de la folie. Nous allons nous retrouver en prison, voilà tout !

Pourtant, le capitaine passa son pistolet à sa ceinture, les autres l'imitèrent.

Les sauvages leur firent alors signe avec leurs lances de se grouper et d'avancer vers le village.

Tous obéirent et parvinrent bientôt à la barrière de cristaux fichés sur les pieux. Dervhax tenta d'en subtiliser un au passage, mais ses gardiens l'aperçurent et il dut remettre la gemme en place.

Yghur, qui se trouvait à ses côtés, nota à mi-voix :

— Cu'ieux, chef, on di'ait du ge'manium de la mine.

— Ils l'échangent probablement contre du gibier, je me demande bien à quoi servent ces cristaux ?

Un garde les menaça de sa lance pour les faire taire et la conversation s'acheva sur ces mots.

L'arrivée des mercenaires provoqua un grand remue-ménage dans le village. Les enfants se rassemblèrent en criant. Les femmes firent haie pour contempler les captifs et d'autres guerriers vinrent se joindre aux premiers.

Une fois encore, le sort de l'expédition paraissait fort compromis.

Pourtant, Dervhax nota que ces primitifs ne semblaient pas cruels. Nulle part, ils ne pendaient de sanglants trophées, crânes ou membres d'ennemis séchés au soleil. Ces gens devaient vivre en paisibles villageois ne tuant que pour se nourrir. Ils semblaient prospères. Les enfants exhibaient un petit ventre dodu et les hommes étaient robustes.

Les mercenaires furent alors amenés devant une hutte plus vaste entourée de sculptures et de totems. Leurs gardiens leur firent signe d'entrer et repoussèrent les curieux qui venaient sans crainte toucher les combinaisons et les armes des étrangers.

Dervhax ordonna à ses hommes de l'attendre et, suivi de ses officiers, pénétra dans la cabane. Au début, il ne vit rien, puis ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et il aperçut le chef, accroupi sur des couvertures avec ses dignitaires à ses côtés.

Le major leva alors le bras droit et ordonna à Yghur :

— Dis-leur que nous venons en paix et que nous avons échappé aux Diins.

Le sergent traduisit, puis son vis-à-vis lui répondit et le cyananthrope déclara :

— Il dit que nous avons beaucoup de chance. Il voudrait savoir si nous sommes de la même 'ace que ceux qui exploitaient naguère les mines.

— Réponds affirmativement.

Le chef parut étonné et discuta avec ses assesseurs, puis prononça quelques paroles dénuées d'aménité.

— Il nous t'aite de menteur's ! annonça Yghur. Tous les p'ospecteu's ont été tués. Il a ajouté qu'il va nous confondre aisément.

Dervhax ne répliqua pas. Une couverture masquant une entrée latérale venait de se soulever et une silhouette se découpait sur le fond clair du ciel.

Le métis resta bouche bée. La nouvelle venue était une femme, une Terrienne, et son visage ressemblait étrangement à des photographies qu'il avait longuement contemplées.

— Daneka ! s'exclama-t-il.

— C'est exact ! fit la jolie blonde d'un air stupéfait. Comment me connaissez-vous ? Vous ne faisiez pourtant pas partie de notre groupe ?

— Oh ! cela s'explique aisément... Votre père nous a envoyé ici pour vous chercher. Il nous avait donné plusieurs portraits de vous. C'est ce qui m'a permis de vous identifier.

— Papa ? Il pense encore à moi ? J'avais perdu tout espoir... Je croyais finir mes jours ici... Ah ! j'ai souvent regretté de ne pas l'avoir écouté. Mais comment êtes-vous parvenus jusqu'ici ? Je n'ai entendu aucun astronef.

— Nous avons atterri bien loin, les Rychniens ont interdit l'accès de leur planète aux Terriens. Nous avons traversé la forêt, puis nous avons été faits prisonniers par les Diins.

— Comment leur avez-vous échappé ? Jamais personne n'est sorti vivant de leur repaire souterrain.

— Grâce à cette charmante bestiole, déclara le major, désignant Dracul, toujours perché sur son épaule, elle nous a guidés à travers le dédale des cavernes et des souterrains.

— Eh bien ! vous l'avez échappé belle ! au fait, j'ignore toujours le nom de mes sauveteurs.

Dervhax se présenta ainsi que ses officiers, puis il poursuivit :

— Et vous, racontez-nous ce qui vous est arrivé, tout le monde vous croyait morte !

CHAPITRE VII

Le paysage s'irise étrangement, vivante opale.

Chaque objet s'estompe, soudain diaphane.

A travers les blindages d'acier, les yeux dilatés des malheureux aperçoivent la ronde folle des Diins.

Parfois, les elfes tournoyants s'élançaient à l'assaut des camions. Envoûtés, les mercenaires ajustaient ces tourbillons de flammes. Un bref grondement de Dervhax leur rappela aussitôt l'inanité d'un tel geste.

Hébétés, ils fixaient ces invincibles adversaires. Certains, comme recevant un puissant appel, faisaient mine de quitter les véhicules.

Alors, Von Nagel ou Dervhax les étendaient pour le compte d'un direct au menton. Puis la brillante farandole s'éloigna, repoussée par un mystérieux pouvoir.

A bord, aucun appareil ne fonctionnait.

Byrag, stupéfait, examina sa radio, renonçant à comprendre pourquoi son émetteur restait muet.

Du récepteur, en revanche, émana un grésillement continu comparable aux lointains échos d'un orage.

Cela dura une bonne partie de la nuit. Sans trêve, les lucioles menaient une ronde vigilante autour des mercenaires. Les Diins paraissaient tout aussi incapables de pénétrer dans les véhicules que leurs adversaires de les repousser.

Enfin, lorsque les premières nuances d'un corail clair teintèrent les cimes des monts avoisinants, les assiégeants, comme à regret, reprirent le chemin des sombres cavernes dont ils étaient sortis. Parfois, un Diin revenait sur ses pas, effectuant une ultime tentative. Enfin, tel un chapelet de perles lumineuses, le cortège disparut dans les entrailles de la montagne.

Les mercenaires poussèrent un soupir de soulagement.

Pourtant, ils n'étaient pas tirés d'affaire. Restait à savoir si les moteurs, après cette épreuve, allaient accepter de repartir.

Les démarreurs furent lancés, les engins toussèrent, puis tournèrent enfin avec un ronronnement régulier.

Dervhax traduisit le sentiment général en ordonnant :

— Filons d'ici ! Je ne tiens pas à passer une nouvelle nuit comme celle-ci. Cap sur la forêt.

Là, des créatures de cauchemar attendaient peut-être les mercenaires, au moins pouvaient-ils les combattre avec les armes dont ils disposaient. Rien de plus éprouvant pour les nerfs que de se sentir totalement impuissant devant un adversaire inconnu !

La leçon avait porté. Cette fois, Dervhax l'obstiné était décidé à rebrousser chemin, abandonnant tout espoir de mener à bien sa mission.

Les camions s'enfoncèrent sous le couvert, retrouvant le spectacle bien connu des troncs titanesques, des fougères arborescentes et des champignons démesurés.

Les conducteurs surveillaient leur route, jetant un bref coup d'œil sur les compas, puis, braquant le volant pour éviter un arbre ou un rocher.

Dans les cabines, les hommes somnolaient, bercés par les cahots. Dervhax et ses officiers se laissaient aussi aller à un repos bien gagné après cette nuit si déroutante.

Soudain, le camion de tête stoppa et le klaxon d'alerte retentit. Machinalement, tous sautèrent sur leurs armes, s'apprêtant à repousser l'assaut de quelque monstre.

Pour une fois, tel n'était pas le cas. Le conducteur de tête avait arrêté son véhicule pour une raison tout autre. Sans mot dire, il désigna la forêt sur l'avant.

Dervhax jeta un coup d'œil et grommela :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu vois d'anormal, il y a une clairière.

— Regardez les cimes des arbres, major.

Le métis leva les yeux et constata alors que les hautes frondaisons avaient été hachées comme par une faux gigantesque. Fait encore plus curieux, la trouée s'étendait en ligne droite, vers l'est, les fûts cylindriques devenant de plus en plus courts.

— On dirait qu'un astronef a atterri en catastrophe, murmura Von Nagel qui se tenait à côté du major.

— C'est exactement mon impression, acquiesça le major d'un air songeur. Un engin de belle taille car la percée s'étend sur une sacrée longueur.

— Et fichtrement solide, constata à son tour Terral. Vous avez vu les troncs ? Ils sont sectionnés comme avec un rasoir et on n'aperçoit aucun débris métalliques sur le sol.

— Allons voir, ordonna Dervhax. L'épave doit se trouver au bout de ce sillon, nous tenterons de l'identifier.

Le convoi repartit donc à petite allure.

Le sol était jonché de feuilles mortes. Parmi les branches sèches, quelques squelettes de kalgos éclatant de blancheur. La catastrophe avait dû se produire à une vitesse foudroyante pour qu'ils n'aient pu éviter le choc.

Quelques olopes erraient entre les troncs. Ils ne firent pas mine d'attaquer et Dervhax les laissa aller. Il ne tenait pas à signaler inutilement sa présence, ni à gâcher ses munitions.

L'expédition parcourut trois bons kilomètres avant de parvenir enfin à son but. La vitesse de l'appareil devait être encore assez élevée quand il avait percuté les premiers arbres.

Lorsque le major aperçut l'épave, il fit stopper les camions et l'examina soigneusement avec ses jumelles avant d'aller plus en avant.

— Sacrénom ! jura-t-il, ce vaisseau devait être drôlement costaud, il paraît à peine avarié !

— Tu te fiches de nous ! grogna Von Nagel. Pour avoir démoli des troncs comme ceux-ci, il faut que la carlingue ait pris de sacrés chocs ! Aucun métal n'y résisterait.

— Vérifie, grommela simplement Dervhax en tendant les jumelles au capitaine.

— Mille comètes ! tu as raison... Et c'est un navire de belle taille, au moins un astrocargo.

— Etant donné l'état des feuilles, ce naufrage a eu lieu voici longtemps. Certains arbres ont déjà repoussé. Il peut y avoir des gardes rychniens pour surveiller l'épave.

— Tu crois ? Moi j'ai l'impression qu'elle est complètement abandonnée, assura le capitaine, lui rendant les jumelles.

— Dites donc, majo', intervint alors Yghur, on pou'ait peut-êt'e 'écupé'ér du maté'iel pou' 'épa'ér les camions ?

— Sans parler de la cargaison, fit Von Nagel avec un sourire entendu.

— Je ne tiens pas à devenir pilleur d'épaves, grogna Dervhax, pourtant, le sergent a raison. Dans un pareil engin, nous devrions trouver de quoi nous dépanner et même des chargeurs et des piles pour nos armes. Terral, amène-toi, nous allons y jeter un coup d'œil. Vous autres, surveillez les alentours, à la moindre alerte, tirez deux coups successifs.

Les mercenaires, satisfaits de ce repos imprévu, s'allongèrent commodément sur l'épaisse couche de feuilles mortes et commencèrent à somnoler au soleil.

Les deux officiers, eux, firent un léger détour, profitant des fougères pour se dissimuler pendant l'approche de l'épave.

De temps à autre, ils jetaient un coup d'œil prudent, puis repartaient. Parfois, ils s'arrêtaient même quelques instants, tendant l'oreille pour saisir le moindre bruit.

Tout était calme alentour, apparemment il n'y avait aucune sentinelle rychnienne pour surveiller l'astronef.

Enfin, les Terriens furent tout près de la coque. Elle brillait d'un vif éclat. Les intempéries, l'humidité n'avaient en rien altéré le métal employé.

— Dis donc, remarqua Dervhax après un examen minutieux de l'énorme engin, tu connais ce modèle ?

— Jamais rien vu qui lui ressemble.

— Moi non plus. Je mettrais ma main à couper qu'il n'a pas été construit par des membres de la Fédération. Cet appareil provient d'une planète inconnue.

— Terrible ! Tu te rends compte de l'aubaine ? Nous allons avoir pour nous seuls un vaisseau conçu par une technologie nouvelle. Des appareils fonctionnant sur des principes différents des nôtres. Le pactole quoi ! N'importe quel industriel paierait des sommes folles pour être à notre place !

— Simple détail. D'après les lois fédérales, aucune prise de contact avec des étrangers ne doit s'effectuer sans le contrôle de la garde. Ne faisons pas de complexe. Actuellement, nous sommes déjà en situation illégale, alors un peu plus ou un peu moins...

— Reste à pénétrer dans la coque, je n'aperçois pas la moindre ouverture. Ce fuseau est lisse comme un œuf, sans la moindre saillie, on ne voit même pas les propulseurs à l'arrière.

— Je suppose que tout est caréné. Des panneaux doivent coulisser au décollage pour dégager les émetteurs gravitiques.

— Incroyable ! s'étonna le lieutenant. Malgré cet atterrissage en catastrophe, la coque n'est pas bosselée, le métal ne porte même pas d'éraflure.

— J'ai mon idée là-dessus, murmura le major. A mon avis, cet engin était protégé à l'avant par un champ énergétique, c'est lui qui a fauché les arbres.

— Dis donc, tu te rends compte de la puissance dont il faut disposer ? fit Terral d'un ton admiratif.

— Oui, et si aucun sas n'est ouvert, inutile d'espérer pénétrer dans

cet engin. Nos foreuses ne perceront pas la coque. Bon ! personne en vue, faisons le tour du propriétaire.

Les astrots sortirent de leur cachette et s'approchèrent du vaisseau. Aucun sillon sur le sol à l'arrière. L'engin n'avait donc pas glissé, il s'était posé en douceur. Pas d'avarie visible, mais avec ces plaques de métal sans aucun rivet, sans trace de soudure, comment se faire une idée de l'état de l'appareillage interne ?

Après avoir examiné le vaisseau sur toutes ses faces, Dervhax et Terral n'étaient pas plus avancés. Seule la proue effilée paraissait faite d'un matériau différent, une sorte de quartz translucide.

Perplexes, ils eurent beau passer la main sur la coque pour déceler un mécanisme éventuel, ils en furent pour leur peine, l'engin mystérieux, luisant et intact comme s'il était neuf, paraissait les défier.

— On appelle les autres ? interrogea Terral.

— Attends une minute. Je vais procéder à quelques tests, répliqua Dervhax. De la pointe de son poignard, il tenta de rayer la plaque brillante, en pure perte. Il sortit alors de sa gaine un pistolet à explosif chimique et tira à bout portant. La balle ricocha et alla se perdre au loin. Le major passa le doigt à l'endroit de l'impact sans noter la moindre éraflure.

— Inutile de perdre notre temps, nos foreuses ne viendront jamais à bout de cette substance... Les gens qui ont construit cet appareil disposent d'une technologie très en avance sur la nôtre. Ils doivent même pouvoir se protéger de nos radars et autres engins de détection, ce qui expliquerait pourquoi les Rychniens n'ont pas découvert cette épave.

— Dommage..., commença le lieutenant, j'aurais bien aimé savoir si...

Il ne termina pas sa phrase. En effet, une ouverture venait d'apparaître comme par magie, juste au-dessus de sa tête. Bouche bée, les Terriens avaient vu gonfler une boursoufflure, comme une bulle sur un liquide, puis deux lèvres s'étaient ouvertes et un trou parfaitement circulaire s'était formé.

— Mince alors ! gronda Dervhax, jamais vu un truc pareil. Arrive, puisqu'on nous invite à entrer, autant ne pas faire attendre nos hôtes...

Terral hocha la tête d'un air dubitatif, apparemment pas ravi à l'idée de pénétrer dans les entrailles d'un navire doté d'un sas aussi curieux. Pourtant, il ne répliqua pas et imita son chef qui, après un rétablissement, avait disparu dans le conduit cylindrique aux parois lumineuses.

Dervhax, très décontracté en apparence, avançait à grandes

enjambées souples. Le lieutenant le suivit. Par acquit de conscience, il se retourna. L'ouverture par où ils étaient entrés avait disparu, ce qui ne l'étonna qu'à moitié.

En revanche, il fut stupéfait de constater que, derrière eux, la cursive se replongeait dans l'obscurité. La lumière se propageait comme une onde péristaltique le long du conduit, s'allumant devant, s'éteignant après le passage des deux hommes.

Comme il n'existait aucun point de repère, impossible de savoir si la cursive tournait. En apparence, le sol paraissait plat, mais il pouvait tout aussi bien monter ou descendre car Terral se sentait léger comme une plume. En tout cas, l'air était respirable et la température normale.

Au bout d'un court laps de temps, le tunnel se dilata subitement. Les visiteurs virent se former une salle sphérique assez vaste.

Indécis, les astrots s'arrêtèrent, regardant autour d'eux. Deux excroissances en forme de champignons se matérialisaient derrière eux, se transformant en deux fauteuils d'aspect confortable.

— Sacrénom ! gronda le major, on jurerait que cet astronef est vivant... Je n'ai jamais vu des sièges pousser comme ceux-là !

— Et la porte, elle s'est refermée comme un sphincter ! On n'en voit plus trace..., geignit Terral, peu rassuré. J'espère qu'on ne va pas être digérés vivants !

Une onde lénifiante traversa alors son cerveau. Il se sentit relaxé, paisible, aussi détendu que s'il se trouvait sur une plage en train de se dorer au soleil. Puis des pensées s'imprimaient dans l'esprit des deux astrots. Aucune parole n'était audible, mais ils percevaient parfaitement le message de l'entité étrangère qui assurait :

— ... Ne craignez rien. Je ne suis animé d'aucune mauvaise intention à votre égard. Je me suis permis de sonder vos esprits pour faire votre connaissance et apprendre ce qui vous a amené chez moi. Ainsi, vous êtes des habitants d'une autre planète venus chercher ici une de vos compatriotes. Mission fort louable. Je constate aussi que vous avez eu quelques ennuis avec les Diins. Mes serviteurs deviennent dangereux. Il faudra que vous m'aidiez à les mettre hors d'état de nuire... Mais je perçois votre curiosité à mon égard. Posez-moi des questions, j'y répondrai volontiers...

— J'aimerais tout d'abord savoir quel est votre aspect, s'enquit le major. Nous sommes un peu déroutés par cette conversation avec un être invisible.

— Je le conçois ! Votre technologie est encore primitive, bien que vous sachiez voyager dans l'espace... En fait, je ne possède pas de corps comparable aux vôtres. Je suis l'astronef. Ses organes, ses

détecteurs me relient au monde matériel, j'en suis le cerveau, ce navire est mon corps. Le support de mon esprit est électronique et, par conséquent, tributaire des réserves énergétiques de ce navire.

— Plutôt difficile à concevoir, nota Dervhax. Alors, mon ami a raison, ce navire est vivant.

— En quelque sorte, ses connections sont mon système nerveux et ses moteurs mes muscles. Je puis modifier à volonté ses parois. Sans lui, je n'existerais plus.

— Et les Diins ? Vous en avez parlé comme s'ils vous appartenaient.

— En réalité, ce sont des émanations de moi-même, des serviteurs qui me servent à explorer les sites planétaires. Dans l'espace, je peux franchir des parsecs. Sur une planète, paradoxalement, je suis peu mobile. Hélas ! j'ai dû me poser en toute hâte car l'un de mes organes se trouvait endommagé. Il m'a fallu me soigner et, pour cela, j'avais besoin de toute l'énergie dont je dispose. J'avais envoyé en reconnaissance ces êtres évanescents et j'ai perdu connaissance un certain temps. Ils ont échappé à mon contrôle.

— Je vois, vous êtes, comme nous, susceptible d'être malade, acquiesça le major. Mais d'où venez-vous ? Jamais personne n'a entendu parler de créatures aussi étranges que vous !

— Ma race est très ancienne, soupira l'entité psy, notre soleil n'est plus que braise rougeoyante, nos planètes désertes et glacées n'hébergent plus aucune vie. Dispersés dans le cosmos, mes pareils errent comme moi. Dépourvus de corps charnels, nous sommes pratiquement immortels. Parfois, une panne imprévisible nous force à faire escale sur un astre comme celui-ci. Nos synthétiseurs procèdent aux réparations grâce aux minerais locaux, puis nous repartons. Cette fois, pourtant, je ne puis vous quitter aussi vite en laissant des Diins incontrôlés sur cette planète. Je ne puis, à moi seul, les capturer. J'ai besoin de votre aide. En contrepartie, je vous aiderai dans vos recherches.

— Nos armes sont impuissantes contre ces feux-follets diaboliques, objecta Terral. Comment pourrions-nous les maîtriser ?

— Très aisément grâce à un dispositif spécial que je vous confierai. Mes serviteurs, en effet, ont le pouvoir de vivre simultanément dans trois espaces différents, c'est pourquoi vous ne pouvez les tuer. Ils n'existent pas réellement dans ce continuum. Pour en venir à bout, il faut les traquer à la fois dans les trois plans. Mais assez sur ce sujet. Vous avez des ennuis avec vos véhicules...

— Exact ! Comment le savez-vous ? s'étonna Dervhax. Suis-je bête ! Bien sûr, vous lisez dans mes pensées... Nous avons, en effet,

besoin de pneumatiques métalliques et de quelques pièces de rechange. Hélas ! je crains que vous n'en disposiez pas à bord...

— Je peux les confectionner facilement grâce à vos données mémorielles. Il vous faudrait six paires de pneumatiques. Je m'en occupe ! Vous les trouverez devant le sas à votre sortie avec un échantillonnage de pièces.

— Je ne sais comment vous remercier ! assura le major. Serait-ce abuser de votre bonté que de vous demander un autre service ?

— Vous désirez savoir ce qu'est devenue cette jeune femme ? Sincèrement, je n'en sais rien. Je vais m'employer à la rechercher. Lorsque les autochtones ont attaqué vos compatriotes, j'étais déjà ici. Je ne suis pas intervenu car je n'ai pas l'habitude de me mêler des affaires locales. Commençons par nous occuper des Diins. Ensuite, je vous aiderai à mener à bien votre mission. C'est la moindre des choses. Enfin, avant de reprendre l'espace, je vous rendrai un autre service que vous ne m'avez pas demandé...

Sur cette promesse sibylline, le cerveau cessa d'émettre. Les deux hommes se levèrent. Aussitôt, les sièges disparurent et une ouverture circulaire se découpa derrière eux.

Ils se jetèrent un coup d'œil admiratif. Décidément, cette entité possédait d'étonnants pouvoirs et son alliance allait être inappréciable.

Dervhax et Terran parcoururent au retour le même boyau luminescent. A son extrémité, ils aperçurent, comme promis, les fameux pneumatiques, semblables en tous points à ceux qui avaient été détruits. Ils portaient même la marque de fabrique des usines terriennes qui les fabriquaient. A côté, se trouvaient les pièces de rechange.

Le sas s'ouvrit avec un curieux bruit de succion et les deux astrots firent rouler à l'extérieur les précieux accessoires.

Ils sautèrent alors sur le sol et la coque redevint lisse comme auparavant. A croire qu'ils avaient rêvé ce qu'ils avaient vu et entendu.

Lorsque les mercenaires virent revenir les deux officiers chargés comme des baudets, qui faisaient rouler devant eux des pneumatiques, ils n'en crurent pas leurs yeux.

Ce fut bien autre chose lorsque Dervhax leur fit part du résultat de son inspection. Personne ne voulait le croire, pourtant, la preuve était là, devant leurs yeux...

Renonçant à comprendre, les mercenaires remirent les camions en état. C'était là une chose tangible. Une aubaine inexplicable, mais, après tout, pourquoi chercher à comprendre ?

Leur chef paraissait satisfait, ils n'en demandaient pas plus.

Von Nagel, lui, était plus curieux. Son esprit machiavélique soupçonnait toujours quelque trahison. Aussi s'enquit-il d'un ton narquois :

— Dis donc, puisque cet esprit est si puissant, pourquoi ne nous amène-t-il pas Daneka ?

— Il a promis de s'en occuper lorsque nous aurons ramené les Diins à son bord. Ces créatures lui ont échappé et il craint qu'ils ne fassent des dégâts sur cette planète.

— Et avec quoi allons-nous capturer ces feux-follets ? Tu sais bien qu'ils sont invulnérables. Tu ne crois pas que ton fameux esprit télépathe s'est fichu de toi ?

Comme pour lui répondre, les mercenaires poussèrent une exclamation de surprise, désignant l'épave. Une sphère flamboyante venait de se matérialiser au-dessus d'elle et se dirigeait en tournoyant vers les camions.

Comme un seul homme, tous, sauf Dervhax, se précipitèrent à l'abri des cabines. Les Diins leur avaient laissé trop de mauvais souvenirs pour qu'ils acceptent d'affronter de nouveau ces diaboliques tourbillons de flammes.

Mais, cette fois, il ne se passa rien d'inquiétant.

Le globe de plasma s'arrêta devant le major, tourbillonnant un instant, puis repartit vers l'astronef où il disparut. Lorsque Dervhax regarda à ses pieds, il vit un objet scintillant, pareil à une macle cristalline, aux contours imprécis.

La voix mystérieuse retentit alors dans son esprit.

— Voilà l'arme promise ! Cette nuit, tu vas retourner au pied de la montagne, là où les Diins vous ont encerclés. Cette fois, n'aie aucune crainte, ils ne subjugueraient pas vos cerveaux. Au contraire, tous seront asservis et devront obéir à tes ordres.

— Encore une question, songea le major. Pourquoi n'ont-ils pas pu pénétrer dans nos véhicules ?

— C'est bien simple. Dans ce continuum, les cristaux de germanium utilisés dans vos émetteurs-radio projettent des ondes qui les repoussent. C'est pourquoi ils n'ont pu vous approcher. Mon appareil agit de la même manière, avec cette différence qu'il me permet de reprendre leur contrôle lorsqu'ils se trouvent à proximité. Tu devras le placer dans un coffre métallique. Lorsque tous les Diins vous encercleront, tu le sortiras de sa cachette.

— Compris, comptez sur moi, acquiesça le métis.

Tandis que ses hommes contemplaient avec stupéfaction l'objet insolite soudainement matérialisé, il alla chercher un grand coffre à outils, le vida de son contenu et y plaça l'étonnant cristal qui lui parut

d'une incroyable légèreté, puis il ordonna :

— Demi-tour ! Nous sortons de la forêt. Cap sur la montagne des Diins.

Les mercenaires, stupéfaits, se dévisagèrent. A coup sûr, le major était devenu fou pour aller se jeter de nouveau dans la gueule du loup !

Dervhax les rassura avec un sourire malicieux.

— Ne vous cassez donc pas la tête ! Rien à craindre. Cette fois, nous disposons d'une arme efficace et nous n'avons rien à redouter de ces farfadets phosphorescents ! Faites-moi confiance.

Yghur donna l'exemple. Il lança son moteur et le camion démarra, ronronnant allègrement. Byrag, lui, réparait déjà sa radio.

Les autres, renonçant à comprendre, grimpèrent dans les camions.

Après tout, le major savait ce qu'il faisait. Il les avait amenés jusqu'ici malgré les monstres et les obstacles innombrables. Maintenant, tous le suivaient aveuglément, à l'exception de Von Nagel qui détestait affronter des phénomènes incompréhensibles.

Le capitaine, en effet, ne partageait nullement l'opinion de son chef. Pour lui, cette épave constituait un trésor inappréciable et il ne pouvait renoncer à s'en emparer. Après tout, cet esprit devait avoir des points vulnérables, sans quoi il n'aurait pas laissé échapper les fameux Diins. *A priori*, rien ne prouvait qu'il avait dit la vérité. Les créatures de la montagne étaient peut-être en réalité les véritables maîtres de l'astronef ?... Et puis, dans le cas où Daneka serait morte, la prime serait largement remplacée par les trésors de technologie recélés par cet engin. L'ennui, c'était que son propriétaire lisait dans les esprits humains comme dans un livre ouvert. Il faudrait par conséquent employer les Diins pour l'affronter.

Le major était loin de se douter des pensées cauteleuses de son second. Il avait donné sa parole et comptait agir loyalement vis-à-vis de cette entité venue d'un monde lointain.

Le convoi alla donc prendre position, comme convenu, au flanc de la montagne.

Le cadre hallucinant des cimes sauvages et des grottes qui s'ouvraient comme des gueules obscures n'incitait guère à l'optimisme. Tous les mercenaires espéraient que le mystérieux appareil agirait comme prévu. Pourtant, ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir une poignante angoisse à la pensée d'affronter une seconde fois ces diaboliques farfadets.

Leurs nerfs étaient à vif. Pour tromper l'attente, les hommes mangèrent en silence, entassés dans les cabines, jetant des regards inquiets vers les sommets plongés dans la pénombre.

Des sentinelles furent placées comme à l'habitude, mais aucun des membres de l'expédition ne voulait manquer la capture des Diins. Tous se placèrent donc soit devant les fentes soit devant les écrans.

Pourtant, paradoxalement, ils ne tardèrent pas à dodeliner de la tête, puis à somnoler. Bientôt, tous furent plongés dans un profond sommeil, hormis Von Nagel.

Le capitaine félon, en effet, s'était bien gardé d'avaler le repas confectionné par Yghur, dans lequel, à l'insu de ce dernier, il avait versé une fiole d'un puissant hypnotique.

Par acquit de conscience, le traître alluma une cigarette et posa l'extrémité incandescente sur le dos de la main de Dervhax, de Terral et d'Yghur, il allait en faire de même pour Byrag lorsqu'une sorte de prémonition lui fit lever les yeux.

Les Diins encerclaient les camions.

Ils s'étaient approchés en silence, planant au-dessus du sol et commençaient leur farandole infernale.

— A moi de jouer, grogna Von Nagel avec un sourire de hyène, nous allons voir si ce petit instrument tient ses promesses.

Ce disant, il sortit les mâcles cristallines du coffre et les plaça bien en évidence sur le dôme de la tourelle.

L'effet fut presque immédiat.

La ronde s'arrêta et les Diins restèrent immobiles, pétrifiés.

Le capitaine put les compter à loisir. Il y en avait cinquante, rigoureusement semblables. Leurs corps diaphanes laissaient voir le sol derrière eux. Ils possédaient deux membres postérieurs et deux paires de bras ou, plutôt, des tentacules pareils à des flammèches.

Tous paraissaient attendre le bon vouloir de leur nouveau maître.

— Maintenant, à moi de me débrouiller, murmura le capitaine, il doit être aisé de les faire obéir.

Il concentra alors ses pensées, fixant les cristaux scintillants, ordonnant aux Diins de se placer en colonne par deux.

Aussitôt, les créatures obéirent.

Un sourire de satisfaction apparut sur le visage de Von Nagel. Décidément, tout se passait le mieux du monde.

Il s'employa alors à sortir les corps inertes du véhicule, ne laissant à bord que les officiers dont il comptait se servir par la suite. Il les dépouilla de leurs armes et les ficela avec des courroies pour plus de sûreté. Ceci fait, il contempla son travail d'un air satisfait. Désormais, il était le maître de l'expédition !

Pourtant, sa satisfaction aurait été quelque peu tempérée s'il avait vu que Byrag s'était arrangé pour garder une main libre.

En effet, le rusé Termès, comme à son habitude, avait mangé un

brouet de champignons et le soporifique n'avait eu aucune action sur lui. Il faisait semblant de dormir comme les autres, attendant une occasion propice pour mettre le félon hors d'état de nuire.

Le capitaine se plaça ensuite aux commandes et, fixant les cristaux, intima aux Diins l'ordre de suivre le véhicule.

Ceci fait, il démarra, prenant le chemin de l'astronef.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil derrière lui. Les êtres luminescents avançaient rapidement sur les traces du camion.

Le premier objectif était atteint. Von Nagel contrôlait les Diins. Restait maintenant à s'emparer du précieux navire. Pour cela, il fallait détruire le cerveau qui le commandait.

Seul moyen, les Diins... Obéiraient-ils aussi fidèlement une fois à l'intérieur de l'astronef et sauraient-ils trouver le point vulnérable du navire ?

Le capitaine fit alors une découverte importante. Les gemmes transmettaient une image fidèle de ce que voyaient ces étranges créatures. Un camion minuscule s'y dessinait. Cela pourrait être utile par la suite, car l'astrot n'avait nulle intention de pénétrer dans le repaire de son redoutable adversaire.

Le cortège parvint sans encombre à proximité du vaisseau dont la coque luisait doucement sous les rayons de la lune.

Aucune ouverture n'était visible. Von Nagel ordonna cependant à ses serviteurs de pénétrer à l'intérieur.

Ceux-ci, docilement, firent face à la surface métallique et un cercle d'assez vastes dimensions s'ouvrit devant eux. Tous, bien en rang, pénétrèrent dans la coursive et le panneau se referma, le trou devenant de plus en plus petit pour enfin disparaître.

Von Nagel se pencha vers les cristaux scintillants. Il y vit le même spectacle qu'avait contemplé avant lui Dervhax. Une tubulure luisante pareille à un morceau d'intestin animé de mouvements péristaltiques, s'ouvrant à l'avant pour se resserrer ensuite.

Un sourire satisfait apparut sur ses lèvres ; tout allait pour le mieux.

Mentalement, il émit avec haine :

— Cherchez le cerveau et détruisez-le.

Apparemment, rien ne se passa. Le cortège poursuivait son chemin dans les entrailles du vaisseau inconnu.

Pourtant, les Diins paraissaient avoir reçu le message. Ils progressaient vers l'avant du navire.

L'entité qui vivait à bord sembla alors s'apercevoir de la conduite insolite de ses serviteurs.

Le tunnel qu'ils suivaient se rétrécit et devint filiforme, puis

disparut complètement. Maintenant, seule la lueur émanant du corps des farfadets éclairait parcimonieusement les cristaux.

Les Diins hésitèrent, cessant d'avancer.

— Allez-y ! Foncez, gronda mentalement Von Nagel. Tuez-le...

Un flottement se produisit dans la troupe, comme si des ordres contradictoires lui parvenaient. Quelques créatures reprirent leur progression en flottant dans un plasma azuré. Alentour, des ombres indécises se matérialisaient : appareils bizarres, moteurs de forme inconnue, réseaux de fils ténus pareils à des nerfs.

Enfin, une masse spongieuse, palpitante, zébrée de vaisseaux écarlates apparut.

Triomphant, Von Nagel jubila :

— Vous le tenez ! Tuez-le !

De nouveau, les Diins tournoyèrent en un ballet indécis. Maintenant, les ordres du Terrien ne leur parvenaient plus que faiblement alors que les neuristors du cerveau agissaient à pleine puissance.

Alors, un bruit léger fit sursauter le capitaine.

Il se retourna brusquement et se trouva face à face avec Byrag qui brandissait un poignard acéré.

Les réflexes du capitaine jouèrent automatiquement. De la main, il parvint à détourner l'arme qui fit une longue estafilade à sa combinaison.

Puis il saisit les poignets de son adversaire et tenta d'éloigner le fer menaçant. Le Terrien était assurément plus robuste que son adversaire. Mais une haine implacable animait celui-ci. Ses yeux globuleux faisaient saillie de leurs orbites, ses membres grêles faisaient plier lentement le bras gauche de Von Nagel.

Celui-ci, voyant qu'il allait avoir le dessous, déséquilibra son adversaire, tous deux roulèrent à l'extérieur par la porte et tombèrent sur les branchages épars.

Maintenant, le capitaine allait pouvoir combattre à armes presque égales. Il saisit un gourdin qu'il fit tournoyer, tenant à distance le Termès qui brandissait toujours son poignard.

Hélas ! les yeux de Von Nagel effleurèrent un court instant les gemmes qui scintillaient toujours au sommet du camion. Il se sentit soudain paralysé, son regard ne pouvait plus se détacher des cristaux où l'on devinait le cerveau qui palpitait doucement au sein du liquide nourricier.

Le malheureux ne sentit même pas l'arme pénétrer dans sa poitrine. Il s'écroula sans connaissance.

Byrag le larda littéralement de coups de poignard dans le dos, puis,

lorsque sa victime fut immobile, il éructa :

— Crève, vermine...

Posément, il essuya la lame maculée de sang et alla délivrer Dervhax et ses compagnons.

CHAPITRE VIII

Von Nagel, Terral et les deux mercenaires partis vers le dépôt de matériel ne rencontrèrent aucun autochtone. Il est vrai que le temps exécrable n'incitait nullement aux promenades dans le camp.

Les Rychniens, bien à l'abri dans les baraquements, regardaient la pluie tomber tout en jouant aux dés, ravis de ne pas être de garde.

Les sentinelles s'abritaient dans leurs guérites, emmitouflées frileusement dans leur capote, et interrogeaient fréquemment leurs montres pour savoir si l'heure de la relève approchait. La visibilité était médiocre ; on n'y voyait pas à dix mètres dans le faisceau des projecteurs.

Tout cela convenait parfaitement aux mercenaires qui approchèrent sans difficulté le parc où divers véhicules se trouvaient garés.

Il n'y avait que l'embarras du choix : camions terriens récupérés, engins rychniens, tout en parfait état.

Des caisses contenaient des pièces de rechange et des pneumatiques de tous formats étaient soigneusement rangés par catégorie.

Von Nagel hésita un moment. Fallait-il s'emparer de roues de rechange ou bien prendre tout simplement des camions neufs ? Finalement, il opta pour une solution mixte. Les pneumatiques seraient chargés dans un engin d'origine terrienne, ce qui éviterait beaucoup de peine.

Le bruit du moteur alerterait peut-être les gardes, mais il devait y avoir de nombreuses allées et venues dans le camp. Par ce temps de chien, les sentinelles ne chercheraient pas à vérifier l'identité du conducteur, du moins fallait-il l'espérer... Si l'une d'elles se montrait trop curieuse, eh bien ! il suffirait de l'abattre.

Le capitaine fit part de sa décision à Terral qui l'approuva entièrement, tout en faisant remarquer que la clef de contact ne se trouverait sans doute pas sur le tableau de bord. Cela aurait pu poser un problème pour un autre que Von Nagel, l'astrot expert en mécanique pouvait faire démarrer n'importe quel engin sans cet accessoire.

Le capitaine, couvert par les deux mercenaires, commença donc à ramper vers la cabine la plus proche, tandis que Terral s'occupait de charger l'arrière avec des pneumatiques de rechange. Cela lui prit un certain temps car, à chaque fois, il lui fallait vérifier si leurs dimensions étaient correctes.

Pendant ce temps, Von Nagel s'occupait du tableau de bord, cherchant avec sa torche les fils qui permettraient d'établir le contact. Ce fut un jeu pour lui, en deux minutes, le moteur fut lancé et ronronna allègrement. L'officier vérifia le niveau du carburant, le réservoir était plein. Il s'installa donc sur le siège avant et, attendant le signal de Terral, mit les essuie-glaces en action.

La visibilité était toujours très faible. Au loin, on apercevait les faisceaux des phares de camions grimpant au flanc de la montagne. Alentour, une uniforme grisaille masquait les installations du camp.

Soudain, une silhouette imprécise traversa furtivement la route sur la droite et plongea derrière un amoncellement de caisses.

Von Nagel fronça les sourcils. S'agissait-il d'un Rychnien alerté par le bruit du moteur ?

De toute manière, il fallait en avoir le cœur net. Il descendit donc de la cabine, avertit les deux mercenaires de son départ et se glissa silencieusement vers l'endroit où l'intrus avait disparu.

Le ruissellement de l'eau couvrait le bruit de sa progression et il parvint près des caisses sans être repéré. Il constata alors à sa grande surprise qu'il s'agissait de vivres d'origine terrienne abandonnés là, ainsi qu'en témoignaient les inscriptions portées sur les parois.

Certaines avaient été ouvertes et refermées.

Le capitaine examina attentivement les alentours, cherchant à repérer l'inconnu, mais ne vit personne.

Il effectua un tour prudent, tenant à la main son poignard. En pure perte.

A croire qu'il avait rêvé.

Von Nagel, dépité, revint alors sur ses pas et s'arrêta un instant près d'une caisse marquée fragile, outils de précision.

Le couvercle était entrebâillé. Machinalement, l'officier le souleva.

Le canon d'un paral pointait droit sur lui. Ses réflexes jouèrent immédiatement. D'un revers de sa lame, il fit sauter l'arme, puis,

levant son poignard, s'apprêta à frapper.

Une voix suppliante s'exprimant en terrien stoppa net son geste.

— Pitié ! Ne me faites pas de mal... Je me rends !

Stupéfait, Von Nagel y regarda de plus près. Il devina alors, blottie dans l'étroite cavité, une silhouette incontestablement féminine, avec des cheveux blonds d'une longueur démesurée qui masquaient à demi un visage harmonieux, mais sale et émacié.

— Mille comètes ! gronda-t-il. Qui êtes-vous ?

— Daneka... Je suis la seule survivante du groupe de prospecteurs qui travaillaient ici...

— Eh bien ! vous pouvez dire que vous avez de la veine... Votre père m'a envoyé ici pour vous chercher, j'avoue que je n'avais guère espoir de vous retrouver vivante ! Je suis le capitaine Von Nagel. Attendez-moi, je reviens dans quelques instants...

Sans attendre une nouvelle question, l'astrot fila vers le camion. Terral et les deux mercenaires l'attendaient.

— Alors, as-tu trouvé quelque chose ? s'enquit à mi-voix le lieutenant.

— Les pneumatiques sont chargés ? répliqua simplement Von Nagel.

— Tout est paré. Nous pouvons repartir.

— Bien... Montez, je vous suis.

Les mercenaires grimpèrent dans la cabine, le lieutenant fit de même, puis se retourna soudain et se trouva en face du canon de l'arme du capitaine.

— Tu es dingue..., commença-t-il, puis il bondit sur le sol.

Mais le traître avait déjà ouvert le feu et les soldats s'effondrèrent sans connaissance.

Terral, lui, eut le temps de fuir en zigzaguant. Il n'alla pas loin, l'astrot l'ajusta posément et le mit à son tour hors de combat.

Maintenant que ses compagnons se trouvaient paralysés, Von Nagel avait le champ libre et il savait parfaitement ce qu'il allait faire. Depuis longtemps, il avait établi un plan. Maintenant qu'il tenait Daneka, il allait avoir la prime pour lui seul...

Il fit démarrer le véhicule et l'amena près de la caisse où l'attendait la rescapée. Celle-ci, au bruit du moteur, sortit de sa cachette.

Le capitaine descendit alors et, saisissant une caisse, ordonna :

— Donnez-moi un coup de main.

Daneka obéit tout en demandant :

— Quelles sont vos intentions ?

— Nous devons rejoindre l'endroit où un astronef envoyé par votre père viendra vous récupérer. Pour cela, il nous faut des vivres et aussi

des munitions, des armes.

— Facile, ce dépôt contient tout le nécessaire. Les Rychniens n'y ont pas touché. Je venais m'y approvisionner.

— Comment avez-vous pu leur échapper ? demanda le capitaine tout en continuant à charger le camion.

— Grâce à mes amis les prospecteurs. Ils avaient été avertis de l'attaque des autochtones et s'étaient retranchés dans la mine. Ils savaient que leur lutte serait sans espoir, aussi m'avaient-ils confectionné un abri souterrain où je pourrais attendre les secours. Nous pensions qu'il s'agissait d'une bande de hors-la-loi. Malheureusement, nous avons eu affaire aux forces régulières. Lorsque je l'ai appris, j'ai perdu tout espoir et j'ai failli me rendre. Pourtant, je ne manquais de rien, grâce à ce dépôt, j'ai donc attendu. Cela a été dur, mais j'avais raison puisque finalement vous êtes arrivés ! Comment pourrai-je jamais vous remercier ?

— Ce n'est rien, votre père me paie largement pour cela.

— Comment se fait-il que vous soyez seul ?

— C'est toute une histoire ! En quelques mots, voici. Nous avons eu de lourdes pertes en traversant la forêt. Je vous préviens que notre retour ne sera pas une partie de plaisir. Nous étions douze survivants et des créatures diaphanes nous ont attaqués, non loin d'ici, près d'une montagne. Ces lucioles diaboliques sont invulnérables. Tous mes compagnons ont été capturés.

— Et vous leur avez échappé ? s'étonna la jeune fille.

— J'étais parti en reconnaissance... Impossible, hélas, de sauver mes infortunés camarades. Mais nous aurons tout le temps de raconter nos aventures. Partons, la route est longue et il faudra faire un détour pour éviter ces démons de feu.

— Nous aussi, nous avons eu maille à partir avec les Diins, murmura Daneka en grimpant dans l'habacle. Ils ne nous ont jamais attaqués car nous avons découvert que les cristaux de germanium les repoussaient. La mine avait été entourée d'un barrage de cristaux. Les Rychniens les ont conservés. Nous pourrions en prendre quelques-uns au passage.

— Bonne idée ! approuva Von Nagel en faisant démarrer le camion. Malheureusement, ils ne nous seront guère utiles pour combattre les monstres de la forêt. Si vous voulez en sortir vivante, fermez soigneusement tous les orifices et menez bonne garde.

Le véhicule disparut alors sous des torrents de pluie, évitant avec soin le campement où Dervhax, revenu bredouille de son escalade, attendait en maugréant le retour de Terral et de Von Nagel.

Vers midi, alors que la pluie diminuait d'intensité, le métis décida

d'aller jeter un coup d'œil dans les environs avant de gagner le rendez-vous près du pont pour y attendre les retardataires.

Dracul, mis sur leur piste, le guida droit au but.

Le major faillit marcher sur les corps inanimés de ses amis. Sur le moment, il crut que Terral avait été tué par les Rychniens, mais il se rendit vite compte que le lieutenant et les deux mercenaires étaient simplement paralysés. Il rebroussa chemin et vint rechercher les corps avec le gros de sa troupe. L'absence de Von Nagel l'intriguait fort.

Pourtant, impossible d'attendre plus longtemps dans cet endroit. Les Rychniens n'allaient pas tarder à sortir des baraquements. Il fallait décamper au plus vite.

Le major mit à profit les stocks pour récupérer des pneumatiques et des munitions, puis le convoi repartit vers la forêt, se dirigeant vers la rivière.

Pendant le trajet, Yghur s'affaira près de ses camarades pour tenter de les sortir de leur paralysie. Malheureusement, la décharge avait été donnée à pleine puissance et il ne fallait pas compter que les trois hommes puissent parler avant le soir.

Le convoi avançait rapidement grâce aux réparations effectuées. Tous se réjouissaient de regagner l'endroit où l'astronef viendrait les récupérer. Bien sûr, il faudrait combattre les fauves de la forêt, mais les mercenaires connaissaient maintenant les périls qu'ils auraient à affronter et ils disposaient des armes nécessaires pour se défendre.

Peu après l'entrée sous les épaisses frondaisons, une détonation sèche retentit sur l'avant du convoi.

Dervhax, surpris, consulta Byrag du regard.

— Curieux ! on dirait un explosif de mine, nota le Termès.

— Penses-tu que ce soient les Rychniens ?

— Je ne le crois pas. Nous n'avons jamais été repérés, il s'agit plutôt de Von Nagel qui nous a devancés et qui signale sa présence.

— Accélérez ! ordonna le major. Que les guetteurs fassent bonne garde, on nous a peut-être tendu une embuscade. Notre camion va partir devant. En cas d'attaque, les deux autres nous rejoindront, sauf si je tire une fusée.

Yghur, aux commandes, fit donner le maximum au moteur. Les véhicules suivaient l'ancienne piste tracée à l'aller et la progression était beaucoup plus aisée.

Lorsque le major parvint à proximité de la rivière, il envoya Dracul en éclaireur. L'animal revint peu de temps après sans manifester aucun trouble. Assurément, aucun Rychnien ne se trouvait là. Dans ce cas, pourquoi Von Nagel avait-il pris le risque d'alerter les autochtones en faisant détoner une charge d'explosif ?

Dervhax décida de partir à son tour en reconnaissance. Yghur l'accompagna. Tous deux notèrent bientôt un fait insolite, suivant à pied l'ancienne piste, ils constatèrent qu'un camion était passé là récemment. Les empreintes des roues étaient visibles et des tiges étaient fraîchement sectionnées.

S'agissait-il du capitaine ou des Rychniens ?

Redoublant de précautions, les deux hommes décidèrent d'effectuer un léger crochet et d'aborder la rive par la droite, en dehors de la piste.

La végétation luxuriante rendait leur marche pénible et tous deux faisaient des vœux pour ne pas tomber sur quelque crénec égaré.

Bientôt, ils parvinrent près de l'endroit où les troncs avaient été abattus au travers de la rivière. Le pont avait disparu...

L'explosion entendue avait détruit le passage.

Dervhax, dissimulé sous une fougère arborescente, médita un moment.

Von Nagel avait récupéré un camion et foncé vers le pont, mais il avait pu être capturé par les autochtones et divulguer le point de ralliement.

Pourtant, Dracul n'avait noté aucune présence étrangère.

Par conséquent, le véhicule avait traversé la rivière et le passage avait sauté ensuite, comme si le capitaine désirait retarder d'éventuels poursuivants.

Dans ce cas, pourquoi n'avait-il pas placé ses charges sous les troncs pour qu'elles explosent au passage des mercenaires ?

Evidemment, un seul camion aurait sauté.

Si Von Nagel avait trahi, il connaissait le châtiment exemplaire qui lui serait réservé s'il tombait au pouvoir de ses anciens compagnons. S'il avait tué plusieurs d'entre eux, les justiciers le poursuivraient implacablement.

Le capitaine s'était donc contenté de retarder la colonne sans pour autant tuer les mercenaires.

De toute manière, il ne fallait pas perdre de temps. Une patrouille aérienne pouvait survenir d'un instant à l'autre et la rivière n'était pas protégée par d'épaisses frondaisons.

Dervhax saisit donc son émetteur portatif et ordonna à ses camarades de le rejoindre. Le cours d'eau devait être traversé avant la nuit.

Dès l'arrivée du convoi, le major mit ses hommes au travail. Deux troncs furent de nouveau abattus au laser et les véhicules purent franchir l'obstacle avant le crépuscule.

Par bonheur, les Rychniens ne s'étaient pas manifestés. Ils avaient

sans doute pris le bruit de la déflagration pour une explosion provoquée par leurs propres mineurs.

Les mercenaires progressèrent encore pendant une demi-heure avant d'établir le camp. Ils avaient sectionné les poutres après leur passage, afin de retarder d'éventuels poursuivants.

Dervhax examina alors les trois paralysés, toujours inertes. Yghur, consulté, déclara qu'ils ne reprendraient pas connaissance avant le lendemain.

Force était donc d'attendre pour avoir la clef de l'énigme. Des veilleurs furent placés dans les tourelles et les mercenaires s'installèrent tant bien que mal pour passer la nuit.

Au mieux, ils devraient encore séjourner une semaine dans la forêt et affronter les monstres qui la hantaient. Tous étaient plutôt déçus. L'expédition, malgré les épreuves subies, se soldait par un échec. La fille de Fairchild n'avait pas été retrouvée. Dans l'immédiat, ils songeaient surtout à sauver leur peau...

Dervhax remâchait aussi un irritant problème. Les traces d'un camion avaient été découvertes de l'autre côté de la rivière. Qui l'occupait et pourquoi fuyait-il ?

Les attaques habituelles vinrent troubler le sommeil des mercenaires. On aurait dit que la forêt voulait donner un aperçu des épreuves qui les attendaient pendant leur trajet de retour.

Plusieurs cogophags se laissèrent tomber des branches, attaquant les tôles avec leurs puissantes mâchoires. Il fallut les réduire littéralement en bouillie à coup de balles pour les mettre hors d'état de nuire. Puis ce furent des olopes à la robuste cuirasse qui se ruèrent sur les véhicules. Enfin, un autre cogophag attaqua vers l'aube et, pendant toute la nuit, les perfides lilaires avaient opiniâtement tenté de se frayer un chemin, se glissant par les moindres interstices.

Dans les moments d'accalmie, de lointaines détonations retentissaient sous les voûtes feuillues de cette cathédrale végétale aux piliers innombrables.

Les occupants du véhicule qui précédait la colonne devaient, eux aussi, se défendre contre les monstres de la forêt.

Ils ne manquaient assurément pas de munitions car les brillants flashes pourpres des lasers alternaient avec les éclairs bleutés des explosifs atomiques.

Rapidement, Dervhax put se faire une idée de la distance qui séparait les deux groupes. D'après l'intervalle entre le son et la lumière, environ cinq kilomètres.

C'était peu et beaucoup... En effet, des véhicules dotés de moyens identiques ne pouvaient gagner du terrain les uns sur les autres. Seule

comptait l'endurance des hommes. Ceux qui rouleraient le plus longtemps parviendraient les premiers à l'objectif.

C'est pourquoi le major, malgré les protestations de ses hommes, donna le signal du départ avant l'aube : ainsi une heure serait peut-être gagnée...

La colonne progressa rapidement ; le faisceau des projecteurs illuminait le tunnel creusé dans le mur végétal par les fuyards, ce qui évitait d'avoir à se frayer un passage.

Bientôt, le jour se leva, éclairant d'une lueur irréaliste le sous-bois. Byrag annonça alors à Dervhax qui pointait sur une carte la progression de la colonne :

— Major, le lieutenant et les deux autres sont éveillés. Ils ont complètement récupéré...

— Ah ! enfin une bonne nouvelle. Nous allons savoir ce qui leur est arrivé !

Terral, assis à l'arrière, dévorait avec appétit son petit déjeuner. Un large sourire éclaira son visage lorsqu'il aperçut son chef.

— Content de vous voir, major ! Ma parole, je me suis fait avoir comme un débutant.

— Raconte...

— Eh bien, voilà ! Nous avons découvert un dépôt de matériel, Von Nagel est parti en reconnaissance. Lorsqu'il est revenu, il nous a ordonné de charger un camion. Nous avons obéi. Soudain, je me suis retourné et j'ai aperçu la gueule du paral de ce salaud. Un instant plus tard, j'étais immobilisé. Je suis tombé à terre et j'ai perdu connaissance.

— Tu n'as vu personne d'autre ?

— Non ! Ce fumier avait mis le paquet, pas moyen de bouger le petit doigt. D'ailleurs, je suis tombé sur le ventre, mes yeux contemplaient le sol.

— Et vous ? demanda l'officier aux deux autres mercenaires.

— Je ne sais rien d'autre. Moi, je n'ai même pas vu l'arme, répondit le premier.

— Moi, je suis tombé sur le dos, déclara le second. Je contemplais les nuages, pourtant il m'a semblé entrevoir une seconde silhouette...

— Un Rychnien ?

— Je n'en sais rien... Quelque temps après, le véhicule est parti, nous sommes restés seuls.

— Bon ! un point est acquis, Von Nagel nous a trahis. Je me doutais que cette ordure nous jouerait un sale tour. J'ai eu tort de ne pas le surveiller... Enfin, trêve de regrets, maintenant il faut le rejoindre à tout prix !

— Et s'il avait retrouvé Daneka ? suggéra Terral.

— Cela n'arrangerait rien car, avec cet otage, il sera bien difficile de le capturer... Je me demande si je ne fais pas encore une bêtise en suivant cette piste. S'il dissimule des explosifs sous les feuillages, il va démolir nos camions les uns après les autres...

— Possible, nota le lieutenant, seulement, si nous suivons une route parallèle, nous perdrons un temps précieux. Il reste une rivière à franchir. Le premier qui parviendra au radeau gagnera quelques heures.

— Il y au'ait bien une solution ! intervint alors Yghur. Si nous 'et'ouvons not'e ancienne piste, nous ne 'isque'ons 'ien...

— Bonne idée, seulement je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. J'ai pointé notre marche sur la carte, en principe nous n'en sommes pas éloignés, mais à quelques dizaines de mètres près, nous pouvons la rater ! La végétation est tellement dense.

— Moi, je peux vous y mener directement, déclara alors Byrag.

— Et comment ?

— A l'aller, j'ai déposé quelques balises hertziennes de faible portée. Je viens de capter l'une d'elles.

— Décidément, tu es un type précieux ! s'exclama Dervhax. Si tu parviens à la découvrir, je te promets une belle récompense.

— Je vous demande simplement de me confier Von Nagel, si nous nous emparons de lui.

— Entendu ! acquiesça le major après une brève hésitation, lorsque je l'aurai interrogé, tu en feras ce que tu voudras.

La réputation du Termès n'était pas surfaite. En un quart d'heure, il amena les mercenaires sur le trajet suivi à l'aller.

Maintenant, les mercenaires n'avaient plus à craindre une embuscade ; tant que la piste de Von Nagel ne croiserait pas l'ancienne, ils pourraient foncer de l'avant.

La poursuite dans cet enfer vert dura trois interminables journées, émaillées d'attaques des fauves.

Dervhax avait pu constater dès la seconde nuit que les éclairs signalant la présence de Von Nagel se trouvaient à la hauteur de sa propre colonne. Il interdit, sauf urgence absolue, d'employer les explosifs qui pourraient permettre au traître de localiser les mercenaires. Seuls les lasers et les parals furent donc utilisés.

Par bonheur, il n'y eut que des kalgos et des ocidomus à attaquer ; apparemment, les cadavres jalonnant la piste incitaient les monstres à la prudence.

Pourtant, la lueur des lasers suffisait à indiquer au capitaine la présence de ses poursuivants. Le major, la troisième nuit, fit halte dès

que l'obscurité tomba sur la forêt afin que les faisceaux des phares ne fournissent pas d'indications au fuyard.

Les sentinelles n'utilisèrent que les parols cette nuit-là si bien que Dervhax put conserver le secret de sa position.

Enfin, à l'aube du quatrième jour, lorsque le convoi démarra, le sol devint rapidement marécageux ; la rivière approchait. Les yphéas réapparurent, mais les mercenaires connaissaient maintenant le péril et ils ne subirent aucune perte.

Enfin, peu avant le crépuscule, la vue perçante d'Yghur décela le fameux radeau.

Quelques instants plus tard, les camions stoppèrent au bord de la rivière.

Dervhax fit arrêter les moteurs et tous tendirent l'oreille. Seuls les feulements et les caquetages habituels étaient perceptibles.

Un examen attentif du radeau et des câbles montra qu'ils n'étaient pas piégés.

Sans perdre un instant, le major fit charger les véhicules. Tout se passa le mieux du monde ; en une heure, le convoi se trouva sur l'autre rive.

— Faut-il sectionner les câbles ? s'enquit alors Terral tandis que les camions allaient se dissimuler un peu plus loin.

— Pas question ! grogna Dervhax. A notre tour de tendre une embuscade à ce fumier... S'il n'a qu'un équipier, ils doivent tenir à coup de dopants ; ils n'ont pas dû dormir beaucoup depuis leur départ. La fatigue aidant, Von Nagel va peut-être commettre une imprudence ! Yghur et moi allons nous dissimuler à proximité et attendre son arrivée, Toi, tu prends le commandement en mon absence.

— Major ! protesta le lieutenant, c'est du suicide. La nuit, n'importe quel monstre peut attaquer !

— J'ai fait construire un abri de rondins à proximité, nous serons un peu abrités... Ah ! j'oubliais, dès que tu auras regagné les camions, tu tireras des projectiles explosifs à trois ou quatre kilomètres en avant. Ainsi, Von Nagel supposera que notre campement est établi plus loin.

— Entendu ! acquiesça Terral qui s'empressa d'aller exécuter cet ordre.

Restés seuls, le major et le sergent gagnèrent leur abri. Ni l'un ni l'autre n'étaient très rassurés de se trouver seuls dans cette jungle, mais ils n'en laissaient rien paraître. En pratique, si le capitaine félon faisait halte avant la rivière, les deux hommes risquaient fort d'être la proie des monstres et, de toute manière, leur tir indiquerait leur présence. Il fallait donc à tout prix que le fuyard, pour rattraper son

retard, ait décidé de rouler de nuit...

Les faisceaux des phares trouant l'obscurité rassurèrent vite le major. Un camion arrivait en brinquebalant, se dirigeant droit vers la rivière. Son conducteur ne prenait aucune précaution pour éviter d'être repéré. Il stoppa à proximité du radeau et l'examina avec attention, cherchant s'il n'était pas piégé.

Rassuré, il éteignit sa torche et revint vers son véhicule. Von Nagel, car c'était lui assurément, se trouvait à une cinquantaine de mètres des deux mercenaires.

Dervhax posa sa main sur l'épaule de son compagnon, lui désignant la cible qui se découpait nettement dans la lumière des phares. Pour un tireur d'élite comme le sergent, le coup était aisé. Le capitaine devait vraiment être drogué pour faire preuve d'autant d'insouciance...

Yghur posa le canon de son arme sur une robuste branche, visa posément et fit feu.

La silhouette s'écroula.

Les mercenaires bondirent alors de leur cachette et, s'approchant du corps inerte, éclairèrent son visage. Il s'agissait bien de Von Nagel.

Le capitaine, paralysé, fut porté jusqu'au véhicule et placé à l'intérieur. Le major découvrit alors la passagère, ficelée et bâillonnée, qui gisait dans un recoin.

D'immenses yeux bleus le regardaient d'un air suppliant. Dervhax s'empessa de la délivrer et de l'asseoir sur un siège, tandis que le sergent faisait les signaux convenus et avançait le véhicule vers le radeau pour le transporter sur l'autre rive.

Pendant ce temps, le métis écoutait le récit de la belle Daneka, encore toute engourdie.

— J'étais dissimulée dans une caisse lorsque ce chien m'a découvert. Sur le moment, j'ai cru à sa loyauté. Il m'a raconté que mon père avait envoyé une expédition à mon secours, mais que tous, sauf lui, avaient succombé ! Je n'ai pas tardé à trouver son attitude curieuse. Il ne prenait presque aucun repos et s'enfuyait comme s'il craignait qu'on le poursuive. Je lui ai dit que les Rychniens ne venaient jamais dans la forêt, il ne m'a pas répondu. Sans cesse, il avalait des dopants pour ne pas dormir. C'était horrible. La nuit, les monstres attaquaient sans relâche, Von Nagel tirait comme un fou sur tout ce qui bougeait. Un soir, nous avons entendu des explosions et aperçu des lueurs. J'ai alors compris qu'on nous poursuivait. Comme il ne s'agissait pas d'autochtones, cela ne pouvait être que des Terriens. J'en ai fait la remarque, il s'est contenté de ricaner. Alors, j'ai dit que j'en avais assez et que je voulais attendre ceux qui nous suivaient. Il

s'est mis dans une colère terrible, sans doute à cause des drogues, et m'a attachée pour que je ne puisse pas signaler notre présence. Nous avons poursuivi notre avance démente, parfois, il s'arrêtait quelques instants pour manger et boire, puis il repartait. Au bout d'un certain temps, je me suis rendue compte qu'il avait perdu votre trace. Cela l'a plongé dans une rage folle. Il parlait tout seul et disait qu'il voulait atteindre le premier la rivière. A deux reprises, il s'est arrêté pour placer des explosifs sur notre piste. Enfin, nous sommes parvenus ici.

Daneka, prise de sanglots convulsifs, se jeta dans les bras du major qui, fort troublé, caressait ses blonds cheveux comme à un enfant que l'on veut calmer.

Enfin, lorsque tous les mercenaires furent réunis, Yghur s'approcha et déclara :

— Pat'on, il faut la laisser do'mi'. Cette fille a besoin de 'écup'ér.

Ce disant, il tendit une tasse contenant un liquide chaud, dans lequel il avait versé un léger soporifique.

Dervhax approuva et aida la jolie rescapée à boire le breuvage, puis la prit dans ses bras et alla l'étendre sur une couchette. Quelques instants plus tard, Daneka dormait à poings fermés.

Le major réunit alors ses hommes et déclara :

— Mes amis, nous avons mené notre mission à bien ! Il nous reste pourtant une tâche désagréable à accomplir. Von Nagel nous a trahis délibérément pour s'approprier la prime promise par Fairchild. D'après les lois des mercenaires, il doit être puni d'une manière exemplaire. Je l'avais prévenu à plusieurs reprises et il n'a pas tenu compte de mes avertissements. Deux châtiments peuvent le frapper. Nous pouvons l'abandonner dans la forêt ou l'exécuter.

— Major, intervint alors le Termes, je vous rappelle que vous m'aviez promis de me le livrer si nous le capturons !

— C'est exact ! Que ceux qui acceptent lèvent le bras...

Unanimes, les mercenaires approuvèrent le verdict de leur chef.

— Parfait ! reprit alors Dervhax. Nous ne pouvons le tuer pendant qu'il est paralysé. Il a le droit d'exprimer ses dernières volontés. Demain, à l'aube, tu exécuteras la sentence.

La nuit, comme toujours, fut assez mouvementée, mais les mercenaires possédaient maintenant des armes en abondance et les monstres furent tenus en respect.

Lorsque les premiers rayons du soleil effleurèrent les eaux paisibles de la rivière, Von Nagel fut emmené par Byrag sous le regard implacable des mercenaires. Le major s'était heurté à un méprisant silence lorsqu'il lui avait demandé s'il avait quelques demandes à formuler.

Le Termès entraîna le capitaine à l'écart sous les frondaisons sans que son captif cherche à fuir. Il connaissait la loi implacable de ces hommes sans merci.

Plusieurs cris retentirent, puis le bourreau vint rejoindre ses compagnons.

— C'est fait, annonça-t-il simplement. Ce maudit ne trahira plus personne.

Quelques instants plus tard, le convoi démarra. Daneka dormait toujours, elle n'avait rien entendu.

Lorsqu'elle s'éveilla peu avant midi, les véhicules avaient parcouru une distance appréciable sur la piste suivie à l'aller.

La jeune fille put alors s'alimenter et raconter ce qui était arrivé aux prospecteurs terriens.

Les mercenaires l'écoutèrent en silence. Fairchild avait vu juste, les autochtones avaient menti, ils avaient délibérément massacré les mineurs. Leur cas relevait des tribunaux fédéraux.

Dans l'immédiat, les Terriens devaient rejoindre leur point de départ et attendre le retour de l'astronef.

Certes, de nombreux points demandaient à être éclaircis. En particulier l'existence des Diins. Daneka ne put guère fournir de renseignements à leur sujet. Elle apprit aux mercenaires que ces créatures diaphanes redoutaient le germanium, et qu'ils avaient sans doute été sauvés par les transistors de leur appareil-radio. Une chose était sûre, les Diins avaient apparu récemment sur Rychna.

La jeune fille retrouvait rapidement ses forces grâce aux soins d'Yghur aussi, lorsque le convoi parvint enfin près du plateau où l'astronef devait venir récupérer les mercenaires, elle était en pleine forme.

Sept jours s'étaient écoulés depuis son enlèvement par Von Nagel. Les souvenirs des heures d'angoisse s'effaçaient déjà.

Dervhax passait de longues heures à ses côtés et, souvent, son regard se posait sur elle avec une tendresse inhabituelle chez cet homme rude.

Daneka, de son côté, était amoureuse de son sauveteur. Cela éclatait aux yeux de tous. Aussi, lorsque le soir venu le major alla faire une promenade au clair de lune en sa compagnie, tous les mercenaires échangèrent des clins d'œil complices.

Pour une lois, Dracul, fort discret, ne suivit pas son maître.

Que rêver de mieux ?

L'expédition avait réussi, bientôt, l'enfer de Rychna ne serait plus qu'un mauvais souvenir est chacun pensait déjà à l'emploi qu'il ferait de sa prime rondelette.

CHAPITRE IX

Daneka poussa un profond soupir.

— J'ai connu des heures atroces... Nous vivions en paix à la mine, le travail d'extraction se poursuivait régulièrement. Le germanium s'entassait dans les réserves, chacun pensait déjà aux richesses qu'il ramènerait sur Terre. Moi, je soignais les blessés, les malades. Pendant mes heures de loisir, j'excursionnais à l'orée de la forêt. Un jour, au hasard d'une promenade, j'ai rencontré l'un des membres de cette tribu. Il avait été surpris par deux ocidomus écarlates qui l'avaient griffé profondément à la poitrine. Les échassiers s'acharnaient sur lui et le chasseur les tenait en respect de sa lance. Pourtant, il aurait vite succombé sans mon intervention. J'ai tué ses agresseurs à l'aide de mon pistolet et j'ai pu ramener le blessé à l'infirmerie de la mine. Pendant des jours, il a été entre la vie et la mort. Enfin, lorsqu'il a été guéri, il est reparti vers les siens.

— Mais comment peuvent-ils repousser les monstres qui hantent cette forêt ? s'enquit le major.

— Les crénecs, les ycérops et les olopes vivent au cœur de cette selve, ils en sortent rarement. Parfois, un kalgos vient survoler leur camp, ils l'abattent à coups de flèches. Leurs armes sont enduites de poisons végétaux fulgurants qui tuent en quelques secondes.

— Je suppose que ces primitifs vous ont été reconnaissants d'avoir soigné l'un d'eux, nota Terral.

— Certes, et d'autant plus qu'il s'agissait de l'un des fils du chef. A partir de cette date, chaque fois qu'ils avaient un malade ou un blessé, ils venaient me chercher. En contrepartie, ils nous offraient du gibier de toute sorte. Mais, un jour, le chef est venu me trouver, il m'a alors appris que les Rychniens civilisés se dirigeaient secrètement vers la mine. J'en ai fait part à mes amis, qui, sur le moment, n'ont pas été

effrayés outre mesure. Pourtant, le chef a beaucoup insisté. « Les civilisés, assura-t-il, ne venaient pas en amis. Ils prenaient bien trop de précautions pour se dissimuler et leurs chars roulant étaient bourrés d'armes. » Du coup, nous avons fini par le prendre au sérieux.

— Les mineurs se sont alors retranchés et ont été submergés sous le nombre, coupa Dervhax.

— C'est à peu près cela. Comme ils savaient que les indigènes m'aimaient beaucoup, ils ont insisté pour que je reparte avec le chef. J'ai refusé, mais tous les mineurs ont tenu bon, déclarant qu'il fallait qu'un Terrien au moins reste vivant pour pouvoir témoigner ensuite ce qui s'était passé.

— Cette agression inqualifiable sera punie ! assura le major. Si nous revenons sur Terre, la Fédération prendra cette affaire en main...

— Ainsi, mes pauvres compatriotes ne seront pas morts en vain, nota tristement Daneka. Pendant des jours et des jours, j'ai partagé la vie simple de ces braves gens. Par bonheur, j'avais pu emmener avec moi des médicaments et j'ai poursuivi mon rôle d'infirmière. Du coup, ils m'ont adoptée.

— Et les Diins ne vous ont jamais attaqués ? s'étonna le lieutenant.

— D'après les indigènes, ces étranges créatures ont apparu quelques semaines après notre arrivée à la mine. Les ingénieurs avaient remarqué qu'ils fuyaient comme la peste notre dépôt de germanium. Nous avons donc établi une ceinture autour du camp et jamais les Diins ne nous ont importunés.

— Mais ils ont fait prisonniers des membres de cette tribu, s'étonna Dervhax. Nous en avons rencontré dans les grottes !

— C'était avant mon arrivée, expliqua la charmante Terrienne. Lorsque je me suis réfugiée ici, j'ai emporté tout un stock de cristaux, nous en avons ceint le village. Depuis, les Diins n'y ont plus pénétré.

— Je vois, fit le major d'un air songeur. Eh bien ! ces braves gens ont de bons motifs de vous être reconnaissants. Ne craignez-vous pas qu'ils refusent de vous laisser partir ?

— Cela posera peut-être quelques problèmes, acquiesça Daneka. Je vais interroger le chef.

Elle s'entretint un court instant avec l'indigène dans son propre dialecte, puis reprit d'un ton attristé.

— Vous aviez raison... Il dit que, sans moi, tous les malades mourraient et que jamais il n'acceptera que je retourne chez les miens.

— Voilà de nouveaux ennuis en perspective ! grommela Von Nagel. Nous sommes pratiquement désarmés, nous avons abandonné nos camions sur la montagne des Diins, nous risquons de terminer nos jours parmi ces sauvages.

Dervhax réfléchit un moment et suggéra :

— Si nous faisons un marché avec lui ?

— Qu'avons-nous à lui proposer ? gronda le capitaine.

— Simplement la vie de ses compatriotes captifs des Diins. Si nous ne les secourons pas, ils sont voués à une mort affreuse. Ces démoniaques créatures se nourrissent de leur influx nerveux et les transforment en zombies. En nous munissant de cristaux de germanium, nous pourrions pénétrer dans les grottes et libérer les prisonniers. Par la même occasion, nous récupérerons nos véhicules, ce qui nous permettra de regagner notre point de départ.

— Tu es complètement dingue ! s'écria Von Nagel. Comment s'y retrouver dans ce dédale ?

— Dracul nous guidera comme il nous a aidés à nous échapper... Daneka, transmettez ma proposition au chef...

La jeune fille obéit et discuta longuement avec le vénérable vieillard, puis elle traduisit :

— Rinek est intéressé par cette proposition. Toutefois, comme il ne vous connaît pas, il demande que je reste en otage avec l'un de vos officiers. Si vous parvenez à ramener les captifs, il acceptera de me laisser partir avec vous. Je lui ai dit que je lui laisserai tous mes médicaments et j'ai déjà appris à son sorcier la manière de les utiliser. Je lui ai aussi promis que, plus tard, mon père en apporterait d'autres...

— Eh bien ! tout finit par s'arranger, jubila le métis. Nous allons prendre un peu de repos, manger et nous partirons cette nuit même pour la montagne maudite.

— Et qui restera ici ? nota insidieusement le capitaine.

— Toi ! si tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Charmante perspective... Enfin, puisqu'il faut que quelqu'un se sacrifie, j'aurai au moins le plaisir d'avoir une agréable compagnie !

Chacun ayant accepté les modalités de cet arrangement, le chef ordonna à ses guerriers de quitter la cabane.

Ils furent remplacés par des servantes qui apportèrent des pièces de gibier fort appétissantes. Les officiers s'assirent à même le sol et le festin commença.

Les agapes durèrent longtemps. Rinek tenait à honorer ses visiteurs. Les plats étaient d'ailleurs excellents, outre la venaison, il y avait des poissons délectables, de succulentes racines grillées, des insectes au goût de crevettes et des monceaux de fruits.

Yghur indiquait aux mercenaires les plats qu'ils pouvaient consommer sans danger et tous firent bombance.

L'atmosphère se détendit nettement...

Daneka se fit l'interprète du major pour remercier le chef de son accueil, mais celui-ci avait déjà adopté les Terriens. Au-dehors, les sauvages fraternisaient avec les mercenaires qui leur montraient le fonctionnement de leurs armes. De leur côté, les primitifs faisaient la démonstration de leur stupéfiante habilité au tir à l'arc. Seul Yghur parvint à égaler leurs performances, ce qui lui valut le respect de tous.

Enfin, la lumière commença à baisser, les ombres s'estompèrent.

Dervhax décida que le moment était venu de quitter le camp. Il pria alors Daneka de demander qu'on leur apporte des cristaux de germanium. Les primitifs en amenèrent de pleins paniers. Tous en bourrèrent leurs poches puis, sous la direction des guides indigènes, les mercenaires s'enfoncèrent dans les broussailles.

Von Nagel et Daneka, comme promis, restèrent en compagnie de Rinek. La jeune fille fit un signe d'adieu et sourit tendrement au métis pour lequel elle semblait ressentir un attrait tout à fait partagé.

Grâce aux chasseurs de la tribu, la colonne parvint rapidement à proximité de la montagne. Les camions étaient toujours là, tels que les mercenaires les avaient abandonnés.

Les indigènes restèrent alors à l'orée de la forêt, tandis que Dervhax et ses compagnons franchissaient hardiment les premiers contreforts.

Malgré les cristaux de germanium dont ils étaient abondamment pourvus, tous se demandaient avec angoisse s'ils ne se jetaient pas inconsidérément dans la gueule du loup.

Le major, lui, était plein d'optimisme. Il revoyait devant ses yeux le radieux sourire de Daneka. Son expression confiante, tendre, celle d'une fille toute simple, sans artifice, qui disait simplement : je vous aime, voulez-vous de moi ?

Quelle différence avec les beautés sophistiquées, les femmes faciles qui hantaient les astroports. D'un seul coup d'œil la ravissante enfant avait conquis le cœur du métis et le rude astrot se serait fait tailler en pièces pour elle. Il avait affronté bien des dangers pour venir la chercher sur cette planète perfide, mais c'était alors l'appât de la prime qui le poussait. Maintenant, il ne désirait plus qu'une chose, la presser entre ses bras, lui murmurer des mots tendres et la préserver de tous les périls qui la menaçaient encore.

Tout à ses pensées, il ne réagit même pas lorsque les premiers Diins apparurent sur les pentes, Terral dut lui pousser le bras en les désignant du doigt.

Très sûres d'elles, les diaphanes créatures descendaient en une lente progression, encerclant les mercenaires qui avaient fait halte, attendant la suite des événements, avant d'aller plus avant.

Mais lorsque les premiers Diins parvinrent à proximité du petit groupe, ils stoppèrent soudain et, tels des vampires qui, dit-on, sont repoussés par les effluves alliées, ils fuirent en toute hâte, comme si le germanium leur provoquait d'intolérables souffrances.

Quelques imprudents, qui s'étaient trop approchés, pâlirent soudain et s'éteignirent comme des bougies que l'on souffle.

— Eh bien ! major, jubila le lieutenant, nous possédons enfin une arme efficace contre ces démons. C'est à ne pas croire.

— Daneka avait raison, on dirait que cette substance constitue un poison mortel pour eux. Grâce à la protection de nos cristaux, nous allons pénétrer sans danger dans leur repaire.

Il fit alors signe à ses hommes de le suivre et tous reprirent leur escalade tandis que les Diins, affolés, tournoyaient à distance respectueuse sans oser approcher.

Grâce aux torches récupérées au passage dans les camions, les mercenaires purent se guider sans trop de peine dans le labyrinthe de la montagne. Yghur faisait de temps à autre une marque sur les parois, afin de retrouver aisément le chemin de la sortie.

Le sol meuble portait encore les empreintes des bottes des prisonniers. Il fut donc aisé de repérer la piste jusqu'au moment où la terre fut remplacée par du rocher.

Aucun des Terriens ne se souvenait de la route suivie. Il fallut donc avoir recours à Dracul qui, seul, pouvait les amener par le plus court chemin dans la caverne où étaient emprisonnés les Rychniens.

Dervhax fit flairer à la bestiole l'un des sacs contenant des aliments offerts par les indigènes, aussitôt le gros insecte s'engagea sans hésiter dans l'un des tunnels.

Après avoir parcouru environ un kilomètre, les mercenaires débouchèrent dans une grotte assez vaste, tapissée d'alvéoles dans lesquels les Rychniens étaient allongés. Près d'eux se trouvaient des jarres emplies de graines.

— Pas un Diin en vue ! constata le major avec satisfaction. Que chaque homme se charge d'un prisonnier. Nous allons les ramener aux camions...

Les malheureux étaient dans un tel état de fatigue et de prostration qu'il fallut les porter. Maigres et squelettiques, ils ne réagissaient pas et ne semblaient même pas comprendre ce qui leur arrivait.

Le retour s'effectua sans difficulté grâce aux flèches gravées par Yghur. Lorsque le premier groupe fut parvenu hors des cavernes, Dervhax laissa quelques hommes pour les protéger, puis retourna chercher ceux qui restaient.

Au loin, les Diins, désarmés, tournoyaient toujours sans but

apparent.

Enfin, tous les captifs furent ramenés à la surface. Le major effectua une ultime inspection en compagnie de Dracul pour s'assurer qu'aucun Rychnien n'avait été oublié, mais ne découvrit plus personne et regagna à son tour la surface.

Sauveteurs et rescapés s'entassèrent dans les cabines et les moteurs furent lancés. Ils fonctionnaient à merveille et le convoi, toujours protégé par le germanium, put rejoindre les indigènes qui attendaient à l'orée de la forêt, sous la protection de leurs propres cristaux.

Malgré la rapidité des mercenaires, le sauvetage avait duré longtemps et l'aube se levait lorsque les véhicules, escortés par les Rychniens, parvinrent au village.

La tribu tout entière, alertée par le bruit des moteurs, attendait. Le convoi stoppa devant la hutte du chef et les rescapés, soutenus par les astrots, contemplèrent en cillant des yeux la lumière du soleil levant.

Alors, des scènes attendrissantes se produisirent. Les indigènes reconnaissant qui un père, qui une mère, qui un enfant, se précipitaient, les larmes aux yeux, pour le serrer dans leurs bras.

Nombreux furent ceux qui retrouvèrent ainsi un être cher. Hélas ! les Diins n'étaient pas les seuls responsables des disparitions et bien des pauvres gens, déçus, revinrent cacher leur chagrin dans leur cabane.

Les autres, rayonnants de joie, prodiguaient des soins aux rescapés, les lavant, les revêtant de pagnes neufs, leur donnant à boire et à manger.

Malheureusement, certains des Rychniens étaient captifs depuis trop longtemps. Hébétés, bavant, ils ne reconnaissaient personne. Quelques-uns, prostrés, étaient incapables de parler et même de marcher. La joie du début ne tarda donc pas à se tempérer. Certes, une bonne moitié des rescapés pourrait reprendre une vie normale, mais les autres seraient pour longtemps une charge inutile pour la tribu.

Le sorcier, aidé de Daneka, prodiguait des soins aux plus atteints, couverts de plaies purulentes et rongés de vermine. Comme toujours, la jeune fille se dépensait sans compter et Dervhax admirait son dévouement.

Le chef vint alors trouver le major et, par le truchement de Dervhax, l'assura de sa reconnaissance éternelle. Le Terrien avait tenu ses engagements, lui, Rinek, n'avait qu'une parole. Les mercenaires pourraient quitter librement le village lorsqu'ils le voudraient en compagnie de leur compatriote. Certes, le départ de Daneka serait une perte irremplaçable, mais, elle aussi, avait un père qui l'attendait et devait le rejoindre.

Dervhax remercia sobrement le Rychnien et lui promit qu'il ferait l'impossible pour lui faire parvenir par la suite armes, vivres et médicaments qui permettraient à son peuple de mener une vie plus heureuse.

Chacun se retira de son côté, fort satisfait.

Pour les mercenaires, il ne restait plus maintenant qu'à rebrousser chemin jusqu'à leur point de départ.

Malheureusement, il était dit que rien ne se déroulerait jamais selon les prévisions de leur chef...

A peine avait-il regagné son camion pour y prendre un peu de repos que le sifflement bien connu des désintégrants et des parals retentit à proximité du camp.

Le major bondit de sa couche et rassembla ses hommes. La discipline jouait avec un véritable automatisme et tous formèrent une ligne de défense couvrant leurs véhicules.

Rinek vint alors annoncer que les Rychniens civilisés avaient découvert la trace des Terriens et qu'ils attaquaient le village. Ses guerriers avaient engagé le combat, mais ils ne sauraient tenir longtemps, malgré leur courage, contre des armes modernes.

Une déchirante alternative se posait à Dervhax. Fallait-il faire front et combattre aux côtés de ses alliés ou fuir dans l'épaisseur de la forêt ?

Si les autochtones civilisés disposaient de moyens importants, les défenseurs du village seraient vite balayés.

Cette fois, le major se trouvait dans son élément. Toute sa vie, il avait lutté contre des adversaires souvent supérieurs en nombre et cette situation ne le prenait pas au dépourvu. D'ailleurs, les Rychniens étaient fort lents.

Il appela Rinek et chargea Yghur de Lui transmettre ses propositions. Les mercenaires allaient effectuer une contre-attaque pour éloigner les Rychniens du camp. Pendant ce temps, le chef et sa tribu pourraient décrocher et chercher abri dans la forêt. Les chasseurs, habitués à évoluer dans ses méandres de verdure, sèmeraient aisément leurs poursuivants.

Dans un second temps, les Terriens se replieraient rapidement et prendraient place dans les camions qui, à leur tour, s'enfonceraient sous la protection des épaisses frondaisons. Des mines retarderaient les Rychniens et le major espérait parvenir le premier au radeau de la rivière. Là, il serait tiré d'affaire.

Rinek, peu habitué à ces manœuvres, accepta immédiatement. Il avait une confiance aveugle en son allié. Sans plus attendre, Dervhax, suivi de ses mercenaires, fonça vers ses adversaires, sous le couvert

des robustes troncs d'arbres.

Ils dépassèrent bientôt les tirailleurs de Rinek qui, conformément aux ordres de leur chef, regagnèrent alors le village, escortant femmes et enfants sous le couvert.

Les attaquants s'aperçurent vite qu'ils avaient maintenant affaire à de redoutables adversaires. Les armes modernes avaient remplacé les arcs primitifs, précis, certes, mais d'une portée assez faible.

Les mercenaires, Yghur en particulier, étaient d'une habileté diabolique. Chaque Rychnien qui se découvrait pour ajuster un coup était un mort en puissance.

Les assaillants qui s'étaient rués en désordre à la poursuite des sauvages dont ils comptaient ne faire qu'une bouchée se replièrent en hâte pour se réorganiser.

Dervhax ordonna alors d'allonger le tir des mortiers jusqu'aux véhicules que l'on apercevait au loin, pour forcer ceux-ci à se retirer, puis les rayons des lasers furent volontairement dirigés sur les broussailles.

Un feu violent s'alluma dans le bois. Les escarilles poussées par le vent propagèrent l'incendie vers les attaquants, accroissant encore leur confusion. Pris entre les flammes et les explosions des projectiles atomiques, ils se débandèrent en tous sens, cherchant à fuir leurs diaboliques adversaires.

Le major n'attendait que cet instant.

Par radio, il ordonna de regagner les camions et de foncer vers la rivière en suivant l'ancienne piste ouverte dans les épais buissons.

Pour masquer leur retraite, les mercenaires expédièrent quelques obus à retardement, ce qui ferait croire aux Rychniens qu'ils défendaient toujours les approches du village, puis tous décrochèrent en bon ordre.

Lorsque Dervhax parvint à ses véhicules, il jeta un coup d'œil autour de lui. Aucun membre de la tribu n'était visible. Tout allait donc pour le mieux. Il pouvait filer sans risquer de laisser massacrer ses alliés.

Pourtant, une mauvaise surprise l'attendait. Tout à l'ardeur du combat, il n'avait pas noté l'absence de Von Nagel et, lorsqu'il compta ses véhicules, l'un d'eux manquait à l'appel. Le capitaine félon s'était enfui, entraînant Daneka avec lui.

Le major lâcha une bordée de jurons qui fit sursauter ses hommes, peu habitués à voir leur chef perdre son contrôle. Tous s'entassèrent dans les camions restants, maugréant contre le traître qui les avait bernés.

Tout s'était déroulé selon les prévisions du métis et la trahison de

Von Nagel remettait tout en question. Ce salopard possédait assurément une avance confortable et son objectif était clair. Il voulait parvenir au rendez-vous avant les mercenaires.

Sans doute tenterait-il de paralyser leurs camions en disposant des pièges sur la piste.

Les conducteurs tentèrent alors de faire démarrer les moteurs. Peine perdue !

Cette fois, ce furent les mercenaires qui sacrèrent et tempêtèrent. Non content de fuir, Von Nagel avait saboté les engins restants.

La panne fut vite découverte, l'officier avait enlevé une pièce irremplaçable, pas question de réparer, il fallait fuir à pied.

Les hommes s'extirpèrent des véhicules, se chargeant du maximum de munitions et d'approvisionnements ; puis ils s'engagèrent sous les arbres, suivant leur ancienne piste.

La situation n'était pas brillante. Sans moyen de transport rapide, les mercenaires n'allaient pas tarder à être rejoints. Même s'ils échappaient à leurs poursuivants, jamais ils ne parviendraient à temps au rendez-vous. Décidément, Von Nagel avait bien calculé son coup !

Pendant une demi-heure, la colonne serpenta sur le trajet utilisé à l'aller sans rencontrer d'opposition.

Puis le sifflement bien particulier des engins volants rynchniens se fit entendre. Sous les arbres, les mercenaires ne risquaient rien, Von Nagel non plus.

D'ailleurs, l'objectif des pilotes était autre. Ils se bornèrent à bombarder le village, rasant les paillottes et les huttes dans le but de favoriser la progression de leurs troupes.

Celles-ci devaient probablement utiliser maintenant des engins blindés de reconnaissance pour localiser les fugitifs. Cela donna une idée à Dervhax. Si les mercenaires parvenaient à s'emparer de deux de ces véhicules, la situation serait entièrement modifiée.

Le major tenta de se mettre à la place du commandant adverse. Celui-ci devait assurément avoir envoyé le gros de ses forces le long de la piste, en recommandant aux conducteurs de prendre garde aux mines et d'avancer lentement. Ce en quoi il avait raison car les mercenaires avaient déjà disposé plusieurs charges d'explosifs afin de retarder les poursuivants.

Les autres engins devaient être déployés en éventail et explorer la jungle touffue de part et d'autre de la piste. C'était là qu'il fallait attaquer !

Dervhax glapit aussitôt un ordre. Tous s'engagèrent sous le couvert, se frayant difficilement un passage sous les épaisses fougères et les branches épineuses qui lacéraient les combinaisons et

fouettaient les visages.

Maintenant, les troncs étaient serrés les uns contre les autres, formant un barrage impénétrable pour un camion, il fallait donc choisir un endroit où ils étaient moins denses et souhaiter qu'un conducteur rychnien passât à proximité.

Le plan du major n'était guère sophistiqué. Il désirait simplement immobiliser un véhicule ennemi et s'en emparer. Ensuite, il serait possible d'en capturer un second. L'ennui, c'est qu'il fallait que les deux soient intacts.

Dervhax choisit un emplacement favorable : une mare boueuse à souhait qu'il fit recouvrir de feuillages. Ainsi, espérait-il, les pneumatiques patineraient et les Rychniens descendraient pour tenter de les dégager. Alors, il serait aisé de les tuer.

Le métis, payant de sa personne comme à l'habitude, s'en alla jouer le gibier en grimpant sur un arbre, souhaitant attirer vers son piège un véhicule ennemi isolé.

Hélas ! son attente fut déçue. Ses adversaires avaient été tellement étrillés qu'ils se méfiaient et ne progressaient qu'avec une sage lenteur.

Au lieu du camion espéré, il vit soudain déboucher des buissons un kalgos qui voletait au ras du sol. Dracul, terrorisé, s'enfuit. Le major mit le volatile en joue, se gardant bien de fixer les immenses yeux ambrés. Mais il vit soudain surgir le sorcier de la tribu tenant une laisse qui retenait l'animal captif.

Les primitifs avaient donc réussi à domestiquer ces étranges créatures ! D'un bond, Dervhax rejoignit son allié, fort surpris de sa soudaine apparition.

Le dignitaire parlait assez bien le langage des Terriens. Daneka le lui avait appris. Le major put alors expliquer ce qui s'était passé et exposa son plan pour capturer un véhicule.

La sorcier eut un sourire malin.

— Toi pouvoir attendre longtemps ! persifla-t-il. Pas bonne chasse à l'affût. Si toi vouloir char à roues, faut venir le chercher !

Ce disant, il s'engagea sous les buissons, se dirigeant vers la droite. Bientôt, le ronronnement régulier d'un moteur fut nettement perceptible.

Le primitif grimpa alors dans les basses branches, faisant signe à Dervhax de le suivre, puis il murmura quelques mots dans les vastes oreilles de son volatile et le libéra de sa laisse.

Deux véhicules firent alors leur apparition, roulant à très faible vitesse.

Le kalgos se dirigea vers eux et, rasant les tourelles, effectua

plusieurs passages devant les fentes de visée. Rien ne se produisit, les engins poursuivirent leur route en ligne droite.

Le sorcier fit alors signe à son compagnon de le suivre. Il passa de branche en branche et rejoignit sans peine les véhicules. Lorsqu'il fut au-dessus du premier, il se laissa tomber sur le toit et ouvrit paisiblement la porte, pénétrant dans la cabine.

Médusé, Dervhax l'imita. Les Rychniens, immobiles comme des statues, étaient hypnotisés. Le sorcier les balançait sans ménagement au-dehors et le major se plaça aux commandes.

Son premier soin fut de stopper puis, apercevant Terral, il lui ordonna de s'emparer de l'autre engin.

Ainsi, en quelques minutes, les mercenaires furent de nouveau motorisés. Restait à rejoindre Von Nagel...

Dervhax remercia avec effusion son allié et lui raconta comment son adjoint s'était enfui en compagnie de Daneka, trahissant ses compagnons.

Cette fois encore, le sorcier ne sembla nullement surpris et déclara dans son sabir :

— Toi pas te faire de soucis ! Si toi savoir où va bandit, moi envoyer kalgos et lui pas aller loin.

— Mais il risque de l'abattre.

— Doit traverser rivière. Faudra bien sortir du char, kalgos très prudent.

Dervhax montra alors sur une carte l'emplacement où le radeau avait été installé. Le sorcier souffla quelques paroles à son commensal qui s'envola à tire d'ailes.

— Maintenant, toi suivre piste jusqu'à rivière. Moi rester ici. Homme tribu besoin sorcier.

— Eh bien ! il ne me reste qu'à te remercier ! s'exclama Dervhax. Sans toi, nous étions bel et bien fichus, tes compatriotes nous auraient vite rejoints, sans parler des charmantes bestioles qui habitent vos forêts.

— Toi donner moi appareil paralysant, avec boîtes de charge, et moi content !

— Tant que tu voudras, mon vieux ! Nous serons toujours tes débiteurs.

Le sorcier accrocha son arme à son collier d'amulettes, puis il salua, les mains croisées sur la poitrine, et se hissant sur une branche, disparut dans les frondaisons.

— Un type curieux, mais efficace, nota Terral.

— Digne d'être un mercenaire ! approuva Dervhax. Maintenant, filons, les Rychniens ne doivent pas être loin. Ouvrez l'œil. Il s'agit de

parvenir au radeau avant eux !

L'engin, fabriqué sous licence sur Rychna, ressemblait à s'y méprendre aux véhicules terriens. Seul ennui, ses réserves de carburant ne suffiraient pas pour retourner d'une seule traite au point de rendez-vous. Heureusement, le camion abandonné dans la forêt permettrait de se ravitailler en route.

Les mercenaires se frayaient de nouveau un chemin dans la jungle. De temps à autre, ils stoppaient pour s'assurer que les Rychniens ne les suivaient pas.

Par bonheur, il n'y eut aucune alerte ! Le sorcier, avec ses bestioles apprivoisées et son paral, devait leur donner du fil à retordre.

Toujours est-il que, grâce aux balises-radio laissées par Byrag, le convoi parvint sans encombres à la rivière.

Là, Dervhax fit halte afin de s'assurer que le capitaine félon avait été mis hors d'état de nuire.

Le camion était arrêté près du radeau. Il paraissait abandonné.

Le major examina soigneusement les alentours avec ses jumelles avant de se risquer au-dehors. Bien lui en prit car il aperçut un redoutable cogophag, accroché par ses puissantes griffes au tronc d'un arbre.

S'agissait-il d'un monstre domestiqué par le sorcier ?

Seul moyen de s'en rendre compte : l'affronter. S'il attaquait, il s'agirait d'un animal sauvage.

Dervhax ordonna à ses hommes de le couvrir et de faire feu si le cogophag manifestait des intentions hostiles. Le métis, se faufilant le long des troncs, se dissimulant sous les feuillages, se dirigea vers le véhicule. Une chose était sûre, Von Nagel ne se trouvait pas dans les parages, sinon il aurait aisément éliminé l'intrus avec les armes du bord.

Le monstre ne tarda pas à repérer la frêle créature qui progressait vers lui. Ses oreilles se dressèrent. Il se laissa choir sur le sol, bondissant sur ses deux pattes vers la proie qui s'offrait à lui.

Le sifflement des lasers fit sursauter le métis.

Les jambes sectionnées, le cogophag tomba à terre. Yghur lui avait réglé son compte. Dervhax, d'un coup de pistolet, lui brûla la cervelle pour l'achever, puis reprit sa prudente progression.

Lorsqu'il se trouva près du camion, un gémissement attira son attention. Le bruit provenait de l'intérieur du véhicule. Dervhax reconnut la voix de Daneka. Il bondit et, ouvrant la porte, se rua à l'intérieur.

La jeune fille, ligotée sur un siège, le contemplait avec des yeux suppliants. Il s'empressa de la libérer de ses liens. Elle tomba alors

dans ses bras et hoqueta en sanglotant :

— Oh ! chéri, c'était horrible... Von Nagel est sorti, il a voulu inspecter le radeau. Alors, un kalgos est arrivé, le capitaine a voulu dégainer son pistolet, mais son bras est retombé, paralysé... Il est resté ainsi assez longtemps, puis un autre monstre est arrivé et l'a dévoré vivant. Je ne pouvais rien faire...

— Calme-toi ! murmura le métis en serrant Daneka dans ses bras. Ce maudit nous avait lâchement abandonné. Il n'a eu que le châtiment qu'il méritait. Sans le sorcier de la tribu, les Rychniens nous auraient tous tués.

Ainsi, le félon était mort, personne ne le pleura, surtout pas Byrag qui le haïssait du plus profond de son être. L'expédition récupéra le camion abandonné et franchit la rivière, ayant soin de détruire le radeau derrière elle.

Les mercenaires avaient hâte de quitter cette planète maudite. Ils eurent encore à affronter les monstres de la forêt, mais le trajet de retour s'effectua beaucoup plus aisément que l'aller. On aurait dit que la disparition du traître avait ôté la malédiction qui pesait sur les Terriens depuis leur arrivée sur Rychna.

Le major passait de longues heures en compagnie de Daneka et tous deux resplendissaient de bonheur.

Les rudes mercenaires en étaient tout émus.

Sept jours après le départ du village de Rinek, le plateau tant espéré se profila à l'horizon...

CHAPITRE X

Les yeux clairs de Von Nagel, grands ouverts, contemplaient à jamais un autre monde. Finies les intrigues et les trahisres de cet officier sans scrupule. Désormais, il ne brimerait plus les infortunés Termès, ni les Cyananthropes.

Byrag coupa les liens des prisonniers avec son poignard.

Ils se dressèrent, étirant leurs membres pour que la circulation reprenne. Aucun ne posa de questions : ils avaient entendu les péripéties du drame qui venait de se jouer et en connaissaient la conclusion.

Terral et Yghur creusèrent une tombe dans l'humus brun de la forêt et y déposèrent le corps du capitaine. Les insectes nécrophages et les charognards fouisseurs auraient vite fait de n'en laisser que les os.

Tous ressentaient un profond soulagement. Ils avaient mené une lutte difficile et souvent désespérée. Tous savaient que, un jour ou l'autre, Von Nagel les trahirait.

Il avait joué, il avait perdu : paix à son âme noire...

Maintenant, les dures réalités se présentaient de nouveau avec toute leur acuité : certes, le cerveau à neuristors de l'astronef avait repris le contrôle des Diins, mais les mercenaires se trouvaient bien loin de leur point de départ et n'avaient toujours aucune nouvelle de Daneka.

Dervhax se trouvait confronté à un autre problème. Comme Von Nagel, mais pour d'autres raisons, il mourait d'envie de connaître les secrets de cette mystérieuse entité échouée sur cette planète perdue. Hélas ! le cerveau semblait bien malade. Périrait-il avant d'avoir pu raconter son histoire ?

Le major avait l'habitude de sérier les problèmes. Avant tout, il devait libérer ses hommes restés prisonniers dans la clairière.

Maintenant, ils devaient être éveillés et attendre avec angoisse qu'on vienne les délivrer.

Yghur se plaça donc aux commandes et le camion revint au pied de la montagne. Par miracle, aucun mercenaire n'était blessé. Les véhicules aussi étaient intacts.

Dervhax poussa un soupir de soulagement. Les monstres eux-mêmes avaient une crainte respectueuse des Diins et n'approchaient pas leur repaire.

Les Terriens, délivrés de leurs liens, prirent un copieux repas qui leur redonna des forces, puis le major exposa ses projets.

— Le cerveau de l'astronef va sans doute nous aider à retrouver la fille de Fairchild, assura-t-il. Du moins si elle est encore vivante... Je vous demande donc d'attendre encore un peu avant de prendre le chemin du retour. De toute manière, tous les renseignements concernant cet étrange astronef et le cerveau à neuristors qui s'y trouve seront accueillis avec le plus grand intérêt par les savants terriens. Jamais personne n'a entendu parler d'une civilisation aussi ancienne et aussi développée. Nous devons saisir l'occasion inespérée qui se présente et nous documenter à leur sujet.

L'enthousiasme des mercenaires fut très modéré. Tous en avaient plus qu'assez de cette planète, de ses monstres et ressentaient une frayeur panique à l'idée que les Diins pourraient échapper de nouveau au contrôle de leur maître.

Après bien des discussions, ils finirent par accepter de demeurer encore deux jours près de l'astronef, pas un de plus.

C'était mieux que rien : le délai était court mais il lui fallait s'en contenter.

L'expédition reprit donc le chemin de la forêt et, par l'intermédiaire des mâcles cristallines toujours placées sur le toit, tenta de reprendre contact avec le cerveau. Tous ses efforts furent vains.

— Je me demande si, finalement, Von Nagel n'est pas parvenu à ses fins ! soupira le major. Les Diins ont peut-être détruit les appareils qui alimentent les neuristors.

Byrag lui-même hésitait.

— J'ai entendu ce salaud crier : « Vous le tenez ! Tuez-le ! » Il m'a semblé que les vues provenant de l'intérieur du vaisseau montraient que les Diins étaient hors d'état de nuire. Hélas ! je n'en suis pas certain ; à ce moment-là, j'ai dû me battre contre le capitaine qui m'avait entendu arriver.

— Attendons un peu, proposa Terral. Après tout, cette entité est peut-être comme nous : elle a besoin de dormir...

Les heures passèrent. La nuit tomba.

Les mâcles luisaient toujours doucement, prouvant qu'elles continuaient à fonctionner. Périodiquement, Dervhax tentait d'entrer en contact avec son ami inconnu, sans résultat.

Enfin, peu avant l'aube, alors qu'il se tournait et retournait sur sa couche sans pouvoir trouver le repos, le major sentit une pensée ténue s'insinuer dans son cerveau.

— Tu as été bien imprudent de laisser l'un des tiens prendre le contrôle de l'appareil que je t'avais confié ! disait la « voix ». J'ai failli succomber. Cette lutte m'a épuisé. Je suis loin d'avoir récupéré toutes mes facultés. Je vais devoir rester en sommeil un certain temps. Pourtant, tu as agi loyalement à mon égard : je vais donc programmer deux sondes automatiques qui vont rechercher ta compatriote. Si elle est encore en vie, les sphères te guideront vers elle. Je ne puis rien faire d'autre pour toi.

Le contact mental cessa. Le major émit un message de remerciement et souhaita au cerveau de recouvrer rapidement la santé. Il ne reçut aucune réponse. En revanche, les mercenaires, réveillés par leur chef, virent distinctement deux sphères de plasma céruléen surgir de la proue de l'astronef et monter en tournoyant vers la cime des arbres.

Les messagers promis par le cerveau étaient partis à la recherche de Daneka.

La matinée s'écoula, monotone. Les mercenaires fourbissaient leurs armes, inspectaient les moteurs, jouaient entre eux. Ils se moquaient du sort de la disparue. Une seule chose comptait pour eux, quitter cette maudite planète.

Vers midi, les deux chercheurs réapparurent.

L'un d'eux s'engouffra dans la coque du navire, tandis que le second se plaçait devant le major, repartant toujours dans la même direction pour l'inviter à le suivre.

Dervhax bondit alors dans un camion et, accompagné seulement d'Yghur et de Byrag, s'enfonça dans la forêt à la suite de son guide.

Le véhicule roula environ une demi-heure vers la mine.

Il atteignit alors une zone où les troncs majestueux se perdaient dans les nuages. Leurs frondaisons formaient un réseau, véritable monde au-dessus du sol. La sphère stoppa devant l'un des fûts massifs et s'éleva lentement vers les cimes touffues.

— Apparemment, je vais devoir grimper là-haut, grogna Dervhax. Dommage que nous n'ayons pas un dispositif anti-G !

— J'essaie un lance-amarre, suggéra Byrag. Si nous pouvons faire coulisser un filin sur une fourche, il sera aisé de vous hisser avec un treuil.

— Bonne idée ! approuva le major. Pendant que je serai là-haut, surveillez les alentours. Il ne s'agit pas d'être surpris par un cogophag. N'empêche, je me demande comment Daneka a pu aller se réfugier au sommet de ces géants.

Le Termès effectua plusieurs tentatives infructueuses, Yghur prit alors sa place et réussit au second coup, confirmant sa légendaire habileté.

La corde mince fut remplacée par un câble solide et le major confectionna une sorte de siège sur lequel il prit place. Le treuil commença à le hisser, la sphère de plasma, immobile, attendait juste au-dessus de sa tête.

En quelques minutes, l'officier parvint aux premières branches. Dès lors, tout devenait facile, les ramifications entrelacées formaient de solides passerelles sur lesquelles il se déplacerait aisément.

Le chercheur lumineux reprit alors sa montée, suivi de Dervhax qui, maintenant, avait complètement perdu le sol de vue. Quelques oiseaux s'enfuirent à son approche, mais les arbres géants ne semblaient pas héberger de créatures dangereuses.

Après une escalade relativement aisée, le métis déboucha sur une passerelle rudimentaire reliant les branches entre elles. L'éclat du soleil l'éblouit un instant et il dut s'arrêter en se tenant à une rampe, manifestement de construction artificielle.

Lorsque ses yeux furent accoutumés à la lumière, il aperçut devant lui une petite hutte, semblable à un abri de chasse, avec plusieurs orifices latéraux.

S'approchant avec précautions, il jeta un coup d'œil à l'intérieur et devina, dans la pénombre, une forme lovée dans un coin.

Une jeune Terrienne gisait sur un lit d'herbes sèches, les yeux hagards, sale, les cheveux emmêlés. Terrorisée, elle dissimulait son visage derrière ses bras, regardant craintivement le grand gaillard soudain surgi devant elle.

Les épreuves subies avaient terriblement traumatisé la malheureuse.

Doucement, comme on parle à un enfant craintif, Dervhax murmura :

— Daneka... n'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal.

Elle abaissa les bras et perdit un peu son regard de biche aux abois.

— Da-ne-ka, balbutia-t-elle, Da-ne-ka, on m'appelait ainsi jadis.

Puis, soudain, elle fondit en sanglots.

Le major la prit alors doucement par les épaules et assura :

— Tu n'as plus rien à craindre, Daneka ! Ton père m'a envoyé te chercher pour te ramener à la maison !

— Papa ! La maison... Oh ! oui, emmène-moi vite ! J'ai peur des kalgos, ils veulent me prendre.

— Tout cela est terminé : je vais t'emmener avec moi dans un camion, pas très confortable, mais qui nous ramènera à l'endroit où nous attend l'astronef.

— Astronef ? Ah ! oui, je me rappelle... Pourquoi ne vient-il pas nous chercher ici ?

— Les habitants de cette planète ne nous aiment pas ! Nous devons nous cacher d'eux. Tu te souviens de tes amis de la mine ?

— Non..., tout est confus dans mon esprit... Toi, tu es bon, partons vite.

Dervhax n'insista pas, la jolie Terrienne n'avait pas résisté aux épreuves endurées.

Quel dommage ! Elle était si séduisante. Le repos lui rendrait peut-être sa mémoire. Sinon, il faudrait faire appel au cerveau qui habitait l'astronef, en attendant les psychiatres terriens.

Le major aida l'infortunée à se remettre debout.

Ils suivirent les ponts de lianes et les branches jusqu'au siège improvisé suspendu à un cordage.

— Tu vas t'asseoir là-dessus, expliqua Dervhax, et mes amis te descendront jusqu'au sol, ne crains rien.

— J'ai confiance en toi... Tu es beau et tu as l'air si gentil...

Daneka s'installa sur la balançoire, se tenant des mains aux cordages, puis le major cria à Yghur de descendre la jeune fille.

Pendant ce temps, le métis inspectait les alentours : il avait appris que, dans cette forêt, chaque instant d'inattention risquait de coûter fort cher. Bien lui en prit car il aperçut un kalgos accroché par ses griffes à un arbre, quelques mètres plus bas.

Presque machinalement, il dégaina, visa et tira.

L'animal tomba comme une masse à terre. La pauvre Daneka avait dû vivre des heures épouvantables, cherchant sa nourriture pendant le jour, alors que les monstres restaient dans leur tanière, et attendant durant des nuits interminables que les créatures errant autour d'elle soient chassées par les premiers rayons de l'aube...

Un appel d'Yghur le ramena à la réalité. Daneka était parvenue à bon port et l'étrier remontait vers le major.

A son tour, il s'assit sur l'étroit siège et se laissa ramener vers la terre ferme.

Lorsqu'il fut enfin revenu à son point de départ, il poussa un soupir de soulagement et alla rejoindre la rescapée dans la cabine où Byrag l'avait installée.

Le convoi démarra doucement pour regagner la clairière où se

trouvait l'épave, tandis que Dervhax consultait Yghur du regard.

— Plutôt mal en point, grogna le sergent en hochant la tête. Je c'oïs pou'tant qu'elle s'en ti'e'a : elle a tenu le coup là où des types costauds n'au'aient pas 'ésisté. Je vais lui fai'e boi'e une potion pou' do'mi'.

Quelques instants plus tard, la jeune fille s'assoupit, serrant la rude paume du major dans sa main menue.

Les deux sphères flamboyantes avaient depuis longtemps rejoint leur maître, sur le sommet du camion, les mâcles cristallines luisaient doucement. Dervhax, sans plus attendre, tenta de joindre le cerveau mystérieux, à sa grande surprise, il y réussit aussitôt.

— Je suis heureux d'avoir pu t'aider ! assura la pensée amicale. Hélas ! ta compatriote a vécu dans des conditions précaires, ne se nourrissant que de baies et de fruits sauvages, végétant dans la hantise des cruelles créatures qui hantent ces forêts. Je connais ton désir de la guérir et vais m'y employer. Ne compte plus sur moi ensuite. Je suis las et vais devoir hiberner un certain temps pour que les délicats neuristors qui forment mon cerveau puissent se régénérer.

— Mais ne m'en diras-tu pas plus long sur toi et sur ta race ? insista le major. Tu parais tellement en avance sur nous, tu dois connaître tant de choses passionnantes !

— Nous sommes trop différents pour nous comprendre. Ta race n'est pas assez évoluée pour affronter les mystères du vaste univers où nous errons. Toi et tes semblables, vous devrez conquérir de haute lutte les connaissances nécessaires. Un jour, vous pourrez, comme moi, vous affranchir de votre corps périssable. Pourtant, tu as pu constater que, malgré notre science, nous sommes aussi soumis aux épreuves de la souffrance et de l'ennui. Nous ne nous reverrons sans doute plus : lorsque tu seras revenu dans ta patrie, je serai guéri et reprendrai mon éternelle errance. Pars maintenant. Tu as une longue route à franchir et de multiples ennemis t'entourent. Ne crains pourtant pas les Rychniens. Je me charge de les effrayer de telle manière qu'ils ne te poursuivront pas.

Dervhax, déçu, remercia cependant de tout son cœur cet être plein de bonté sans qui il n'aurait jamais pu retrouver la fille de Fairchild et, après l'avoir assuré de sa reconnaissance, il donna enfin le signal du départ.

Les mercenaires ne se le firent pas répéter. Ils en avaient pardessus la tête de cette planète et ne demandaient qu'à filer au plus vite maintenant que Daneka était retrouvée.

Le major revint alors près de la pauvre enfant qui somnolait toujours, bercée par les cahots du camion.

Une auréole azurée ceignait son front. Avec son visage serein aux traits réguliers, le léger sourire qui planait sur ses lèvres roses, on aurait cru voir les naïves reproductions des bienheureuses immortalisées sur les vitraux des antiques cathédrales.

Yghur paraissait stupéfait. Lorsque son chef lui expliqua que le cerveau se chargeait de guérir leur protégée, il hocha la tête et s'en alla à son poste dans la tourelle.

Ces événements le dépassaient, mais le cyananthrope, superstitieux comme ceux de sa race, trouvait cela tout à fait normal de la part d'une divinité aussi puissante qui commandait les Diins.

Le convoi parvint sans faire de mauvaises rencontres au radeau qui se balançait doucement sur les eaux claires de la rivière. Les Rychniens, apparemment, avaient fui. Le cerveau avait tenu sa parole.

La manœuvre fut effectuée rapidement. Lorsque tous les véhicules furent sur l'autre rive, les câbles furent sectionnés et le radeau s'en alla au fil des eaux.

La nuit tomba peu après. Les mercenaires s'installèrent pour prendre un peu de repos.

Tout était calme, on n'entendait même pas les feulements et les cris des prédateurs nocturnes. La mystérieuse créature étendait peut-être sa protection sur les Terriens.

Le lendemain, dès l'aube, la colonne repartit.

Daneka avait passé une bonne nuit et sourit à Dervhax lorsqu'il lui apporta son petit déjeuner de fruits fraîchement cueillis. Elle mangea de bon appétit, but une tisane préparée par Yghur, murmura quelques mots de remerciement, puis sombra de nouveau dans un profond sommeil, un sourire aux lèvres, pressant toujours la main de Dervhax dans la sienne.

Le major nota, sans comprendre, que le tore lumineux avait maintenant une teinte émeraude. Était-ce bon signe ?

En tout cas, l'adorable enfant n'était pas plus mal, au contraire...

Après deux heures de route. Terral poussa un cri d'alerte. Aussitôt, Dervhax vint le rejoindre. Le lieutenant lui désigna du doigt le paysage environnant.

— Comprends rien à ce qui se passe, grogna-t-il. La forêt a disparu !

— Quoi ? s'étrangla le major. Tu plaisantes !

Hélas ! il lui fallut se rendre à l'évidence. Des halos concentriques pulsaient depuis les mâcles cristallines situées sur le véhicule. Autour, les troncs géants avaient fait place à d'immenses fûts prismatiques mordorés. Les pneumatiques roulaient sur un sol gelé qui scintillait sous les rayons pourpres d'un astre moribond.

Les mercenaires, frissonnants, mirent en marche les dispositifs de chauffage des combinaisons. Tous haletaient, cherchant leur souffle. Par bonheur, les habitacles étanches possédaient un dispositif de climatisation et une ventilation autonome. Yghur les mit en marche et tous se sentirent soulagés.

— Sacrénom ! Où sommes-nous ? gronda Dervhax. Avons-nous été transportés aux pôles ?

— Cela m'étonne'ait, chef, nota paisiblement le sergent. Cette étoile est différénte du soleil qui éclai'e Rychna.

— Tu as raison : on dirait que nous sommes sur une planète morte !

— Et s'il s'agissait de la patrie de l'entité qui habite l'astronef ? suggéra le lieutenant.

— Possible, mais comment expliquer un transfert à une distance incommensurable ?

— Je crois tout simplement que le cerveau rêve et qu'il nous impose ses visions, intervint Byrag qui en avait rarement autant dit.

— Alors, il suffirait de détruire l'appareil qui nous relie à lui, nota Dervhax. Je vais essayer !

Malheureusement, ses efforts furent vains. Il effectua une brève sortie dans le vent glacé qui soufflait à l'extérieur, tendit le bras pour saisir les mâcles cristallines, sa main passa au travers.

De retour à l'intérieur, le major faisait grise mine.

— Mille comètes ! Il ne manquait plus que cela, s'emporta-t-il. Comment allons-nous regagner Rychna ? Faut-il continuer à rouler ? Nous ne disposons d'aucune carte, d'aucun point de repère.

— On peut supposer que l'espace parcouru ici correspond à celui de cette damnée planète, avança Terral. Rien de moins sûr...

— Voyons ! Raisonnons sainement, autant qu'il est possible dans cet univers dément, gronda le métis. Si Yghur a raison, ces images ne sont que les fallacieuses apparences d'un songe qui s'imprime sur notre cerveau grâce au transmetteur psy. Par conséquent, nous sommes toujours dans la forêt, nous voyons un paysage onirique, sans véritable réalité. Je suggère donc de maintenir notre cap.

— Mais comment ? geignit Yghur. Le champ magnétique est ext'êmement faible et le pôle planétai'e est ce'tainement différént de celui de ychna !

— Tu as raison. Cet univers est plus réel que je ne le pensais, puisque nos instruments fournissent des indications différentes. A moins que nous ne rêvions qu'elles sont différentes ! Après tout, nous dormons peut-être, nous aussi, et nous rêvons comme le cerveau.

— Là, alors, tu me dépasses, s'exclama Terral. Je connais bien les

discussions oiseuses de philosophes au sujet de l'univers réel et de l'univers perçu par nos sens, mais comment savoir si nous sommes en train de rêver ? Pendant que tu y es, nous rêvons peut-être aussi que nous rêvons !

— C'est possible ! Pourtant, il vaut mieux considérer que notre moi actuel est en rapport avec notre moi antérieur. Je m'explique. Si par hasard nous étions tués ici, je me demande si nous ne serions pas morts lorsque le cerveau à neuristors se réveillera.

— Bien voyons ! Clair comme de l'eau de roche, persifla Terral. En pratique, que préconises-tu ?

— Continuons à progresser comme si nous étions dans la forêt. Nous verrons bien !

— Et prions l'Esprit galactique que notre ami daigne s'éveiller bientôt et nous permette de sortir de ses cauchemars ! conclut le lieutenant.

Les véhicules reprirent donc lentement leur avance.

Une forêt minérale les entourait : fûts cristallins immenses dardant leurs mâcles étrangement contorsionnées.

Apparemment, la vie avait fui cet astre déshérité, toutefois, les mercenaires se méfiaient, ils scrutaient les alentours, le doigt sur la détente, sans trop s'illusionner sur l'efficacité de leurs armes.

Cette hallucinante contrée offrait au moins un avantage : le sol glacé était assez résistant et les roues métalliques mordaient parfaitement dans la neige durcie.

Les prismes dorés couverts de givre faisaient danser mille arcs-en-ciel. Les mercenaires avançaient à l'intérieur d'un kaléidoscope irisé de teintes féériques.

Bientôt, le convoi atteignit le lit d'une ancienne rivière à sec. Le fond contenait une mince couche de glace dure, pareille à celle d'un glacier. L'obstacle fut franchi sans difficulté.

Sur l'autre rive, la « végétation » changeait.

Les prismes clairs faisaient place à des pyramides, à des cubes rappelant le sel gemme. Ainsi, des palais merveilleux et baroques se présentèrent aux yeux éblouis des mercenaires.

Telle aurait pu être la demeure de la reine des glaces des anciennes légendes, avec ses dômes, ses terrasses, ses jardins où poussaient de minuscules cristaux pourpurins ou orangés.

Et, comme pour confirmer cette supposition, un pont immense pareil à un arc-en-ciel gelé dessina son arche resplendissante devant les Terriens stupéfaits.

En son sommet, des créatures diaphanes vêtues de robes translucides glissaient sur des traîneaux flamboyants ceints d'une

auréole de givre.

Les mercenaires se frottaient les yeux, ne pouvant croire au témoignage de leurs sens. Mais rien n'y fit : la vision féerique persista un long moment, jusqu'à ce que la boule pourpre du minuscule soleil disparaisse sous l'horizon.

La nuit tomba avec une étonnante soudaineté.

Le convoi fit halte et les mercenaires, frissonnants, se serrèrent les uns contre les autres. Dervhax vint s'allonger près de Daneka qui avait, elle aussi, revêtu une combinaison spatiale.

Une lancinante question torturait l'esprit du major. Combien de temps dureraient les réserves d'air ?

Paradoxalement, les aiguilles des compteurs descendaient lentement ; le métabolisme des Terriens se trouvait-il ralenti ? Le temps s'écoulait-il à un rythme différent ?

La douce voix de la jeune fille le tira de ses sombres réflexions.

— Regarde ces merveilles, mon aimé !

Le major jeta un coup d'œil par un hublot. Jamais il n'avait contemplé si merveilleux spectacle. Dans le ciel de velours, des lueurs fantasmagoriques, aurores boréales mais aux teintes nettement plus accusées, déployaient leurs voiles sinueux.

Bientôt, les oreilles des mercenaires perçurent des sons, tenus tout d'abord, puis de plus en plus puissants, symphonie fantastique de voix cristallines rythmées par les pulsations de coloris célestes.

Alors, l'histoire de cette planète se déroula devant leurs yeux émerveillés, chantée par un barde inconnu dans une langue mélodieuse qu'ils comprenaient parfaitement.

Elle narrait les joies et les peines des êtres qui, pendant des éons, avaient habité cet astre moribond. Les efforts des savants qui devaient pallier une fin inéluctable en modifiant du tout au tout la configuration et le mode de vie des autochtones.

La glaciation progressive, la disparition de l'atmosphère avaient forcé les ancêtres du cerveau errant à quitter leur corps de chair et de sang.

Tout d'abord, ils avaient introduit leurs corps dans des robots extrêmement perfectionnés qui procuraient abri et nourriture. Cette mesure s'était, hélas, avérée insuffisante. Ils avaient alors réussi à isoler leurs cerveaux et à les placer dans des supports reliés à des membres mécaniques. Ainsi, ils avaient survécu assez pour découvrir, enfin, une solution définitive à cet angoissant problème.

Tous les esprits des survivants, désormais incapables de se reproduire, avaient été calqués sur des supports électroniques pareils aux neurones, mais infiniment plus résistants.

Au début, ces neuristors dirigeaient des robots d'un aspect presque humain. Désormais, ces créatures ne pouvaient se satisfaire d'un monde aussi étriqué que leur planète agonisante.

Chacun d'entre eux avait alors reçu un astronef extrêmement perfectionné, construit avec les dernières réserves énergétiques dont ils disposaient.

Maintenant, ils faisaient corps avec ces navires dont les radars, les multiples sondes, reliés à leurs nerfs, fournissaient une image totale sur toutes les longueurs d'ondes, donnant une vision de l'univers jusqu'alors inconnue.

Alors, ils avaient abandonné la patrie de leurs ancêtres pour une errance éternelle dans le vaste monde. Ils avaient perçu les chants des nébuleuses, les hurlements des novae, les rythmes scandés des pulsars, la mélopée monotone issue du fond des âges, venue de la création même du cosmos.

Pénétrant dans des dimensions multiples, plongeant dans les abîmes des étoiles noires, dans le cœur d'ébène des galaxies mourantes, ils avaient rencontré d'autres intelligences, des esprits désincarnés vivant selon des lois totalement différentes ; nées de l'atome primitif dans la gloire, l'explosion titanesque qui avait donné naissance à toutes créatures, galaxies et leurs filles les étoiles, mères des planètes ayant engendré d'infimes nabots qui se croyaient maîtres du monde.

La prenante mélopée s'éteignit avec les premiers rayons d'une sanglante aurore.

Dans l'écarlate d'une vaste plaine, les cristaux gigantesques luisaient, torches flamboyantes, monde minéral sans rapport avec les faibles humains terrés dans leur fragile coquille de métal, esprits cristallins qui développaient une forme d'intelligence sans rapport avec les délicats neurones des êtres de chair.

Le sourire de Daneka qui reposait, confiante entre les bras du grand métis, salua son réveil. Tous deux, confiants et détendus, avaient perdu conscience de l'univers qui les entourait. L'astrot nota avec plaisir que l'auréole qui entourait la tête de la jeune fille avait disparu.

Les mercenaires, eux, ne subissaient pas l'envoûtement de la ravissante Terrienne. Après avoir discuté entre eux, par radio, une délégation vint trouver Dervhax.

— Chef, grommela leur porte-parole, on vous a suivi sans protester, on vous a toujours fait confiance, mais, cette fois, on n'y comprend plus rien. Nous autres, pauvres bougres, avons prouvé notre fidélité, cette fois, on voudrait savoir ce qui s'passe ! Sommes-nous

toujours sur Rychna ? Rêvons-nous ? Ça ne peut plus durer...

— Mes amis, déclara le major, je comprends votre angoisse ! Je connais peu d'astrots qui auraient fait preuve d'un pareil sentiment de corps et d'une telle obéissance. Nous vivons des heures déroutantes qui peuvent à juste titre vous effrayer. Rassurez-vous : tout redeviendra bientôt normal. J'ai la certitude que nos esprits suivent les rêves du cerveau de l'astronef qui songe à sa planète d'origine. Il se réveillera très vite et nous retrouverons alors notre univers normal. C'est une affaire de quelques heures maintenant...

— Mais on ne peut rien faire pour quitter ce coin dément ?

— Non ! Nous ne possédons pas assez de connaissances dans le domaine psychique. Encore un peu de patience, nous nous en sortirons...

Les mercenaires n'en demandèrent pas plus : ils avaient une confiance absolue en leur chef, puisque celui-ci disait que tout finirait par s'arranger, ils le croyaient.

— Ce type est vraiment formidable ! chuchota Terral à l'oreille d'Yghur, il possède un incroyable ascendant sur les hommes. Tous se feraient tuer pour lui. Seulement, il y a une chose que je ne peux pas encaisser, il finit toujours par avoir raison ! C'est déprimant, à la fin.

— Moi, je ne me casse pas la tête, répliqua le sergent, du moment que le pat'on l'affi'me, on s'en so'ti'a !

Le convoi reprit donc la route dans un paysage merveilleux et effrayant. Les monceaux de cristaux éblouissants se succédaient sans trêve. Au loin, on devinait les contreforts de montagnes de quartz transparent.

Seul point noir, dans l'immédiat : les pneumatiques qui commençaient à se ressentir des angles acérés des pierres dures parsemant le sol.

Il y avait aussi, bien sûr, le problème de l'air, des réserves de carburant. Logiquement, les véhicules auraient dû rester sur place et conserver les réserves énergétiques au chauffage. Mais le métier n'agissait pas toujours selon les normes de la logique et cela semblait lui réussir.

En effet, vers midi, ou plutôt à un moment où les estomacs commençaient à crier famine, les fûts cristallins avec leurs troncatures et leurs efflorescences disparurent brusquement. De nouveau, les véhicules roulaient sur l'humus mou de la selve humide. Tous ôtèrent leurs casques et ouvrirent grand les portes, respirant avec délices l'air tiède embaumé de senteurs végétales.

Dervhax, soulagé, fixa les mâcles scintillant toujours au sommet de la tourelle et adressa en pensée un muet remerciement à l'entité qui

les avait ramenés dans le continuum normal. Il perçut alors une brève réponse.

— Je m'adresse à toi pour la dernière fois. Tu as peut-être compris que je vous ai fait franchir la forêt en peu de « ton » temps par un détour dans un autre continuum. Tu te trouves maintenant près de ton point de départ sur Rychna. Ecoute-moi bien : tu vas arriver sur le plateau, tu verras alors deux autres convois rigoureusement identiques au tien surgir de l'orée des bois. Alors, tu placeras chaque véhicule exactement en superposition avec son similaire. Tu aligneras tous tes hommes comme pour les passer en revue, de façon que chacun d'eux soit à la même place que ses doubles. Alors, vous ne referez plus qu'un. Mes Diins vous avaient détriplés, je me devais de vous restituer votre état normal. Ne cherche pas à comprendre, fais comme je te l'ai dit ! Adieu...

Le major, stupéfait, constata alors que l'expédition sortait de la forêt juste à l'endroit où, voici plusieurs semaines, l'*Eclair* les avait déposés sur Rychna.

Sous ses yeux incrédules, deux autres convois, exactes répliques du sien, émergeaient des broussailles et se dirigeaient vers la plate-forme rocheuse.

Confiant dans les promesses de son ami inconnu, il fit stopper chaque véhicule à la place même où se trouvait son double et tous s'interpénétrèrent, tels des mirages immatériels.

Les mercenaires, eux, ne voyaient pas leurs zombies. Ravis de ce retour rapide, ils riaient et se congratulaient, ne pouvant croire qu'ils étaient parvenus si vite à destination.

Dervhax leur ordonna alors de se rassembler, sous prétexte de faire l'appel, et les passa en revue. Ses deux autres « moi » firent de même. Dracul se percha alors sur son épaule.

Puis le major, enlaçant tendrement Daneka, vint se placer devant ses hommes, interpénétrant les deux autres couples.

Il y eut un bref flash lumineux et, lorsque le métis regarda la tourelle de son camion, les mâcles cristallines avaient disparu.

— Mes amis, déclara-t-il, je tenais simplement à vous remercier pour votre conduite exemplaire. Hélas ! quelques-uns d'entre vous manquent à l'appel. Leur souvenir demeurera à jamais dans nos mémoires ! Notre mission a été menée à bien, nous reviendrons la tête haute, conscients d'avoir largement mérité les primes promises par le père de Daneka. Maintenant, rompez ! L'astronef viendra nous chercher ce soir.

Tous l'acclamèrent et se dispersèrent.

Le major constata alors avec satisfaction qu'il n'y avait plus qu'un

exemplaire de chaque homme et que lui-même avait retrouvé son unité primitive.

Tous ces événements dépassaient son entendement, mais, après tout, pourquoi se casser la tête, puisque Daneka était à ses côtés saine et sauve ?

EPILOGUE

Le soir venu, les mercenaires virent une étoile brillant d'un vif éclat monter dans le ciel de Rychna et se perdre dans l'infini des cieux.

Ils pensèrent qu'il s'agissait d'un astronef rychnien. Dervhax, lui, comprit que l'entité déroutante qu'il avait connue sur cette planète repartait pour son éternelle errance.

Quelques instants plus tard, Byrag entra en contact avec le capitaine Zunor, et l'*Eclair*, fidèle au rendez-vous, se posait sur le plateau.

Le capitaine fut assez étonné de retrouver ceux qu'il croyait perdus à jamais dans les jungles perverses de Rychna et ne cacha pas son admiration à Dervhax.

Sans plus tarder, les mercenaires embarquèrent, abandonnant leur matériel, désormais inutile.

Le trajet de retour fut sans histoire.

Fairchild, ravi, doubla les récompenses promises.

Pendant des mois, les bars et les bouges des astroports retentirent des exploits du métis, désormais figure légendaire parmi les astrots.

Le major, lui, avait disparu.

Pendant que la Fédération envoyait de vigoureuses semonces aux Rychniens convaincus d'avoir tué des ressortissants terriens, l'astrot passait des jours et des nuits paradisiaques dans un atoll du Pacifique en compagnie de la merveilleuse Daneka et du fidèle Dracul.

Le bonheur du couple était sans mélange, pourtant, lorsque le regard de la resplendissante Terrienne se posait sur le grand métis, il se teintait d'une ombre de tristesse.

Elle n'ignorait pas, en effet, que ses amours seraient brèves. Bientôt, celui qu'elle chérissait tant la quitterait pour se lancer dans de nouvelles aventures.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
10 MAI 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression : 879 —
Dépôt légal : 3^e trimestre 1974.
Imprimé en France